23me Année Août-Septembre 1936

Cahiers du Sud



REDACTION ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No : 6 fr. Etranger : 7 fr. 50

Nº 186. 23me Année. Août-Septembre 1936

Cahiers du Sud

Tome XV. — 2me Semestre 1936

Poèmes (1)

VISION

La ville dort sur le fleuve gris.
Seule, une pauvre femme de joie
Accroupie sur le pont las
Voit passer un bateau blanc
Qui remonte lentement
La rivière du Paradis.

NOYES

La sirène a chanté dans le bruit de la vague.
Voici se faire plus sombre cette eau
Où vous nagez avec peine.
Déjà les objets ont perdu, tous, leur forme
Et comme des algues vous lient
Dans cette descente inhumaine.
Roulez sournoisement sur le fond de la mer
Mauvais nageurs de la triste lagune !
Vous êtes les égaux de la pierre
Qui gît en dehors de l'amour.

---

(1) Extraits d'un volume à paraître : *La Fin des Songes*, aux éditions de *Présence* à Genève.

PRISON

Parmi ces murs notre voix
Cause avec ses échos.

Aujourd'hui le monde est présent,
Nous ne pouvons pas l'éluder.

Nous sentons dans la lumière
La pesanteur de Dieu,

Nous voudrions fuir notre substance,
Etre un peu moins humains.

Mais tous nos désirs nous reviennent
Encore plus lourds de secrets

La vie se retourne sur elle-même
Comme une bête endormie.

LES PORTEURS D'ENNUI

à *Gilbert Meyrat.*

Nous portions notre ennui avec une force étrange
— Un espoir insaisissable soufflait sur nos âmes —
Et nous allions vers Dieu, jaunis de remords,
Croyant aller vers le triste néant.
La joie des bons matins miroitait vaguement dans nos
[yeux.
Parfois l'un de nous poussait un hurlement,
Quelque part, vers la lumière,
Alors notre ennui commençait à douter de lui-même
Et nous sentions frémir nos volontés.

Tous les ponts s'étant effondrés
Par où s'évadent nos pauvres désirs,
Nous étions prêts à laisser notre moi
Tomber comme une pierre...

Mais la terre était bonne et les ciels quotidiens
Gardaient pour leurs enfants le trésor des étoiles —
A force d'être belles, à force d'être pures,
Les images du monde animaient nos déserts.
Le pays certains soirs se laissait contempler
Et nous souriions contents de savoir lui sourire.

Pourquoi veniez-vous avec ces clairs regards
Choses outragées par notre ennui méchant ?
Nous reconnûmes les doux animaux
Qui s'en allaient poursuivant les lointains :
Des insectes traversaient des prairies sous la lune,
Et des chevaux marchaient lourdement dans les bois.
Nous vîmes des filles courir sur les collines
Et descendre, rieuses, dans l'ombre embaumée.
Les villes étaient petites, les océans des flaques,
De grand feux s'allumaient au-delà des murs d'ombre.

Plus tard l'étendue transparente bleuit,
Les saisons éloignées se perdirent de vue.
Quand la neige tomba le printemps à venir
Ne sût adoucir nos visages glacés :
On ne vit plus qu'une route en voyage
Saluée par des arbres raidis.
Mais l'amour mûrissant dans les cœurs fécondés
L'ennui n'écrasait plus l'épaule des marcheurs —
Nous vivions étonnés notre sombre aventure
Et tournions dans le ciel sur le dos de la terre.

GRACE

Un vrai matin descend le long de la colline
Vers la prairie ancienne où s'ébattaient les rêves.
Chaque chose s'exprime avec des formes claires,
Le jour étonne la terre,
Des rires résonnent dans les chambres du ciel.
Dieu est léger, mon âme le respire,
Et mes souffrances fondent dans l'eau du souvenir.
Sur la page d'un mur, un instant,
Un lézard éternel me regarde :
Je sens les paysages partir
Avec mes précieuses secondes —
Ma peine à venir comme une lune éteinte
Prie vers le soleil au fond de cette lande.

NOCE

Tristement la montage malade
S'éloignait des étoiles.
Les cimes glissaient dans le creux maternel
Avec un fracas éperdu de cascades;

La vallée féminine accueillait ce grand corps
Comme un époux envoyé par les cieux.
Et cela jusqu'à la plaine
Qui par un siècle de pluies lumineuses
S'étendit parcourue par des fleuves
Où roulaient les cailloux des glaciers.

LA NAISSANCE D'UN DIEU

Derrière les murs de la ville
Des hommes marchaient en silence.
Les enfants tremblaient dans leur lit
Et les filles sentaient venir
L'ennemi de leurs amours.

La lumière stagnait
Entre la nuit et le jour.

Un matin les habitants de la ville
Sortant de leurs maisons ne virent plus le ciel :
Un dieu lumineux s'allongeait sur les toits
Avec un souffle profond
De cloches et d'orgues.

MATIERE

pour *Gilbert Trolliet.*

Les choses en cette heure ne savent s'exprimer :
Exister est une maladie profonde et remuante.
Par dessus les lointains les ténèbres se penchent
Avec un croulement de pierres, et une plainte d'arbres.
(Le rêve se tait comme une bête morte)
Les couleurs que le jour vient souffler sur les feuilles
Flottent froidement à l'orée de ma vie.
Mon squelette dressé s'achemine
Parmi des images sans nom.
Je suis un bloc de matière consciente
Qui git sur le fond du silence
Ecrasé de savante douleur.
Or sur ma lèvre sanglante s'allument
Des mots justes et terribles,
— Ainsi que des cristaux — selon la mélodie,
Scintillant sous la couche des siècles.

Pericle PATOCCHI.

Ichtus (1)

J'ai parcouru la Tunisie à la poursuite des poissons, d'un poisson, *du* Poisson. Il semblait finalement que je n'eusse plus d'yeux que pour *le Poisson*. Au musée, dans la gargotte, sur les quais d'un port, en plein cœur des oasis, partout une espèce de magnétisme m'attirait droit au mur, à la barque, au chariot où le signe était peint. Parfois j'en attrapais un à la volée, sur le bord d'une route, dans le bruit du moteur, comme on fait avec la ligne au lancer. On eût dit que la mer avait jeté pour moi des troupes nageuses à l'assaut du continent, que la terre n'était plus qu'un vaste bassin de frétillements.

D'abord j'y vis le signe de Neptune : les hérédités maritimes. Toutes les civilisations des peuples de la mer ont laissé des images de poissons, la crétoise, la mycénienne. C'était pour moi la preuve de la « maritimité » de la Tunisie, comme les sédiments incrustés d'arrêtes et de coquilles prouvent l'antiquité marine de certaines couches géologiques. C'était vrai, mais c'est plus encore. Il faut voir plus loin.

Allonge les ralingues, matelot ! Plonge davantage le filet ! Et tu ramènes des profondeurs l'immémoriale magie....

*
* *

Personnellement : aucune superstition. Je crois pourtants aux signes, aux mots, aux pressentiments, aux présages. Je veux dire qu'ils ne conduisent point ma vie et que jamais je n'y songe *d'abord*. Mais je suis sûr qu'ils existent, et je les vois *après*. Il me suffit alors de les reconnaître et de les saluer. Je sais

---

(1) Extrait d'un volume qui paraîtra en octobre.

qu'il y a trente ans des « sorciers » calabrais avaient prédit la catastrophe de Messine. *Je connais* une femme dont le corps éprouve des tremblements de terre lointains que seuls les sismographes enregistrent.

Dans un texte écrit voici déjà dix ans, il m'est arrivé de faire un sort à ce couple de mots : « Alouette, oasis ! » C'était pour signifier la jeunesse et la fraîcheur. Rien, aucun souvenir personnel ne me portait à les réunir, qu'un commandement de l'invention poétique.

Brusquement, dans le sud tunisien, et dix ans plus tard, j'ai eu la révélation que cet accouplement de mots correspondait à une vérité du monde réel : au sortir des oasis, sur l'étendue désertique, les alouettes huppées qui hivernent en Afrique emplissaient de leurs sauts et de leurs cris le matin naissant.

Je crois aux divinations de la sensibilité, aux pressentiments de l'imagination poétique.

La magie est d'abord dans les mots. Les magiciens se sont servi des mots. Les poètes, avant même Baudelaire et Rimbaud, agissaient par l'incantation verbale comme des magiciens. Dans ce livre, je retourne souvent à la *Salammbô* de Flaubert. Dans le précédent je pensais déjà aux puissances quasiment magiques des premiers mots de *Salammbô : « C'était à Mégara...* » Et je les comparais aux guillemots qui font leur nid dans une phrase de Gide. Le livre relu (celui de Flaubert), j'y trouve une autre phrase qui va plus loin, une de ces phrases auxquelles on ne prend point garde : « *Tout débordait de saumure, de truffes et d'assa-foetida.* » Cela n'a l'air de rien, mais faites bien attention.



A Gabès, un matin d'hiver, j'étais arrivé aux sources de l'oued. La cascade roulait son chant et sa lumière au milieu des palmes, des herbages. Quelques enfants, qui attendent toujours les promeneurs, se dévêtirent et nagèrent dans la conque. Comment résister à l'appel de cette image ? Plus vite que je ne l'écris j'eus dispersé tous mes vêtements, et nu parmi les enfants nus j'ai nagé dans l'oasis.

Un ami, peu après, à qui je contais bien simplement

ce trait, me dit : « Alors, comme Sauveur ? » En vérité, ce qu'avait bien pu faire ce héros d'un livre écrit voici dix ans aussi, je ne m'en souvenais point. C'est l'ami qui me rappela Sauveur, mon Héliotrope, plongeant nu parmi les jeunes garçons. Du même coup il me *révélait* (et réveillait) à moi-même, me montrant à moi-même fidèle, et il me faisait comprendre que nos actes ont des raisons secrètes, que des poussées profondes agissent sur nos pressentiments. La loi du plongeon, voici que je commence à peine à prendre conscience d'elle après l'avoir si souvent obéie.

Où que je sois, l'appétit de la plongée me creuse, l'appel des épaisseurs d'eau me traverse. Sur les falaises du cap Sicié, sur celles de Capri, de Sidi-bou-Saïd, de Majorque ou de Bonifacio je fermais les yeux pour résister à la tentation du vide si bien achevé par la mer. Vertige ? Oui, mais peut-être le vertige des origines... Sur une montagne des Alpes je ne rêvais que d'aller choir dans les illuminations d'eau qui brillaient au fond de la plaine. Du haut d'un avion qui traversait la mer, je me regardais au miroir des clartés abyssales comme un être déjà chu. Pas de torrent en Corse, de bassin en Provence, pas de rivière, de lac, de mer, de port, que je ne désire connaître *par le dedans*. Je ne me tiendrai pour quitte que le jour où j'aurai chanté le vrai poème de la mer, qui n'a jamais été écrit, celui des profondeurs.

Adieu l'hydrothérapie, adieu le sport ! C'est bien de cela qu'il s'agit ! L'attirance des eaux me commande aussi profondément, aussi discrètement que les marées obéissent à la lune et aux étoiles, aussi lointainement que l'amour sous-marin conduit les anguilles depuis nos petites mares jusqu'aux ténèbres de la Mer des Sargasses. J'obéis à la loi du plongeon comme plongea Sappho, sur l'ordre d'un rite millénaire de régénération.

*
* *

Jeunesse de la mer, ô ma jeunesse ! Ce que je fus, ce que je serai... La régénération de Sappho par le plongeon rituel rajeunit l'être qui s'abandonne à cette croyance. Divinations poétiques auxquelles plus je vais plus je crois. Ma foi se fortifie sans cesse en ces

mouvements brusques du sang, ces fulgurations intuitives où c'est le cœur qui échauffe l'esprit.

Le signe du poisson partout inscrit en Tunisie, je sentais, *je savais* au fond de moi-même qu'il devait me ramener très loin dans les temps, plus loin que les chrétiens dont il fut l'insigne, jusqu'aux Phéniciens sûrement, et peut-être encore plus haut. Je sentais, je savais qu'il en était de même pour divers aspects du monde extérieur, pour des formes de l'architecture par exemple, et que les minarets de Djerba m'emporteraient bien au-delà de l'Islam.

Quelle preuve ? Aucune. Mais le témoignage de l'intuition lyrique. Elle vous soulève d'abord, elle vous illumine, vous informe, puis on va voir si c'était vrai et l'on trouve que c'est gagné.

Certes je ne donne point cette manière de considérer les choses pour une méthode. Pas même une recette. L'outil n'est pas à vendre. Qu'on y trouve, si l'on veut, une mystique. Mais pour moi c'est une des voies les plus exquises de la connaissance. Et quelle frémissante recherche pour en ajuster les découvertes aux résultats de la science objective ! Quelle joie de fouiller les textes pour attraper la preuve par neuf quand elle existe (et il arrive quelle existe), quelle ivresse de repérer enfin « la bonne référence » ! O la délectation de pouvoir confondre les sceptiques qu'on savait embusqués autour de notre recherche solitaire, quand les livres des savants viennent enfin nous dire que l'on avait senti juste, que les ornements dressés de Djerba, du M'zab, ce sont les bétyles puniques et que mon poisson, mon cher poisson, *Ichtus* comme ils l'appellent, régnait déjà sur des ex-votos carthaginois !

*
* *

Ce poisson, on ne voit pas plus loin que le bout de ses ouïes. Pour tout le monde, c'est seulement un symbole chrétien. Le poisson, en grec, se dit *iktus*. Les lettres du mot *iktus* sont les initiales (toujours en grec) de *Jésus-Christ, fils de Dieu sauveur*. Le signe du poisson représente donc le Christ. Les néophytes le traçaient pour se reconnaître, pour *Le* reconnaître. Il y a là-dessus toute une littérature de catacombes :

le genre chrétien-détective, avec orgies romaines, Néron, le cirque, des vierges et des martyrs. On ne cherche plus à rien savoir, c'est admis.

Pour moi, je sentais bien qu'il fallait trouver autre chose. D'abord j'ai regardé et j'ai dit ce que j'avais vu. Mon poisson je l'avais pêché partout, dans les mosaïques romaines, dans les cafés maures, sur les barques, les chariots, les taxis ; je l'avais trouvé dans des églises catholiques, dans une synagogue, bref il était vivant, à la fois chez les chrétiens, les musulmans et les israëlites. Alors ? Quand je me suis accroupi dans les catacombes d'Hadrumète, devant la tuile qui clôt les ossements de la nommée Brumasa, quand j'ai levé ma bougie sur le beau poisson qu'on y traça vers la fin du premier siècle de notre ère, j'avais cessé de croire à l'orthodoxie chrétienne du symbole.

En même temps j'avais ramené dans mon salabre d'autres proies vives : des yeux, des mains. Certes, le « *cinq dans ton œil* » des Arabes (cinq doigts, sous-entendu) et leur « main de Fatma », je les connaissais, comme tout le monde. Je n'ai point circulé en Méditerranée et dans l'Afrique du Nord pendant quinze ans sans les avoir souvent rencontrés. Mais ici, en Tunisie, je les vois accompagner le poisson. A Sousse, sur un mur, main et poisson ensemble, badigeonnés à l'ocre rouge. Dans la synagogue de la Griba (à Hara Srira, le bourg chananéen de l'île de Djerba), des mains et des poissons, ex-votos en métal. Dans un musée, une mosaïque romaine qui représente un œil, un bel œil humain, flanqué de deux anguilles, pareilles à des sourcils postiches, et placé au-dessus d'un poisson vertical, comme la lune à la pointe d'un clocher. Cet œil, le même que j'ai vu naguère sur des grafittis fascistes. à Piombino...

Ces signes, vingt autres, ils sont là, devant moi, ils vivent dans le vivant aujourd'hui. Les poissons, les dauphins (car le signe du poisson a souvent la forme d'un dauphin) en eux je ne vois jamais, selon les beaux termes du blason, le dauphin « pâmé », qui a la gueule ouverte, mais toujours le dauphin « vif », qui a la gueule close, qui navigue en battant l'onde avec sa queue, en se livrant, comme dit si joliment Scarron, à ses joyeuses dauphineries. Signes vivants et survivants dont j'étais sûr qu'ils avaient vécu au temps les plus reculés, bien avant Jésus-Christ.

Il ne me restait plus qu'à chercher des preuves. Elles ne manquent pas. Dirais-je... Mais non, l'érudition ne viendra point, à pas cloutés, meurtrir en mon jardin les fleurs insolites qu'il me plaît d'y pousser. Quelle en soit plutôt comme un bon fumier qui les nourrit, qui donne confiance au visiteur.

Je pourrais me contenter de dire : « On voit des frises de poissons sur les poteries tournées à Ras-Schamra, en Phénicie, au XIVe siècle avant J.-C. On trouve le signe du poisson sur des stèles dans les nécropoles de la Carthage punique bien antérieures au Christ ». Du coup le poisson chrétien, Ichtus, regagne un beau supplément d'antiquité.

Ce n'est pas assez. On pourrait croire que mon poisson vint s'échouer ici, porté par quelque mouvement fantaisiste de l'océan des âges. Non, le poisson règne parmi les témoignages qui nous restent de la civilisation carthaginoise, le poisson, l'œil et la main. Dans les vestiges puniques de Tunisie, d'Ivice, de Malte et de Gozzo, on trouve l'œil sur des outres, des biberons, des aiguières, des moules, et l'on y trouve le poisson, des dauphins. Les colliers des vraies Salammbôs, leurs pendeloques, leurs amulettes portaient des mains, et des poissons montés en or, et des yeux en scarabées. Des dauphins ornaient l'autel élevé à Poseidon par les Carthaginois sur le cap Cantin, au Maroc. Et c'est par Triton et Poseidon qu'un jour Hannibal a juré.

Ainsi le Poisson survit là où vécurent les Carthaginois. Et il semble bien qu'il ne soit pas ailleurs. Je ne l'ai jamais vu dans l'intérieur de notre Algérie, si ce n'est sur les armoiries contemporaines de la ville de Constantine où il figure en même temps qu'un cheval. Je ne veux pas tirer trop de cette image, peut-être fortuite (personne n'a su m'en donner une explication plausible), mais il me plaît de me rappeler que la Cirta numide fut profondément punicisée (Massinissa et sa cour parlaient le punique) et que si le poisson était sur les stèles de Byrsa, le cheval était aussi sur les monnaies de Carthage.

Par contre on signale le symbole du poisson sur des maisons indigènes de Ghardaïa, au cœur désertique du M'zab, et le M'zab passe précisément pour le plus antique refuge de la civilisation punique. Ichtus ac-

compagnait les Phéniciens dans leurs navigations de l'est à l'ouest (1). Au ciel des temps il est l'étoile qui signifie l'Orient, le vieil Orient, l'éternel Orient. C'est bien l'emblème qui doit flotter à l'étendard de la Tunisie, cette marche orientale au seuil de la Berbérie et de la Méditerranée du couchant.

*
* *

D'avoir montré l'antiquité du Signe, qu'il est antérieur au christianisme et vient de l'Orient ne me suffit pas encore. Je l'avoue : comme l'enfant crève sa poupée, j'ai voulu fouiller les entrailles de mon poisson, le vider de son contenu symbolique.

Ici encore, malgré la chronologie, c'est au christianisme qu'il faut faire honneur en premier, puisqu'il est admis que le Poisson lui appartient. Les auteurs chrétiens, les prélats en particulier, ont généralement renoncé à cette littérature de catacombes dont je parlais plus haut. Ils admettent que les baptisés des premiers âges se réunissaient sous terre au vu et su de tout le monde, qu'il y eut des catacombes païennes et que toutes sont des copies des sépultures en usage chez les Phéniciens et les Juifs.

D'aucuns pourtant, parlant du Poisson, disent encore que la prudence commandait la discipline du secret, et que l'Ichtus divin est un symbole étrange, mystérieux. Après quoi ils l'expliquent à leur manière.

Le Poisson, disent-ils, c'est le chrétien qui vit dans la mer de la vie, c'est l'ami et le sauveur de l'homme: le poisson de Tobie délivra Sara, un dauphin retira des ondes le corps de saint Lucien pour le transporter aux lieux de sa sépulture, et Jonas ne fut-il pas aussi sauvé par une baleine ? Quand le dauphin est associé à l'ancre cruciforme (par exemple sur la mosaïque de Sousse), c'est l'espérance en la rédemption, en la croix

---

(1) Et peut-être jusqu'au sud... Les Mozabites sont de religion ibadhite, schisme de l'Islam, confession puritaine dont l'esprit rappelle l'âpre et dure croyance des Carthaginois, leur « jansénisme ». On notera que toutes les autres communautés de la secte vivent en des lieux maritimes : Djerba, Oman, Mascate, Zanzibar, et qu'elles sont ichtyophages.

de Jésus. Ichtus, disent-ils encore, c'est le Christ qui s'est fait l'aliment de l'homme dans le sacrement de l'eucharistie : le Poisson, nourriture de l'âme, comme le raisin est le symbole de son breuvage. C'est Jésus Christ parce qu'il est l'auteur du baptème, sacrement de l'eau où vit le poisson, ou bien c'est le chrétien qui puise la vraie vie dans l'eau du baptème. C'est encore Jésus-Christ parce qu'il est le soutien de l'Eglise, souvent symbolisée par une barque qu'un poisson porte...

Ainsi parlait déjà Tertullien, appelant les fidèles *piscicules* « petits poissons nés de l'eau par le grand Poisson, l'Ichtus, notre Seigneur Jésus-Christ ». Ainsi pensaient encore les architectes des cathédrales : la symbolique chrétienne du Moyen-Age fait une place au poisson de Tobie guérissant l'aveuglement du monde (il y a de beaux poissons sur la cathédrale d'Amiens entre autres), au navire qui représente le chrétien naviguant sur la mer du monde, et même aux sirènes. Parfois les sirènes représentent les concupiscences. Souvent la sirène à une ou deux queues sert à symboliser les deux vies du chrétien, la spirituelle et la naturelle, et sa régénération dans les eaux du baptême.

Tobie, Jonas et saint Lucien, tout cela est bel et bien, mais fait bon marché du mythe d'Arion, vieux thème païen déjà chanté par Aulu-Gelle et par Ovide. Le dauphin d'Arion et le dauphin d'Hippone étaient depuis beau temps « l'ami et le sauveur de l'homme ». Pline l'a dit et il faut l'en croire, pour parler comme La Fontaine en sa fable *Le singe et le dauphin*. Il faut penser aussi que le poisson Béhémout des musulmans supporte la terre, et que la sirène sirènait déjà sur les monnaies de Tyr en Phénicie où la statue de la déesse Derkéto, à moitié femme, se terminait à partir des cuisses en queue de poisson. Dirai-je encore que le ciel et la mer depuis longtemps se répondaient grâce aux étoiles de la constellation du dauphin ?

La symbolique chrétienne ne fait donc que reprendre à son compte des symboles anciens. Le Poisson est un symbole réemployé, comme tant d'autres. Ainsi le croissant accompagné d'un disque, qui vient de l'Orient, qui fut punique, qui reste arabe. Ainsi les rosaces, d'abord images conventionnelles du soleil et des astres adorés chez les Babyloniens ; ainsi les roues solaires devenues monogrammes christiques : on les

retrouve dans les ornements byzantins, elles survivent aussi bien dans l'art rural des Berbères, avec les marques à pain de four banal en Kabylie, que dans l'art citadin des Arabes de Sfax, de Monastir, des oasis, sur les linteaux de leurs portes. La croix elle-même n'est pas un symbole spécifiquement chrétien : le Père Mesnage, entre autres, y consent. Il y a là les éléments d'une théorie du réemploi analogue à celle que les chapiteaux de Gabès m'ont enseignée pour les ruines. Je ne suis pas assez sûr qu'elle soit neuve pour m'y attarder davantage.

*
* *

Que les explications chrétiennes du symbole de l'Ichtus fassent preuve d'un excès de piété, c'est évident, mais qu'il en faille sourire, je ne le pense pas : elles témoignent d'une vérité, à leur manière. Ichtus, c'est Jésus Christ, c'est Dieu, aucun doute ; mais il est dieu de la même manière que l'œil, l'oreille, la bouche et la main étaient déjà des images de Dieu chez les Carthaginois, comme les poissons y étaient des signes du divin.

Il ne faut pas sourire davantage devant les interprétations actuelles de ces vieux signes. Qu'ils n'aient plus qu'une valeur de fétiche (porte bonheur ou chasse malheur) c'est une autre évidence, et même qu'ils aient perdu cette signification pour n'être plus que les résidus d'un automatisme. Chez tous les peuples de la mer, partout, leur sens s'est appauvri. Ils ont subi une loi fatale, ils ont suivi les étapes que suivent tous les mystères, et les mots qui furent d'abord mystérieux.

Mouvement constant : le contenu religieux s'évapore, la présence réelle d'une autorité divine fait place à une figuration anthopomorphique, le dessin réaliste cède le pas au fétiche conventionnel, l'interdiction magique se camoufle en précepte d'hygiène.

L'œil qui fut dieu ne sert plus d'un bout à l'autre de la Méditerranée qu'à écarter « le mauvais œil ». La mosaïque de Sousse déjà en rendait compte : on l'appelle la mosaïque du mauvais œil. Ainsi font les grafittis fascistes dont j'ai parlé : « Occhio Pipi », l'œil associé à des matraques, pour tenir en respect

un parti d'adversaires. Et l'on dit que dans les vieilles buvettes de nos campagnes subsistent parfois des gravures qui représentent un œil entouré de rayons pour faire fuir les mauvais payeurs.

La main, qui commence par être l'image même du dieu dans sa puissance, devient une représentation réaliste de l'oraison pour aboutir à un simple signe prophylactique, voire à une parure d'orfèvrerie. « Mains de Fatma » au collier des Françaises d'Alger, main des maisons « honnêtes » dans les kasbas pour écarter les clients du bordel, main noire des conspirateurs italiens, main noire sur les maisons d'Ibiza où des enfants meurent de la diphtérie.

Ainsi encore pour Ichtus-le-poisson. Le dauphin boucle la boucle de son évolution religieuse, anthropomorphique et décorative pour aboutir aux armoiries et à la dénomination d'une province et d'un titre dynastique en France, à la versification d'un fabuliste qui lui fait tenir des propos d'homme vrai dans un langage classique. Où est le symbole ? Où était-il pour mon chauffeur tunisien ? Je n'ai jamais pu lui faire dire (et c'était un Européen) ce que représentait le poisson de bazar, fait en chiffon et couvert de paillettes, qui était suspendu à la glace de son taxi. « Parce que cela fait joli » fut sa seule réponse. Il le croyait peut-être, ou la pudeur de sa superstition l'empêchait de l'avouer.

Peu importe. Poisson vidé n'est pas symbole mort. Même réduit à un tracé décoratif, l'incantation persiste. Ce qui compte, c'est la survivance plus ou moins avouée de ces rites de jettature et de prophylaxie. Ce qui compte, c'est la survie du signe. Ce qui compte, c'est le poisson du Christ, le poisson d'Astarté, l'Ichtus éternel de la Méditerranée : il atteste encore, dans un taxi de Monastir, l'éternelle jeunesse de la mer, l'éternité de ses magies.

*
* *

Magies, magies qui nous habitent toujours, qui palpitent dans les moindres superstitions contemporaines. Il faut toujours remonter plus haut, non seulement pour trouver les origines, mais aussi *le sens*, la signification première, le contenu profond d'où le reste fut engendré.

Le poisson, l'agneau et la colombe, ces trois emblèmes essentiels du christianisme dès les premiers âges (et en particulier qui furent en tel honneur dans les communautés africaines), ce sont trois espèces d'animaux qui ont été sacrés aux civilisations et religions orientales antérieures au christianisme. Nous avons divers témoignages que le poisson notamment y était associé à des rites magiques de fécondité. Les colombes, les poissons, espèces prolifiques, étaient consacrés à la grande divinité féminine, ils en étaient les emblèmes. Dans les bassins, les étangs du pays de Carthage, des poissons sacrés étaient entourés d'un respect superstitieux. Il y en avait encore au temps de saint Augustin qui les a vus, il y en a encore dans certains coins de la Berbérie...

Afrique du nord, terre des Berbères, pays où la magie, l'animisme et le fétichisme sont restés de saignantes réalités. J'en évoquai plusieurs dans le premier volume de cet ouvrage : la fête des vautours à Constantine avec ses quartiers de viande, la fête du taureau à Alger avec les mains rouges. Des sacrifices d'animaux (coqs et poules) se pratiquent régulièrement, et les Européens n'y sont pas les moins empressés, de même que les Indigènes acceptent de fréquenter la Vierge noire de N. D. d'Afrique. Et le bélier d'Abraham, le bélier d'Ammon-Râ, le bélier des tribus millénaires, c'est lui que tous les musulmans égorgent encore dans la grande fête du mouton.

Tous les rivages de la Méditerranée sont encore marqués par ces croyances qui remontent du plus profond des âges de l'humanité. La Provence elle-même, cette Provence qu'on voudrait nous représenter comme le temple pur de l'équilibre gréco-latin, il ne faut pas fouiller beaucoup pour y retrouver le même limon de sorcelleries : des écrivains peuvent ranimer, sans complaisance abusive, les formes animistes de la vie des bergers dans la haute Durance, les peurs d'une espèce de totémisme dans les combes du Luberon.

Mais la Berbérie l'emporte sur tous les autres pays méditerranéens parce qu'elle fut toujours un terrain de mélange pour les races, pour les cultes, pour les civilisations. On y respire la magie comme une vapeur qui sort de terre. Rien n'y manque. La participation

des chrétiens, des musulmans et des israëlites à des rites communs dégage une suave odeur de paganisme et d'hérésie. On a pu écrire des volumes sur l'influence des démons (les djenoun) dans la vie des Indigènes, sur les cérémonies des Berbères de l'Atlas, leurs feux, leurs carnavals bestiaux.

« *Erige des pierres et tu les enduiras de chaux* ». Où nous ne voyons plus qu'hygiène, c'est au vieux rite sémitique du blanchiement, ordonné par le Deutéronome, que nos Arabes obéissent en couvrant de chaux leurs koubbas. Et la prostitution, les esprits forts ont beau la ravaler à nos filles en carte, comment la prostitution dans certaines tannières des médinas, comment cette admirable Juive que je vis dans une rue réservée d'une ville tunisienne ne ferait-elle pas songer à la prostitution rituelle des servantes de Tânit ? Ce n'est point se payer de mots, malgré qu'on en ait.

J'y reviens : l'intuition lyrique est encore ici plus forte que tout. Le poète découvre parce qu'il imagine, il sait parce qu'il sent, il recrée parce que ses viscères sont faits pour créer. Et je n'exclus pas le savant de ce don magnifique. Par pudeur il l'appelle sens de l'hypothèse, mais l'hypothèse scientifique peut avoir les mêmes enfantements d'immaculée conception que la poésie : l'observation et l'expérience ne sont que les fruits de son invention. Quand Nicolle trouve le pou du typhus, il *crée* la vérité, il est le *poète* de la médecine.

Quelle joie, revenant à mes poissons, de voir comme Flaubert a pu sentir leur importance capitale dans le drame de Carthage, comment il a su tirer de son érudition, par une vue du cœur, toute la valeur sorcière de ces bêtes sacrées ! Je suis avec lui, je suis avec Salammbô, je suis même avec les mercenaires quand ils profanent les poissons des Barca, « l'œuf mystique où se cachait la déesse ».

Là est le secret, je l'ai retrouvé, je le tiens, il est là, et dans ces mots de Clément Alexandrie : « *Les Syriens adoraient les uns les colombes, les autres les poissons, et ils n'en mangeaient pas, sauf dans des repas mystiques* ».

Ces intuitions du lyrisme, la possession du secret ne va-t-elle pas les hausser jusqu'à une véritable in-

tuition cosmique ? Je dis oui. Le poisson et l'eau, Ichtus et le plongeon qui régénère, je dis que rien ne peut m'empêcher de les sentir au fond de moi comme le secret du totem ancestral et des rites originels. L'image du Poisson est forcément associée à toutes les « valeurs » de l'eau, et c'est aux valeurs de l'eau qu'il faut toujours remonter. Dauphins, sirènes, baleines, poissons de tout genre, tout se ramène en définitive à l'ondoiement, à la lustration, à l'immersion, tout revient au commencement des commencements, à la génération des êtres par l'eau, à la création du monde par l'eau. *L'esprit de Dieu flottait sur les eaux...*

Oui, toute ma chair l'éprouve comme une vérité, comme la Vérité. Quand je nage, quand je plonge, une gravité secrète couvre ma joie sensorielle, et si je suis saisi terriblement par le besoin de disparaître au plus infini des masses liquides, je sais qu'un immémorial commandement des croyances me tire aux jambes.

Oui, saint Augustin cherchant lui-même le sens premier peut bien dire : « Ichtus est le nom mystique du Christ : n'est-il pas descendu vivant dans cet abîme de la vie comme dans la profondeur des eaux ? » Celui que j'appelle Ichtus comme une personne réelle, je sais qu'il est plus qu'un symbole. C'est mon nom mystique à moi qu'il porte, à moi qui suis descendu vivant, comme en la profondeur des eaux, dans cet abîme de la vie. Je sais qu'il est mon totem, je sais qu'il est moi-même, et mon aliment, et mon eucharistie. Quand je le mange, plus d'une fois j'ai songé que je communiais en lui, je pense aux repas mystiques des Syriens qui l'adoraient....

Rie qui voudra : poisson je fus, poisson je me sens, Ichtus je reste. Darwiniste sans le savoir ? Il se peut. Sans le vouloir, certes. Mais il est bien possible que je porte témoignage, à ma façon, des origines pontiques de l'humanité : les poissons que nous fûmes avant de devenir les hommes telluriques que nous nous voyons être.

Alors, rien ne m'empêche plus, sacrilège allègrement, de m'écrier comme le prêtre Pectorius : « O divins enfants du céleste poisson, recevez ici la source immortelle des eaux divines ! »

Gabriel AUDISIO.

Carnet de Notes [1]

C'est dans une classe d'école primaire, à la netteté monastique, que j'eus avec la science mes premières entrevues. Il émanait d'elle une vague odeur de chaux, de cuir neuf et de peinture fraîche. Elle parlait par la voix d'une de ces institutrices à qui Colette prête un beau front, et lorsqu'elle se taisait, son souffle se mêlait au vol bruissant des mouches d'Octobre. J'éprouvais pour elle une grande ardeur de néophyte, mêlée d'un respect qui raidissait encore les plis de mon tablier neuf. Elle disait de petites choses en haussant le ton. Plus tard je lui trouvai l'air pédagogue, mais je la regardai toujours comme une grande dame.

Parfois, cependant, je me laissai distraire d'elle. Mon regard allait de la fenêtre de droite, où s'encadrait le préau, à la fenêtre de gauche, où apparaissait la gendarmerie, puis se reportait aux gravures qui ouvraient dans les murs blancs des perspectives bien françaises : le retour des pêcheurs, le moulin à eau, la clairière à l'automne. Ces gravures auxquelles je jetais un coup d'œil à la dérobée, il fut bientôt permis de les observer à loisir. Puis il fallut, à leur propos, faire de la prose sans le savoir, comme ce bon Monsieur Jourdain. Même les livres que l'on mettait entre nos mains, édités dans la métropole, dressaient des décors où nous ne devrions pas vivre. On nous apprit à comprendre, à aimer des images dont nulle part autour de nous, nous ne trouvions la réplique. Et

---

(1) Ces feuillets que nous transmet Henry de Montherlant, d'un jeune écrivain algérien, M. Marcel Giraud, nous paraissent très remarquables en ce qu'ils décèlent un sens certain de l'écriture, une sensibilité très finement détectrice de ces nuances où se révèle l'esprit méditerranéen, avec ses dons les plus authentiques de poésie et d'intime suavité.

voici le paradoxe : je regrettai une contrée que je ne connaissais pas, j'étais exilé sans avoir jamais bougé.

Dans la suite, lorsqu'un professeur de réthorique m'eut indiqué la lecture du La Fontaine de Taine, j'y retrouvai avec émotion les aspects réticents de l'Ile de France, leurs justes proportions de feuillages et d'eaux vives, de sol et d'air, leurs lignes sans heurts. Mon premier séjour là-bas me trouva préparé. D'emblée je pris possession de mon domaine. J'étais chez moi, je me souvenais, je revenais. Parti des Gaules, j'avais gagné Rome. Je m'y étais attardé dans le bruit des faits d'armes et des palabres. Puis j'étais passé en Grèce. Là, dans un ciel éclatant, le marbre se dressait plus pur, et le chant des aèdes se frayait sans peine un chemin. Les arbres et les pierres, réchauffés de soleil, étaient doux au corps à demi-nu des hommes. J'avais été très près en vérité de la terre d'Afrique, mais l'avais doublée sans la voir.

* * *

Il y a un instant, j'étais sur le balcon. Une plante dont j'ignore le nom a grimpé jusque là, et s'épanouit à propos sur le canevas des ferrures. Je suis bien dans mon fauteuil d'osier. Rien ne supprime mieux le corps qu'un fauteuil après la fatigue. Tout-à-l'heure nous jouions sur le lawn, et je nous revois, cueillant les balles sur le grillage, comme des fruits blancs sur un espalier, après des coups violents.

La nuit se déverse lentement, et l'obscurité plus dense stagne encore au fond des rues. Le vent même qui rafraîchit mes joues pousse devant lui les nuages. Je rêve, et mon regard est sans objet, de sorte que je ne sais plus qui bouge des nuées frêles ou des faîtes des toits. Bientôt les unes et les autres font une ronde inversement, avec ma tranquille ivresse au milieu.

Les premières fumées montent, et comme la brise est tombée, elles vont aussi droit que des fumées de cigarette dans une chambre bien close.

Ça y est, la nuit est là. Mon livre obscur s'endort sur mes genoux.

* * *

Les jours en guirlandes se suspendent aux clous dorés des dimanches. Cependant...

... Nous voici expiant la douceur des hivers. L'été

est revenu, brutal. Mon bras moite adhère aux feuillets, desséchés comme des parchemins. Des timbres, dans leur boîte, se sont enroulés sur eux-mêmes par l'effet du sirocco. Une vague lente se propage dans le rideau rouge de la baie. Je revois les ondulations moirés des champs de blé, au printemps d'El-Achir. J'étais très jeune alors, et je ne connaissais pas la mer. D'où vient que je l'imaginais semblable à l'étendue des champs ?

Mais non, je rêve. L'armée lilliputienne des mouches s'acharne sur mes joues et mon front. Tandis que mon énergie se disperse, la vie des insectes s'exalte. Hier soir ils bostonnaient autour de la lampe comme nous dînions sous la véranda. Une tarente que j'estime pour sa vivacité dînait en même temps que nous. Il me souvint qu'un jour j'en cinglai une d'un coup de corde. La queue se sépara du corps et me maudit longtemps, à ce que prétendent les enfants. Une cigale vibrait quelque part. Lorsque je me levai, un crapaud s'enfuit par bonds maladroits, et des chats en amour me tinrent éveillé une bonne part de la nuit.

Au jardin, les feuilles se dorent prématurément. Les fleurs rendent une senteur puissante, leur façon à elles de rendre l'âme. Sur le point d'expirer, un dahlia congestionné laisse pendre sa tête lourde.

J'eus deux haies de roses jaunes dont le parfum me fait de loin des signes d'amitié. Elles étaient si rapprochées que l'ombre y demeurait toujours, comme l'onde au fond d'un vase. Ce fut là que je présidai à mes premières féeries. Ces fêtes solitaires ont duré, graves, un peu sombres même, parce qu'un cyprès domine les plus merveilleuses d'entre elles.

Aujourd'hui que l'air m'enfièvre et m'emprisonne, mes souvenirs se prennent d'eux-mêmes par la main, bien qu'ignorants les uns des autres tels les jeunes gens d'une farandole.

* * *

Les écrits vieillissent. Les portraits à clef perdent leur clef. Les allusions intelligibles des seuls contemporains disparaissent avec eux. Là où se nourrissait tout un siècle s'abat le vol de corbeaux des exégètes. Les hommes passent, les œuvres de même, mais d'un mouvement ralenti, comme la petite et la grande aiguille des horloges.

* * *

Mes amis m'ont parfois offert ces choses délicates, leurs propres amitiés. Je n'ai presque jamais joui de ces offrandes. Bien loin de nouer d'autres liens, elles me faisaient toucher ce qu'avait à mon endroit de précaire et de particulier un sentiment que partageaient des gens si divers.

* * *

Ai envie d'amour à sept heures précises. Suis revenu du tennis à côté de cette grande fille aux belles jambes. Ai pensé qu'elle serait adorable, nue, avec ses épaules larges, la raie sinueuse de son dos, qui est une logique des caresses. Pense maintenant qu'il y avait un mètre à peine entre ma bouche et la sienne, entre ma poitrine et la sienne, et que c'eût passé pour folie si j'avais tout-à-coup réduit à néant cette incommensurable distance.

* * *

Je sais quel livre ouvrir dans les moments de ténèbres. L'Imitation contient pour chaque plaie un baume, et répond à toute question. En quelque lieu de mes tribulations que je me trouve, elle a toujours un regard pour moi, comme un portrait.

Marcel GIRAUD.

Poèmes

I

Ainsi
mes pensées les plus précieuses et les plus rares,
mes sentiments les plus exquis, mes vœux les plus éthérés,
trésor ultime, résidu spirituel
de mon existence,
se disperseront dans l'espace
comme les cellules de mon corps se disperseront dans la terre
et comme se disperse autour d'elle dans l'océan
l'encre que la pieuvre crache.

Je ne serai pas le nageur habile
qui tient au-dessus de sa tête hors de l'eau
le paquet de ses vêtements demeuré sec
ou la guirlande ou la couronne
pour la bien-aimée :
tout s'immergera avec moi,
tout plongera dans les ténèbres,
définitivement perdu.

Est-ce donc là ce que tu appelles
immortalité
voix consolatrice de ma conscience ?
Et tel est l'espoir que tu me laisses.

Que restera-t-il de moi
si le meilleur est englouti ?

II

« La parole est vraie :
il ne restera rien de toi.

« Tu n'emporteras hors de ta vie
ni ton cerveau ni ton cœur
et ce qui te vient de ton sang
retournera dans la poussière avec ton sang.

« Il ne restera rien de toi :
il restera toi
simplement,
toi séparé de l'accessoire et de l'opaque,
toi retrouvé.

« Oublie cette âme de carton, blanche ou noire,
que les anges accueillent au son des harpes
et les diables à coups de fourche :
oublie la lanterne magique de ton enfance.

« L'être de ton être est un miroir
sans cesse embué par ton haleine.

« Retiens ton haleine,
si tu l'oses,
et regarde-toi ».

Paul JAMATI.

Début du Journal d'Henri (1)

Cette nouvelle effrayante a presque hâté ma convalescence. Bien entendu elle était prévisible mais jamais des amants ne pensent aux résultats naturels de leurs amours, surtout de piètres amants comme nous ! Toute ma vie prenant une orientation nouvelle, tout mon esprit, toute mon âme étant comme trainés de force vers cette chose bouleversante ; mon corps qui a pourtant besoin de soins ne me pèse plus. Je suis aspiré par ce qui va se passer malgré ma volonté de n'y prendre garde. De la volonté de se défendre du drame, il ne saurait en être question. Mon corps me parait enflammé par la vitesse de la chute, une chose étrangère à moi-même, débile, déjà décomposée. Je le regarde fuir au loin, pourtant orgueilleux de lui, non parce qu'il a, pour la première fois, fait quelque chose, mais surtout — et c'est ce qui me désespère, — parce que cette chose va être une grande source de douleur pour deux ou trois âmes simples.

Jamais l'idée de noter les évènements de ma vie, comme on le voit dans les livres, ne m'était venue à l'esprit. Mon existence était trop uniforme et cela m'avait toujours paru théorique, un moyen commode pour les auteurs de romans de s'expliquer sur leurs héros, pour préciser et retenir dans leurs pages ceux d'entre eux qui leur échappaient. Aujourd'hui, vraiment, j'en éprouve le besoin. Est-ce parce que je me sens devenir un héros de roman et que l'étrangeté de ma situation fait qu'elle mérite d'être notée ? Non. Je crois plutôt que c'est un besoin de préciser ce qui se passe en moi par des mots qui servent à tout le monde, comme on trace sur le sable une ombre fuyante pour la retenir et surtout comme on tue un oiseau au vol.

---

(1) D'un roman « *L'Amour fraternel* » à paraître en Octobre chez Bernard Grasset.

Quand ma vie sera ainsi étalée comme une fleur sur un herbier, je la verrai mieux et j'aurai plus de moyens de défense contre elle. Cette sensation d'avoir besoin de se méfier de soi est atroce.

Je veux aussi *peindre* toutes ces choses pour faire croire qu'elles ne sont pas les simples jeux de la fièvre mais des réalités. Il me semble que je dois choisir entre le songe et le réel et que je ne peux pas. Je ne reconnais plus mon chemin.

Quand Marc est venu dans ma chambre après la conversation qu'il avait eu avec Antoinette et que j'avais surpris, ou cru surprendre ; dont je n'avais surpris que le mouvement des phrases sans leur signification, je voulais lui faire comprendre combien sa conduite à mon égard m'avait affecté. Mais comment Marc aurait-il pu deviner que j'étais l'amant d'Antoinette ? Il fallait ou tout lui avouer ou ne rien dire. Une allusion que son esprit n'aurait pas saisie était sans valeur. Une explication nette lui prouvait ma jalousie et surtout qu'il avait des chances de me supplanter dans le cœur de la jeune fille.

J'avais entendu les deux jeunes gens se dire au revoir sur le pas de la porte. Avec quel soupir de soulagement ! Un au-revoir naturel. Peut-être trop naturel. Après leur tête-à-tête, ils avaient dû s'apercevoir subitement que j'avais pu les entendre, et ils s'étaient séparés calmement, un sourire d'ironie aux lèvres.

Mon frère avait fermé la porte et les volets. J'avais entendu couler le robinet de l'évier. Il avait bu un verre d'eau et puis était monté me voir. En l'entendant dans l'escalier, je décidai brusquement de lui révéler, pour l'humilier, la nature de mes rapports avec Antoinette ; que j'avais entendu tout ce qu'ils venaient de se dire, sans préciser toutefois, pour voir quelle serait son attitude. Mais par un phénomène singulier, dès qu'il s'était trouvé en face de moi, toute ma résolution s'était envolée, le plaisir que j'avais d'avoir la preuve qu'il n'était plus avec la jeune fille submergea tout et me fit oublier tous mes griefs. Dois-je regretter cette faiblesse ?

Il vint, il s'assit près de moi. Son visage me paraissait illuminé par le bonheur et l'absence d'un sourire un peu ironique m'agaçait. Il faisait craquer ses phalanges comme un homme impatient et on aurait dit qu'il voulait me faire part d'une grande nouvelle. Une

sueur froide me parcourut. Pourquoi ne me parlerait-il pas de son amour pour Antoinette et si la jeune fille lui avait caché nos relations, pourquoi ne me dirait-il pas ce qui s'était passé entre eux ? Elle ne m'aimait peut-être pas, elle le lui avait avoué pour lui plaire. Lui venait me dire cela pour me faire souffrir ou simplement par cynisme. Je regardais avidement ses lèvres. Elles étaient serrées comme s'il leur avait défendu de laisser filtrer un secret qu'elles ne pouvaient retenir. J'aurai voulu le faire parler mais je n'étais pas maître de mes réflexes. Il sortit un journal de sa poche et essaya de faire un mot croisé, mais, visiblement son esprit était ailleurs... Il déposa son crayon sur le bord de la table de nuit et laissa tomber le journal à ses pieds. Son regard plongeait dans l'ombre mais était comme illuminé par l'intérieur. Ah ! pourquoi faut-il que l'être le plus dénué d'imagination *invente* sans cesse et que ses inventions ne poussent que sur le terrain qui le fait souffrir ? Il bailla longuement : il demeurait près de moi parce que j'étais malade et qu'il fallait, moralement, qu'il y resta un peu. J'étudiais chacun de ses gestes mais je me sentais plein de maladresse et de honte. Je sentais que je n'arriverais à rien par moi-même et que seul le hasard m'aiderait dans la découverte que je voulais faire.

— « Tu es fatigué, lui dis-je. Tu as sommeil, vas te coucher ».

— « Non, je n'ai pas sommeil et même je sens que je ne pourrai pas dormir ce soir (comme c'est drôle d'écrire un dialogue, d'entendre parler ce qu'on écrit !) Je viens de parler longtemps avec Antoinette... Je crois qu'elle t'aime, cette petite... »

Il me regarda longuement. Dans les yeux. Les miens devaient être honteux de leurs soupçons mais leur trouble pouvait être attribué à la fièvre. Dans les siens je lus une affectation de franchise. Un peu de tristesse aussi. Un reproche ? Je chercherai longtemps ce que signifiaient ces yeux-là.

Mais Marc cessera-t-il un jour d'être pour moi un buisson d'énigmes ?

Pendant les quatre jours qui ont suivi je n'ai pas revu Antoinette. Bien entendu, à cause de sa mère et de ses frères, elle évite de venir dans ma chambre et je n'ai plus entendu de conversation entre elle et Marc. Peut-être se voient-ils dehors, dans la remise

ou sous le hangar, ou dans cet endroit au bord de la rivière qu'elle m'a désigné elle-même aux premiers temps de nos rencontres ? Je n'ose pas questionner Marc sur elle, mais il me semble qu'elle pourrait, s'il n'y avait rien entre eux, lui demander la permission de venir me voir à l'insu de tout le monde. Je sais par expérience qu'elle n'est pas si timide qu'elle le parait. Avec quelle promptitude elle me l'a enseigné cet endroit à l'abri de tous les regards, au temps où elle n'avait connu encore aucun homme ! Alors que moi j'avais l'air d'un enfant, elle, elle avait déjà l'air, malgré la réalité, d'une femme avertie et décidée.

Peut-être m'a-t-elle joué moi-même ?

Cette maladie m'a fait un grand bien, malgré tout. Je sens qu'elle m'a un peu délivré de Marc et m'aura appris à mieux me connaître. Quand je serai de nouveau en bonne santé, je lirai les livres des gens qui ont eu une connaissance profonde d'eux-même et que je méprisais tant auparavant. La vie la plus plate est toujours aussi mouvementée que le plus tumultueux des paysages. Celui qui refuse d'en voir les accidents est comme le voyageur qui ne voudrait parcourir le monde que la nuit. Il ne faut jamais passer au même endroit sans le reconnaître et ce dont j'ai peur, justement, c'est de revenir sur certains moments de ma vie sans m'en douter. Je voudrais écrire des tas et des tas de choses sur ce cahier, des choses qui feraient que *je ne recommencerai plus comme disent les enfants.* J'aime écrire ce mot pour atténuer ce à quoi je pense mais la fierté qu'on éprouve à voir écrites, même par soi, les choses qui vous plaisent n'est rien à côté de la honte qu'on a à écrire celles qui vous accusent. Elles sont décuplées et vraiment, si on se penche sur son passé, c'est un autre homme que l'on découvre et dont la ressemblance avec vous-même est terrifiante.

Comment fait-on pour rester si pareil à soi-même ?

On marche sur du marbre qui a l'aspect du sable. Et tout est immobile qui a l'aspect mouvant.

Avant la venue de Marc, je paraissais simple, un peu bête, et je ne me doutais pas de ce que je portais en moi. J'étais seul au monde et il me semble que c'était cette impression de solitude qui me donnait cette impression de solitude, qui me donnait cette chose que les gens appellent la dignité. Je ne vivais que pour moi-même, en égoïste, au dire des gens, mais non pas pas abandonnés d'eux.

Marc est venu. Qu'a-t-il apporté de trouble à la maison ? D'où venait-il ? *Du ventre de ma mère,* c'est tout ce que je savais. Qu'avait-il fait avant de venir, pendant ces longues années ?

Avant son arrivée, j'étais gardé de la vue des hommes. J'étais comme un prisonnier au cœur d'une ville immense et séparé de la vie par l'épaisseur d'un mur.

Pourquoi, dès que j'ai été parmi les autres n'ais-je aimé que leurs côtés les plus vils ? Par mépris, peut-être. Mais ce mépris m'a entraîné, comme le cerf-volant entraîne l'enfant trop léger. Quelques semaines ont suffit pour que tout un équilibre soit rompu, d'autant moins stable qu'il était plus parfait.

Les soirs dans les rues avec des gens que j'ignorais... Et qui me connaissaient assez pour se moquer de moi... Les bars à pianos mécaniques... L'écume du monde, quoi ! et pourquoi le mot débauche a-t-il encore un air grand seigneur vis-à-vis de ce qu'il représente. Il faudrait pour traduire son vrai sens un mot dont le seul tracé sur le papier ait une odeur de mort, une lumière ténébreuse, détachée de toutes les choses humaines... Et pourtant étais-je fait pour cette descente ? Qui pourrait répondre à une telle question ? Chaque matin, n'ais-je pas éprouvé la pureté, la clarté que laisse la souillure en se retirant comme une marée boueuse ? Elle ne laissait au jour qu'un enfant terrorisé par lui-même. Cette marée qui laisse à sec les objets plus brillants encore d'avoir été décapés par les acides du mal. La sensation de renaître pour ne plus recommencer et la certitude de retomber le soir dans son trou. Peu à peu je me suis éloigné de ma vie. Je me suis construit, comme sans doute tous les faibles qui font des efforts surhumains pour se donner une fatalité, une cage où je me suis enfermé. A mesure que, par le contact de la bassesse, vos désirs sont plus purs et vos aspirations plus hautes, ceux qui vous regardent ont de vous une image plus pitoyable.

On n'est vraiment connu que par ce qu'on fait de mal. Il y a entre nous un être invisible qui pourrait tout dénouer et que nous ne connaissons ni les uns ni les autres.

Pouquoi ais-je fui Marc, ainsi, dès les premiers jours, dans l'alcool, au bordel ?

Mon enfance a brûlé comme un feu de paille et je m'aperçois que mon égoïsme est tel que quand je veux

me justifier je ne trouve qu'à pleurer sur moi-même.

C'était le cinquième jour de ma maladie. Maxime et Honoré sortaient de la chambre où ils venaient prendre de mes nouvelles comme chaque matin. Les vitres étaient couvertes de larges plaques de givre que le grand soleil de décembre illuminait. La pièce baignait dans une lumière froide et claire, heureuse presque. Ce jour serein me donnait confiance en moi-même et rien ne paraissait devoir apparaître dans la vie de la maison qui dut troubler son calme. Après beaucoup d'efforts, j'avais moi aussi retrouvé la paix et tout le monde était d'avis que je pourrais me lever bientôt. Ma nuit avait été cependant lourde et agitée, sourde de cauchemars dont je ne gardais pas le souvenir mais seulement l'effroi... Rien n'est doux que de se réveiller dans une lumière de joie, quand les ombres de la nuit vous ont été défavorables. Je toussais moins depuis la veille. Marc m'avait apporté mon petit déjeuner et l'angoisse que j'avais parce qu'Antoinette ne venait jamais me voir, était moins violente qu'aux premiers jours de ma solitude. Je pensais avec bonheur que je me déshabituais d'elle, ce qui prouvait que je ne l'avais jamais beaucoup aimée. Mon cœur n'avait qu'un pincement d'amour propre quand je pensais qu'elle pouvait se donner à Marc et, par une sorte de coquetterie stupide, je n'avais jamais dit à Marc de la prier de venir me voir... « Elle n'ose pas, pensais-je. Elle craint que j'aie tout deviné et il me tardait d'être rétabli pour lui montrer combien je tenais peu à elle.

Comme je pensais à cela et que je me réjouissais d'être délivré de l'amour d'une fille de ferme, Marc entra dans ma chambre et, de l'air le plus naturel du monde me demanda si je désirais qu'Antoinette vint me dire bonjour. Son attitude ne révélait rien de particulier. Bien souvent ainsi je cherche à deviner des choses dans l'attitude des gens comme le font les psychologues, mais je ne découvre jamais rien... Je ne sais si les excès que j'ai fait ont, en si peu de temps émoussé mes perceptions et mon intelligence ou si les romanciers mentent.

Je dis à Marc que cette visite me ferait plaisir, masquant moi-même ou essayant de masquer ce qu'elle me procurait de joie. Je croyais savoir ce que je lirais sur les traits d'Antoinette et je savais aussi comment je pourrais la torturer. Comme la fenêtre de ma cham-

bre ne donnait pas sur la cour, ce n'était que furtivement que j'avais pu la voir, en chemise et les pieds nus sur le parquet, de la fenêtre de la salle de bains, craignant d'être surpris par Marc dans cette étrange posture qui aurait bien fait rire les amants supposés. Elle venait toute seule, poussée par le remords ou l'effronterie se livrer à son juge. Je redressai avec soin mon oreiller, je passai la main dans mes cheveux pour les arranger et je m'assis sur mon lit. J'entendais son pas sonner sur les dalles du vestibule. Marc lui cria :

— « Antoinette, vous pouvez monter... »

Elle déposa bruyamment ses sabots sur la première marche de l'escalier. Marc se retira. Discrètement, comme s'il avait deviné que deux amoureux allaient se trouver en présence, ou pour ne pas se trahir lui-même s'il l'ignorait et que soit lui l'amant. Il s'en fut dans sa chambre dont il ferma la porte. Antoinette entra et se précipita sur mon lit. Elle me serra dans ses bras convulsivement et se mit à pleurer avec violence. Je crus voir dans son attitude l'aveu de sa trahison.

Je ne savais que dire, que faire. J'attendais que ses premiers pleurs se soient apaisés. Il faut une grande habitude du malheur pour savoir se comporter suivant les règles quand le sort vous met en présence d'une douleur qui sort de l'ordinaire. Je ne savais quelle contenance avoir surtout vis-à-vis de moi-même car le visage d'Antoinette était enfoui dans les draps. J'étais maladroit, il me semble, surtout, de n'être pas regardé. Sa poitrine haletait entre mes genoux, il me fallait choisir un masque avant qu'elle n'avoua sa faute et je ne le pouvais. Je glissais ma main entre son fichu et sa nuque. Je me décidai à lui demander ce qu'elle avait. Le son de ma voix parut la réveiller. Elle se leva, essuya ses yeux qui restaient baissés sur le sol comme si elle eut craint de me regarder. J'étais sûr de ma victoire. Je la regardais ainsi, le visage inondé de larmes, debout à mon chevet. Je suis sûr, qu'en cet instant, elle était d'une beauté extraordinaire mais je n'éprouvais pour elle qu'une sorte d'indifférence curieuse.

Je la considérai un instant comme l'héroïne de quelque drame rustique... C'était pour moi que ces pleurs coulaient. Je pourrais les redoubler bientôt. Mais, bien vite, mon esprit changea de couleur... Je pourrais tor-

turer cette fille simple tant que je le voudrais, si elle m'aimait encore, et de cela, j'en était sûr, ses larmes m'en étaient une preuve, mais cela n'empêchait pas que j'avais été trahi, et cela par l'être que... je haïssais le plus au monde; oui, je haïssais Marc plus que tout au monde, plus que tous les gens que j'avais rencontrés, plus que tous ceux qui me feraient souffrir dans l'avenir. Plus que tous les gens qu'il m'avait obligé, oui, obligé à fréquenter pour le fuir. Plus que les lèvres épouvantables que j'avais baisées dans des bars gluants, plus que les mains que j'avais serrées. Ces yeux brillants qui fixaient les miens pour voir si j'étais assez saoul pour me faire mon porte-feuille. Ces filles malades et ces garçons ricaneurs aux prunelles pleines de questions salissantes. Je ne les avais connus que parce que sa présence me donnait envie de fuir. J'avais cru que la maladie m'avait délivré de lui mais il travaillait dans le silence. Il savait la force du coup qu'il me portait et avec quel art l'avait-il préparé ! Dans l'incertitude, il y a encore des moments de répit, mais quand on sait tout, comment se défendre de la torture ?

Que devais-je dire à Antoinette ? Je voyais qu'elle se débattait dans les mêmes inquiétudes que moi. Les mots ne voulaient pas sortir de sa gorge ; ils lui paraissaient étrangers à elle-même et ce qu'elle voulait dire était trop clair pour être traduit dans la langue de tout le monde, cette langue qui ne lui avait servi que pour parler de l'état du ciel, de la santé des bêtes de la ferme... ou d'amour avec Moi et... Marc. Je voulus lui prendre la main. Elle la refusa, ses larmes redoublèrent.

— « Pourquoi pleures-tu lui dis-je... Je ne suis pas si malade... »

Elle ne fut pas dupe de mon hypocrisie. Je baissai la voix, devinant que l'oreille de Marc était collée à la porte de sa chambre. Je fis signe à Antoinette de fermer celle de la mienne, pour faire comme si je n'avais rien compris. Elle obéit. Elle obéit même avec un soupir de soulagement, comme si elle avait été heureuse que j'ai quelque chose de secret à lui dire. Je n'avais rien à lui dire, elle ne paraissait pas vouloir parler. J'avais l'impression qu'elle se satisfaisait de ce tête à tête ; qu'elle n'osait pas, qu'elle se *dégonflait,* remettait sa confidence à une nouvelle entrevue, délestée

de son fardeau par sa seule faiblesse. Je devins fort de cette faiblesse. Je ne voulais qu'elle s'en allat sans être délivrée, — délivrée dans la douleur — pour rien au monde.

Il me fallait une explication : elle était responsable de mes angoisses. Elle voulait partir, je le voyais à son sourire. Je l'aurais plutôt retenue de force. Il fallait qu'elle se mit à genoux, qu'elle avouat tout, et que son amour pour Marc fut tué à jamais.

— « Pourquoi pleures-tu ? lui répétais-je.

— « Je ne sais pas. Vous avez bien maigri dans ces quatre jours ».

— « Il y a six jours que je suis malade, je vois que le temps t'a paru court ».

— « Il y a longtemps que vous maigrissez à vue d'œil, il faudra être raisonnable quand vous vous lèverez ».

Elle commençait gentiment et tout ces mots que je savais justes s'enfonçaient dans mon cœur. Que je sois descendu très bas, je le savais. Elle me disait cela sérieusement, tristement. La rengaine. « Une fois remis, il faudra moins boire... » Bref, tout ce que je me disais à moi même chaque matin. Mais à l'entendre dire par une autre voix, il semble que ce soit celle du monde entier... Elle est exaspérante comme les cris d'une foule en joie quand on est triste.

Mais cette voix, ce n'était pas celle du monde entier. C'était celle de Marc, je le savais, je le sentais. Elle avait dû lui demander la permission de venir me voir parce que je devais trouver son abandon insolite. Il avait cédé. Il lui avait dit : « Si tu ne peux pas tenir le coup devant lui et qu'il s'aperçoive de quelque chose, rappelle-lui ce qu'il est devenu et fait lui comprendre pourquoi tu ne peux plus l'aimer. Plus tu seras pitoyable et bonne et plus tu le feras souffrir. Fais lui comprendre que tu préfères un homme sain et fort à un enfant attardé, dont la vie a été coupée à la racine. Tu le verras alors se renverser sur son lit, fermer les yeux et se taire sous le fer rouge. En effet ; malgré mes efforts, je me sentais rougir, fermer les yeux, m'évanouir. Ils avaient dû bien rire en imaginant cette façon sûre de me fermer le bec. Et je pensais que pendant toute ma vie, il en serait ainsi. Ces quelques semaines d'égarement me seraient toujours opposées et me feraient taire. Tout ce que disait Antoinette et tout ce

qu'elle me suggérait était vrai, vrai à hurler. J'avais envie de fermer cette bouche à coups de poings et pourtant j'étais ficelé dans mon lit. Le moindre signe de détresse leur serait un bonheur et je demeurais là cloué à mon oreiller par cette vérité qui faisait saigner ma chair, cette vérité que j'avais secrété et qui puait autour de moi comme ma sueur de malade.

— « C'est seulement aujourd'hui que tu penses à venir pleurer ? Depuis bien longtemps, va, je sais que vous en parlez, de ma conduite. Et que c'est votre grand sujet de conversation. Vous êtes tous autour de moi comme des chiens qui se disputent une charogne. La bête n'est pas responsable d'être crevée, les plus dégoûtants sont ceux qui la bouffent ».

Elle m'écoutait avec stupeur car je devais avoir moi-même l'air de ronger un cadavre. Je lui dis que ce n'était pas des culs-terreux comme eux qui étaient capables de comprendre ce qui se passait en moi. Que personne ne voulait chercher le coupable, le responsable de l'état où je me trouvais... Et que moi, avant que tout soit fini, je le désignerai par un coup d'éclat. Elle était muette et immobile. Elle ne paraissait pas comprendre et, je peux le dire maintenant, sa surprise était vraie.

— « Pourquoi donc as-tu attendu que je sois à moitié pourri pour te donner à moi ? » lui criais-je.

— « Je vous aimais depuis longtemps mais vous ne me disiez jamais rien ».

— « Ah oui ? Tu attendais que n'importe qui te dise quelque chose et tu as tout fait pour que ce soit moi? » Sa réponse pourtant si naturelle m'avait exaspéré.

— « Tu pourras lui dire, à celui qui t'envoie, que je mène la vie qui me plait et que j'ai le droit de me pourrir le sang si je veux. Et s'il n'est pas content il n'a qu'à s'en aller, oui, s'en aller, foutre le camp... Tu as compris ? »

Elle était interdite. Je criais aussi fort que je le pouvais et elle paraissait avoir peur que Marc entendit mes cris.

— « Henri... Si vous saviez... Si vous saviez... »

J'étais hors de moi, mes draps et mes couvertures avaient glissé sur le sol et j'étais presque nu devant elle. Pour la première fois... et dans un état d'exaltation extrême. Elle voulut me calmer mais, subitement, comme on jette une bombe qui vous brûle déjà les doigts, elle me dit qu'elle se croyait enceinte.

Inconsciemment, j'avais établi le plan de cette scène ; je l'avais réglée dans tous ses détails... La scène de l'aveu de la trahison d'Antoinette, je veux dire. Je sentais que ma vie devait marcher à son rythme ; qu'elle glisserait sur elle pour me quitter comme un trains sur ses rails et brusquement, ce fut comme une catastrophe, comme un accident. Toute mon agitation disparut d'un coup... Je jouais une pièce que je n'avais pas prévue. Antoinette s'était écroulée sur moi. J'étais assis sur mon lit et je sentais sa bouche mordre mes cuisses de douleur. Je saisis sa tête par les cheveux et j'essayai de la regarder en face. Elle était blême. J'avais l'impression de relever la tête d'un être que je venais de décapiter.

Sa chute avait dû provoquer un bruit assez fort, ou Marc guettait-il avec vigilance ? toujours est-il qu'il entra sans frapper dans la chambre et pourtant parut très étonné de ce qu'il voyait.

Je ne trouvai qu'à lui dire.

— « Elle est évanouie ».

Je ne pensais plus au début de la scène. Je ne pensais plus à rien. Au contraire : je nous voyais tous trois, comme de loin. Elle, gisant sur la descente de lit, moi assis hébété, la chemise remontée jusqu'à l'aine et mon frère debout près de la porte. Il y eut un silence plein d'interrogations. Chacun attendait que l'autre parlat. Chacun attendait plutôt une voix étrangère qui aurait expliqué aux uns et aux autres le rôle qu'il jouait dans cette scène. Quelque force obscure qui nous aurait éloigné subitement les uns des autres pour que nous nous contemplions sans mensonges.

— « Qu'est-ce qu'elle a ? » me dit Marc.

— Je ne sais pas. Nous parlions tous les deux et elle est tombée ».

Je ne puis retracer ce dialogue bien que j'ai essayé plusieurs fois. Je sais seulement qu'il était plat et quelconque et qu'il cachait des torrents d'inquiétudes et de menaces. Je me levai. Nous étendîmes Antoinette sur le lit et Marc lui ayant frotté les tempes avec de l'eau de Cologne, elle reprit peu à peu ses sens. Je tremblais que sa mère ne s'inquiétat de son absence prolongée et ne l'appelat.

Mon âme était pleine de sentiments contradictoires. Dirais-je tout à Marc ? Cela me paraissait impossible. Je voulais rester seul. Penser à ce qu'Antoinette ve-

nait de m'apprendre. Essayer de greffer en moi une idée aussi imprévue et aussi soudaine. Il me semblait que, comme une vanne qui s'abaisse, elle allait détourner tout le cours de ma vie.

Je voyais Antoinette grossir. L'enfant, bientôt ne pourrait plus être mis en doute. Ma pensée, peu habituée à des responsabilités pareilles et à des problèmes si importants se perdait dans une brume qui ressemblait aux approches du sommeil.

Antoinette se leva. Elle s'essuya les yeux et se moucha. Je dis à Marc : — « Descends avec elle ». Elle protesta mais cependant se laissa conduire jusqu'à la porte. Je ramassai mon édredon et mes couvertures et je me recouchai. J'étais sûr qu'il allait revenir.

En effet, dès que j'eus entendu la porte de la maison se refermer sur Antoinette, son pas résonna dans l'escalier. Je m'apprêtais à une attaque, mais il me semblait que j'étais à sa merci, ouvert comme une plaie. La seule présence de cet être accroissait, en toute occasion, ma faiblesse.

Il me parut grave et sérieux. Il referma lentement la porte derrière lui comme si la maison n'avait pas été déserte. Il s'assit sur le pied de mon lit et me dit.

— « Qu'est-ce qu'elle avait, Antoinette ? »

— « Rien, elle a éclaté brusquement en sanglots ».

— « Tu trouves ça naturel ? »

— « Non, mais je ne connais pas assez le cœur des jeunes filles... »

— « Cette fille t'aime. Tu le sais ? Je le crois. J'en suis même sûr. Elle parle constamment de toi et avec une telle tendresse ! »

Marc est d'une gentillesse effrayante.

— « Pourquoi ne l'aimerais-tu pas, toi aussi ? »

Je ne veux pas me laisser prendre à ses paroles, de nouveau le besoin de savoir, de savoir me torturer.

— « Mais non, mon pauvre vieux. Tu es venu ici comme un prince charmant. Tu l'as éblouie. Elle ne vient pleurer chez moi que parce qu'elle n'ose le faire devant toi et que je suis un ami d'enfance pour elle. Pourquoi aurait-elle attendu maintenant pour m'aimer ? »

— « Tu n'as jamais été un ami d'enfance pour elle. Ce n'est pas parce que deux enfants grandissent ensemble qu'ils doivent être des amis d'enfance. Ce n'est qu'à un certain moment qu'un jeune homme ou une

jeune fille se trouvent en demeure de choisir s'ils ont été amis et doivent le rester... ou s'ils se rencontrent adolescents pour la première fois... Antoinette a choisi... »

Dès que Marc ouvre la bouche, je ne peux m'empêcher d'être saisi par ses paroles. (Et pourquoi les autres ne seraient-ils pas comme moi ?) Il dit toujours des choses qui ont l'éclat de la vérité. Il les a apprises peut-être dans des livres mais ce qu'il n'y a sûrement pas trouvé c'est cette voix, cette voix comme chatoyante. Il parle sans volubilité aucune, lentement, posément. Sa voix chaude, grave, d'alto féminin me stupéfie toujours. Jamais encore, je n'ai entendu un organe avec de pareils prolongements, avec un tel fond. Cette voix qui semble rayonner de la couleur, tant elle est voluptueuse et enflée.

— « Marc, pourquoi cela serait-il venu brusquement ? »

— « Ne te fais pas plus bête que tu n'es. Tu sais que cela vient toujours brusquement, en apparence... »

— « Mais ce n'est que depuis que tu es là qu'elle a l'air transformée.

J'essaye de lancer des sondes mais le visage de mon frère est sans ombres. Oh oui ! il est en ce moment bien plus beau que moi et bien plus digne d'être aimé ! Quand il est arrivé, il était malade, presque perdu... N'est-ce pas de moi qu'il a tiré toute cette santé ?

— « Il se peut très bien que ma présence ait provoqué en elle une révolution. Un choix ».

— « Entre nous deux, c'est moi qu'elle aurait choisi ? Allons, Marc, ne te moques pas de moi. Regarde ma figure toute fanée, jaune, comme salie... Mes yeux gonflés... »

— « Quand je suis arrivé ici tu n'avais pas cette figure ».

— « Alors ? »

Il ose dire : « Quand je suis arrivé ici !... » Je ne peux retenir ma colère. Je lui demande s'il n'en a pas assez de m'humilier. S'il croit que je ne vois pas où je suis arrivé, s'il ne voit pas que depuis qu'il est là une lèpre infâme me brûle le corps et l'âme. Alors il me répond tristement :

— « Est-ce ma faute ? »

Oui, est-ce sa faute ? Il n'a d'autre tort que d'être mon frère. Il faut être pourri comme je le suis pour

ne pas avouer que moi seul suis responsable de l'état où je suis tombé. La méchanceté que j'avais en moi s'est abattue sur lui qui était innocent et m'est revenue en flèches de feu. Il faut que je continue.

— « Oui, Marc, elle m'aime. Elle m'aime tellement qu'elle *en* est enceinte. (Je me souviens que j'ai dit *en*).

— « Tu es sûr de ce que tu dis, Henri ? »

— « C'est elle qui me l'a appris tout à l'heure ».

— « Je m'en doutais. Depuis quand ? »

— « Elle était vierge quand tu es arrivé ».

— « Que comptes-tu faire ? »

— « Je ne sais pas ».

— « Si tu l'aimes, épouse-la ».

Alors j'ai dit à Marc que je n'avais jamais aimé Antoinette. Je croyais qu'il allait s'étonner, qu'il allait s'embrouiller dans des phrases qui me donneraient le temps de réunir mes pensées, de revenir à moi-même mais on aurait dit qu'il ne voulait qu'être heurté de front, qu'il avait pour lui un droit supérieur. Il m'a dit simplement :

— « Alors pourquoi as-tu fait ça ? »

Et j'ai eu le courage de lui répondre :

— « Pour que tu ne le fasses pas ».

Il s'est levé alors, il m'a serré la main, comme après une mort. Il est sorti brusquement. Il faisait son possible pour que je ne le vois que de dos, mais en passant devant la glace, j'ai vu (réelle ? inventée par mon remords ? par mon orgueil ? je ne distinguais plus mes propres sentiments), Une larme...

André de RICHAUD.

Chroniques

LA CONSCIENCE MALHEUREUSE

Après son *Rimbaud le Voyou*, où se multipliaient les signes d'une intelligence passionnée, Benjamin Fondane nous donne aujourd'hui *La Conscience Malheureuse* (1). Un livre considérable, lourd de matière et de vérité, dynamique comme on pouvait s'y attendre, et qu'on lit avec la même avidité qu'un récit d'aventures. Il s'agit en effet d'une aventure tragique où l'esprit moderne joue non seulement ses éléments et son destin, mais où se joue l'existence même de l'homme.

C'est un livre de révolte et d'insurrection. La révolution qu'il appelle, désespérément du reste, est bien autre chose que les mouvements dont les sociétés attendent leur rajeunissement. Benjamin Fondane s'attaque à la loi des lois, aux forces qui exercent une pesante dictature sur l'humanité, notamment sur notre humanité civilisée, où les anciens dieux n'ont été démolis que pour trouver pire. C'est à la raison qu'il s'en prend, à la conscience, à la logique et à leurs succédanés : la morale et la science, et au grand principe de leur puissance : la nécessité.

Une pareille tâche, à peine annoncée, réduit aussitôt le nombre de ses partisans et fait trembler les plus fidèles de s'y associer trop longtemps. Ils se laisseront bientôt gagner par le sentiment de respect humain qui fortifie la plupart des hommes dans leur amitié pour le mensonge et l'ignorance.

Dès son préambule, Fondane exprime une crainte : la philosophie n'est-elle autre chose « qu'un acte manqué, une névrose obsessionnelle ? » Forte de la parole d'Aristote qui assurait (pour se rassurer) que « l'homme n'aspirait point à l'impossible », la philosophie a décidé d'écarter de sa route les questions auxquelles elle ne peut répondre et de n'aborder les problèmes que du côté où elle est capable de les résoudre. Mais c'est justement une « philosophie de l'impossible » que veut nous

---

(1) Denoël et Steele, éditeurs.

proposer Fondane durant les trois cents pages de son livre si dense et si riche. Il faut « que l'impossible devienne possible ». Il faut « mettre à mort l'abstraction ». Et le réquisitoire, violent et grave, va se développer contre les classes dirigeantes, contre les catégories dirigeantes de la connaissance et dénoncer leur double incapacité. Je dis « double », parce qu'on ne peut prononcer la « déchéance » de la raison sans s'attaquer aussi à la morale. Depuis Socrate, le savoir « a fait de ses opérations logiques des principes de moralité » ; il a identifié la vérité à l'éthique, alors qu'il faut « enjamber l'éthique », dit Fondane, pour remonter aux sources de la vérité.

C'est une certitude absolue que nous sommes dans un état de séparation et de « conscience malheureuse », mécontents de notre destin, divisés en nous-mêmes, tendus vers cette « impossible unité », dont nous avons déjà parlé ici même. Fondane est parti à sa recherche dans les gouffres de la métaphysique, ouverts sous les pas du psychologue et du psychanalyste. Il a noté, à l'orée de son livre, le double malaise qui pèse sur nous. D'une part, l'être se sent enchaîné par la nécessité, par « ces lois dont l'ensemble forme l'édifice de notre civilisation ». Mais celle-ci souffre à son tour de l'opposition permanente et souveraine que l'être, l'être vivant, fait à ses règles, « et elle rage de ne pouvoir la mater définitivement ».

Tous les hommes sont soumis au savoir. Toutes nos démarches d'investigation dans le monde comportent l'obéissance absolue à l'instrument de la connaissance. La structure de notre être le veut. Et pourtant la raison nous fait souffrir. Elle nous ravit notre liberté puisqu'au moment même où nous connaissons, nous cessons d'être libres. Fondane a plus d'un motif de penser qu'elle n'est peut-être pas « le meilleur ni le plus légitime de la conscience ». Elle manifeste partout son pernicieux effet. Tout le monde sait « qu'une trop grande attention coince et gêne le mouvement pur » de nos organes physiques, alors que « le foie, le rein, le cœur, les globules et les humeurs font leur devoir à l'intérieur du corps, sans savoir pourquoi et cependant comme s'ils possédaient un savoir infiniment plus important que celui auquel nous sommes arrivés par la science ». De leur côté, « les règles de la pensée logique s'adaptent difficilement aux lois obscures de notre organisme ». Plus grave encore est l'interposition de cette pensée logique « comme un écran entre nous et le réel » et l'inadéquation qu'elle creuse entre nous et nous-mêmes ». Les primitifs plus habiles à s'adapter, la tiennent en dédain. C'est qu'en effet nous ne touchons au concret — ce concret que les philosophes ont cru illusoirement posséder en le

rationalisant — que par la sympathie, l'amour, la colère, l'angoisse, la peur, par toutes ces « catégories psychiques » suspectes au logicien, et non « par les images, les symboles, les notions et les principes ». Loin d'appréhender le concret, dit Fondane, le concept logique le repousse. Le savoir dont nous nous orgueillissons comme d'un don suprême, est en fait notre plus grand ennemi. Car il ne s'agit pas seulement de confronter des doctrines et de se battre sur le terrain de la démonstration. Il s'agit de sauver l'être lui-même, de se décider à « sacrifier le savoir, la connaissance, aux absurdes et obscurs besoins de notre vie ». Si derrière l'intelligence à laquelle se cramponne l'homme se trouve le savoir, que se trouve-t-il donc en effet derrière l'erreur et l'absurdité ? — « Eh bien, répond Fondane, il se trouve l'Espoir ! »

Ces grands coups de tête qu'il donne contre le plafond logique pour le crever et découvrir le ciel, sont légitimés par une constatation importante : l'homme suspend son existence à des choses que la raison juge « déraisonnables » et auxquelles cependant l'être tient profondément. Et puisque l'être déborde si puissamment la raison, il faut nécessairement en venir à réviser le rôle du philosophe (et du savant), qui « depuis deux mille ans et plus s'évertuent à implanter dans le monde, sous le nom de *raison*, une doctrine de négation du vital ».

*
* *

Alors que la tradition philosophique camouflait le véritable objet de la philosophie — qui est, selon Chestov, « de troubler les hommes et non de les tranquilliser » — quelques esprits se sont insurgés et ont fait entendre, dans la solitude de ces hautes pensées, une protestation bouleversante. Dostoïewsky, par exemple, a fourni des réponses aux questions vainement posées par les philosophes. Nietzsche, Kierkegaard, Chestov, ont apporté des révélations analogues. Tous ces gens que Fondane appelle des « philosophes existentiels » ont senti que l'être « ne se réduit pas entièrement et sans résidu dans le plan de la pensée raisonnable ». Et ils ont mené une lutte à mort, en eux-mêmes, avec la raison triomphante ».

Ces penseurs « privés » ont-ils influencé les philosophes «officiels » ? C'est ce que Fondane veut savoir et il passe en revue les diverses positions de métaphysiciens contemporains, ceux qu'on pouvait croire chargés de résoudre la crise qui nous déprime. Quatre penseurs de notre temps ont attaqué le problème et ont justifié un moment nos espoirs : Husserl, Bergson, Freud

et Heidegger. Tous quatre paraissaient disposés à tenir compte de l'être et à le soutenir dans sa lutte d'affranchissement contre la despotique raison.

L'allemand Husserl éprouva la « nostalgie d'une philosophie vivante ». Il était choqué, dit Fondane, qu'on n'ait point encore trouvé le moyen de supprimer l'inadéquation de la conscience au monde, à l'objet, à l'être. Il se livra donc à un inventaire rigoureux et prudent « des vérités premières qui pourraient soutenir l'édifice de la science universelle ». Mais il ne put rien dérober à l'autorité de la conscience. Il décréta l'infaillibilité de la raison. Il affirma que l'intuition est un acte intellectuel et non psychique. Il mit le réel « en suspens ». La conscience est pour lui absolue. Identique au *cogito* cartésien, elle prononce sur le passé et sur l'avenir, sur l'être et sur le non-être, sur le réel et sur l'idéal, sur la pensée et sur la foi. Elle n'a plus à percevoir l'être, elle est elle-même l'être et ainsi, par cet impérialisme de la raison, se trouve supprimée l'inadéquation douloureuse au réel. Mais Chestov reproche aussitôt à Husserl « de ne pas même soupçonner que le problème de la connaissance consiste peut-être à déterminer l'instant où il faut priver la raison de son rôle dirigeant ou bien limiter ses droits ». Et Fondane s'écrie : « Pendant que Husserl s'abstient de la position du réel, le réel, à son tour, cesse-t-il d'effectuer l'existence de Husserl ? »

Et voilà un premier clerc qui, pour n'avoir pas voulu trahir la raison, a manqué la vérité humaine.

Passons maintenant chez Bergson. N'avait-il pas, dès ses premiers livres, « opposé à l'instrument de la connaissance dont il faisait la *faculté dissolvante de l'intelligence*, une pensée nommée *intuition* et qui, méprisant la matière inerte et les solides, objets de géométrie, s'installait au centre de la durée psychologique et retrouvait, au contact du vivant, le noumène vital du monde ? » Le bouleversement général d'après guerre, le craquement des cadres économiques et sociaux qui retentit jusque dans la métaphysique amena Bergson — dont le silence justement nous pesait — à parler à nouveau. Ce fut l'objet des « Deux Sources de la Morale et de la Religion ». Et l'on s'aperçut tout de suite que le philosophe de l'intuition n'avait pas choisi l'intuition. Il a décidé que la faculté dissolvante se trouvait à « travailler dans le vrai » et que la faculté fabulatrice, bien que vivante et créatrice, se trouvait être systématiquement une « expérience fausse ».Ainsi, écrit ironiquement Fondane, la nature aurait, pour réaliser l'harmonie, « doté de vérité sa faculté dissolvante et ôté cette même vérité à sa faculté

créatrice ! » Et puisqu'il s'agissait des *sources* de la morale et de la religion, on attendait de Bergson qu'il fît de l'éthique « la source de la pensée intéressée et dissolvante, alors que la faculté fabulatrice, métaphysique et religieuse serait la source du pur mouvement, de l'intuition féconde et de la naissance des dieux ». Au lieu de cela, il a « embrouillé les questions », donné deux sources à la morale et deux sources à la religion : « une morale et une religion qui font pendant à l'intelligence, une morale et une religion qui font pendant à l'intuition ». En dernière analyse, il a voulu que la raison d'être de la faculté fabulatrice se ramenât, non à la création de dieux, mais « à l'émission de lois morales ». Outre le grand choix opéré ainsi par Bergson du côté du raisonnable, sa conclusion se trouve être regrettablement conforme, remarque Fondane, aux positions de pensée et aux « plus pressants souhaits du capitalisme ». Il considéra en effet que « l'humanité n'a guère besoin de dieux, ni de Dieu, mais simplement de *protéger* sa pensée dissolvante et ses richesses ».

Seconde déception, en attendant celle que préparait Freud. L'inventeur de la « libido », des instincts refoulés, de tout ce monde obscur et anti-logique dont il a montré qu'il gouvernait en réalité l'individu et même le social, allait-il souscrire, en fin de compte, au primat du raisonnable ? Hélas oui ! Pour lui, « il n'y a pas d'instance au-dessus de la Raison ». Et de nous prêcher la résignation devant les grandes nécessités qui sont « sans remède ». Sceptique, et lucide, il pense que la religion est une illusion, mais il ajoute, en bon éducateur : « une illusion digne de créance ». Comme tous les savants, Freud croit au progrès humain qui implique la fortification et l'avènement de la raison. Fondane se demande alors avec quelle sévérité il faut juger un psychologue « qui le premier mit aux racines de l'homme une pure force irrationnelle et qui peut en arriver à penser qu'elle soit entièrement réductible en termes de raison ? »

Un dernier espoir restait avec Martin Heidegger. Pour Heidegger, il s'agissait « d'intégrer une pensée de la passion dans le système rigoureux d'une pensée froide, de capter le *oui* kierkegaardien dans le *non* husserlien, de faire enfin entrer *l'existence* dans un système qui hait l'existence. » Ayant douté que la raison soit « la suprême instance », il entreprend d'en examiner les lois et les limites. Il se demande si le néant, dont il pose l'affirmation — en dépit de la réfutation de Bergson, purement logique d'ailleurs — ne serait pas à l'origine « antérieur à toute négation ». Mais alors, puisque la logique est impuissante à le faire, qui donc aura le pouvoir de nous révéler

ce néant ? — c'est l'angoisse, répond Heidegger. Et il ajoute bientôt que c'est dans la mesure où l'angoisse existe en tout homme, et où l'homme lui-même *existe*, « qu'il y a de la philosophie dans le monde ». Cette fois, notre espoir est plus grand ; mais on ne l'a fait si grand, semble-t-il, que pour accroître notre déconvenue. Cet Heidegger qui se « laissait dire » que les mathématiques ne sont pas une science plus rigoureuse que les autres sciences, mais qu'elles ont seulement « l'exactitude pour caractère », cet Heidegger « ne nous a tant excités à la liberté que pour nous montrer notre obéissance ». Dans le combat où elles s'affrontent, il a voulu que finalement la méthode de Husserl triomphât de la pensée de Kierkegaard. Il ne faut voir en lui, dit Fondane, qu'un philosophe dans le sens strict du mot. Il ne peut être « en aucun cas confondu avec ceux dont Nietzsche écrivait : *Toi, prétendant de la vérité ? Non, fou seulement, poète seulement !* Heidegger n'est hélas ni poète — ni fou. » Il ne nous apporte d'autre liberté que le droit dérisoire « d'obéir à l'inévitable. »

Parmi les reproches qu'il adresse aux penseurs contemporains et aux esprits qui jouissent de quelque prestige sur cette route où nous cherchons tous la vérité, Fondane n'a point épargné Gide, le Gide qui, dans un essai célèbre, a mis ses pas dans ceux de Montaigne. Le goût de Gide pour Montaigne ne pouvait évidemment apparaître à Fondane que comme « un abandon de quelque chose » et non comme une *marche en avant*. Comme Pascal, il accable en Montaigne « l'humanité », sinon l'homme, — celui « qui est satisfait d'être un homme ». Il fait donc grief à Gide de préférer maintenant Montaigne à Pascal et de mettre en avant « le bon ordre » de la raison, la « probité d'esprit », toute cette sagesse qu'il repoussait autrefois au bénéfice de plus dynamiques vérités. « Non, dit Fondane (répondant à une phrase de Gide), il n'y a pas de place pour Montaigne sur la route de Nietzsche ». Et il montre alors que ce Gide « qui traîne délibérément Montaigne dans le christianisme, Nietzsche dans Montaigne, le Christ dans le matérialisme historique », abandonne « le plus important » au moment même qu'il prétend ne rien abandonner.

Les reproches que Fondane fait à Gide par le moyen de Nietzsche sont légitimes. Mais il était évident que Gide, profondément ondoyant, se dérobant toujours, même dans l'aveu, ne s'y enchaînant surtout jamais, n'était pas plus attaché ici que là. Son choix récent n'enlève rien à ses tentations, qui dominent la courbe générale de sa vie morale et métaphysique. Car il y a en lui précisément du Montaigne et du Nietzsche à

la fois. C'est un jouisseur, un épicurien de la pensée, de la connaissance et de la vie. Il jouit de Nietzsche esthétiquement et poétiquement, comme il jouit de Montaigne en humaniste subtil. Un artiste en effet. Pas un fondateur de religion ni de philosophie ; pas un « héros » de la pensée comme furent Kierkegaard, Pascal et Nietzsche, qui engagèrent tout leur esprit, toute leur vie et toutes leurs espérances dans un seul pari. Les œuvres de Gide expriment un parfum démoniaque. Il connait des joies lucifériennes. Il est trop attaché au bonheur pour se priver d'une conscience qui n'est certainement pas pour lui aussi « malheureuse » que pour Fondane et qui, en tout cas, lui procure des voluptés. Philosopher, c'est du reste amenuiser le drame central, c'est dissoudre l'angoisse en raisonnements. Peut-être y a-t-il là aussi une « catharsis ».

Après avoir cherché à Gide une querelle sur un texte (c'est une chose qu'il ne faut pas faire à un auteur qui ne craint pas les contradictions), Fondane montre son œuvre pleine de toutes ces « ruptures, chocs et discontinuités » que Gide lui-même « dissimulerait adroitement ». Mais les dissimule-t-il ? Je veux dire : croit-il les dissimuler ? Je ne le pense pas. Ce sont des raisons de logique et de morale (d'ailleurs louables : égalité, justice humaine, émancipation) qui le font adhérer au communisme, non des raisons d'ordre métaphysique. Pour l'instant, ses aspirations métaphysiques dorment et son inquiétude a trouvé un dérivatif. Il fait à la fois une crise de conscience morale et d'affection humaine. Il a attaché son espoir à une œuvre qui sera plus longue que sa propre vie et qui, pour cette raison, peut capter et contenir tous ses sentiments religieux. Mais le Gide raisonneur que nous entendons aujourd'hui ne doit pas nous conduire à porter un jugement nouveau sur son œuvre.

*
* *

Après tous ces sujets de mécontentement, qu'il doit aux alliés éminents que la conscience s'est faits parmi les plus lucides des hommes, Fondane entre chez les siens. Nietzsche a droit à une place d'honneur dans cette phalange, encore qu'il ait échoué, mais dans quel crépuscule de gloire ! Son effrayante passion de l'esprit et sa faim atroce de vérités surhumaines devaient le conduire rapidement dans les chemins de la révolte et de l'impossible. On sait quelle dynamite il a placée sous l'édifice spirituel du monde moderne. Pour Nietzsche, dit Fondane, le but de l'homme est d'abolir l'homme pour devenir Dieu. « Car il cherchait Dieu dans l'homme et ne l'y trouvait

pas ». Alors il s'acharne à tout détruire, « à tout nettoyer pour faire place à *l'homme qui vient*, à l'homme qui aura brisé ses chaînes, recouvré sa nature originelle ». Encore qu'il ait souvent douté de la raison, qu'il l'ait souvent dépassée et humiliée par ses grands cris lyriques, encore qu'il se soit lui-même promu à la divinité dans les voies du mysticisme, Nietzsche est lui aussi resté obéissant. C'est à la morale surtout qu'il s'est attaqué et à ce Dieu qui la couvrait de son autorité métaphysique (1). *Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis*, avait dit le vieux Karamazov. « Seul Nietzche a compris, écrit Fondane, la portée terrible de cette pensée de Dostoïewsky. Si Dieu n'existe pas, en effet, que valent nos morales, nos métaphysiques, notre connaissance, nos actions ? » Et pour que tout pût être remis en question, il commença sa formidable entreprise de démolition. Mais un drame poignant attendait Nietzsche. L'homme « avait tué » Dieu et continuait à vivre *comme si tout n'était pas enfin permis*. L'homme avait enfin la permission de devenir Dieu et ne s'en était pas aperçu ! » Celui qui se disait l'Antéchrist et qui se donnait comme le rival « personnel » de Jésus, et qui avait cru, comme Adam, devenir pareil aux dieux, comprit alors « que le serpent l'avait trompé et qu'il n'y avait que la suprême cruauté dans l'arbre de la connaissance ».

Le drame de Nietzsche, luttant à la fois pour et contre la raison, c'est-à-dire avec soi-même, Dostoïewsky l'exprime autrement. Non instruit dans la philosophie, il n'en est que plus libre, car la vocation du philosophe implique justement le vœu d'obéissance à la logique. Lui, il peut crier sa révolte. Son génie, nourri dans la souffrance, peut trouver les mots directs et donner des coups efficaces. Ces questions dont Bergson disait qu'on ne peut les aborder sans être pris de vertige et qu'à l'indignation de Fondane il « jugeait bon d'éviter », c'est là « le

---

(1) Sans aller jusqu'à souscrire, contre Fondane, à la confusion opérée par Bergson et sans vouloir discuter sur les « sources » de cette morale qui plonge évidemment ses racines dans la raison (dont en tout cas elle partage les impératifs) on peut considérer qu'une certaine morale, dans ses commandements arbitraires, peut être tenue en respect par un rationalisme combattif. Une part de l'offensive de Nietzsche s'explique ainsi (une part seulement, car c'est sa philosophie de la vie, c'est à dire son amoralisme vital, qui lui fit combattre la morale, en même temps que sa haine du Dieu éthique). Mais c'est sans doute aussi ce que Rimbaud voulait dire lorsqu'il écrivait : « la morale est une faiblesse de la cervelle ».

domaine naturel où Dostoïewsky se sent le mieux à son aise ». Non seulement il doute que la raison ait vraiment *raison*, mais il s'insurge contre elle, propose de s'évader du « deux et deux font quatre », de « tirer la langue » aux principes immuables de la logique et au besoin, pour échapper à cette contrainte insupportable, de « devenir fou exprès ». Aussi bien, Fondane considère-t-il que Dostoïewsky devait être reconnu, en remplacement de Kant, comme l'auteur de la véritable *Critique de la Raison Pure*. Car Kant qui avait eu « la louable intention de faire une critique de la raison » avait aussitôt tourné cette critique « en apologie ».

Avec Kierkegaard, l'entreprise prend un caractère plus essentiel et plus tragique encore. Son esprit et sa vie sont murés dans ce drame. Il inaugure une « philosophie de l'angoisse ». Il découvre et fixe le processus émancipateur : le dénuement engendre l'angoisse, l'angoisse introduit la présence réelle du néant, et le néant, ayant fait chavirer la raison, nous en délivre. Pour lui, c'est « la plus haute passion de la pensée que de vouloir découvrir une chose qu'elle ne puisse penser ». Non par nihilisme maladif et dérisoire mais pour « sauver la vie », pour faire rentrer enfin la pensée « dans les catégories de la vie ». Fondane qui s'est longuement désaltéré aux œuvres Kierkegaardiennes définit la destinée psychique et métaphysique de ce maître dont l'enseignement est éclatant, mais secret et douloureux. Il commente sa venue au christianisme, à un christianisme enfin conforme « au modèle » et rencontré au-delà de l'éthique ; son recours au péché, à un péché-malédiction, qui s'opposerait à la foi et non plus à la vertu. Son invocation de ce qu'il nomme « la répétition », c'est-à-dire le coup de force tenté contre la loi de l'inéluctable et de la nécessité et qui exigerait du destin le retour exact et plein « de ce qui a été » ; son combat enfin contre la raison et son expérience interne de la foi « qui lutte comme une démente pour le possible », pour que *l'impossible* devienne enfin *possible*.

Mais Kierkegaard avec son « écharde dans la chair », ayant découvert et éprouvé « l'impuissance du singulier devant le général », ressentait sa vérité comme un secret honteux et scandaleux, un secret qu'on n'aurait pu lui arracher « sans le tuer ». Amené par son cas psychique à la création poétique et philosophique, il se confesse avec une franchise inégale, avec des dissimulations qui appellent l'investigation psychanalytique. Ces Dostoïewsky, ces Nietzsche, ces Kierkegaard, ces malades lucides « toujours mal vus dans le monde », sont justiciables en effet de la thérapeutique du docteur Freud. Mais le cas eût considérablement dépassé les psychiâtres ! Cette pudeur du philo-

sophe passionné, opposable à la sérénité et au confort de la philosophie rationaliste, appelle donc une interprétation et un complément de sa pensée.

Ce fut l'œuvre de Chestov, qui fait figure de « leader » dans le mouvement de révolution anti-logique. Chestov s'aperçut vite que si la volonté de Kierkegaard est de *voir*, c'est précisément la philosophie qui l'en empêche. Il demanda alors, comme le Danois, la « mise à mort de la gnoséologie » (ou science de la pensée) afin que fût tranché une fois pour toutes « le nœud gordien de la connaissance » et qu'on pût regarder au-delà. Lui aussi, il cherche Dieu, non pas le dieu tué par Nietzsche, *l'autre ;* mais il sait qu'avant d'aller le rejoindre par « le chemin immédiat de la foi », il faut « briser la raison ». Même démarche que Pascal, observe Fondane. Chestov lui aussi suspend l'éthique, « arrache le péché aux catégories de la moralité » (car le moral n'est pas le divin), lutte pour rompre avec le général, abolir à jamais le temporel et lance sa formule insurrectionnelle pour « faire que ce qui a été sous le régime de la nécessité et de la morale n'ait jamais été ; pour que la mort de Socrate, par exemple, soit extirpée de l'histoire (1). Il s'en prend donc aux philosophes publics, à ceux qui comme Hégel et pour supprimer le malaise, ont décrété que « tout ce qui est réel est rationnel » et que la conscience est « l'unique forme d'existence de l'homme » ; à ceux qui comme Kant se sont vus dans le chemin, mais, pris de panique à la proximité des abîmes, ont décidé sagement « de s'arrêter », suspendant l'écriteau « danger de mort » sur ces frontières de la philosophie.

Son souhait est donc « de voir l'Esprit rétabli dans sa pureté première, replacé dans l'homme et non pas dans des lois aveugles et naturelles. Fondane et ses philosophes existentiels regrettent l'homme d'avant la faute, l'homme d'avant l'arbre de la connaissance, comme Nietzsche regrettait la Grèce d'avant Socrate, la vie non décadente, sans théorie et sans morale. Les théologiens, remarque-t-il, donnèrent une prime à l'arbre de la science sur la liberté primordiale. « Au lieu de chercher Dieu dans le domaine d'avant le péché, qui était le domaine de la liberté, ils le cherchèrent après ». Or Dieu lui-même n'aime pas la conscience ; c'est à lui qu'on devrait, d'après le récit

---

(1) D'ailleurs, remarque Fondane, rien de ce qui est historique n'a droit au concept de vérité éternelle, la raison et le savoir, bien que maîtres absolus, n'étant en fin de compte que des modes de cette histoire.

de la Genèse, imputer « la première critique de la raison pure », puisqu'il a dit à l'homme : ne mange pas de ce fruit ou bien tu mourras ! Ce qui signifiait : la raison et le savoir, c'est la mort... Chestov, sur les traces de Kierkegaard, rétablit du reste la signification réelle du péché originel. Ce n'est ni l'angoisse, ni la sexualité, ni le meurtre de Caïn, ni l'un quelconque des *ersatz* que lui a très adroitement substitués l'éthique. Il faut s'en tenir aux paroles de l'Ecriture : « le Savoir étant la faute et la faute étant la structure de l'humaine condition, *le péché sera le savoir et rien d'autre !* » Et si Kierkegaard trouve en Job l'exemple et l'idéal même qu'il poursuit, c'est parce que Job, s'étant révolté, ayant commis « le crime contre l'Esprit », s'étant décidé « à penser selon les catégories de la vie », avait en somme effacé provisoirement le péché originel. En violant la nécessité et le savoir, il était remonté au paradis. « Dieu avait été persuadé « et ç'avait été » le miracle. Le miracle apparaît en effet comme le point sensible où le concret et la vérité prennent leur revanche. Il excite la colère de tout le troupeau rationaliste. Hégel y voyait « une violation du rapport naturel des choses ». Mais la démonstration que nous avons suivie permet à Fondane d'avancer que c'est au contraire la Nécessité, la loi naturelle, la raison, la force qui constituent une violation de l'Esprit. La nature s'ouvre plus facilement au surnaturel qu'elle n'obéit à la logique. Elle parle un autre langage que celui de la conscience claire. Elle offre alors une évidence d'une autre sorte, un transport instantané au pays de la vérité.

*
* *

Nous en avons dit assez pour qu'on ait pu suivre la démarche de Fondane et mesurer son effort. Effort au plus haut point sympathique. Mais Fondane sait que malgré ses coups, ses refus, ses vœux, il ne peut se dérober lui-même à la raison. Son livre, si remarquable, prend les apparences d'une étude philosophique et non d'une transcription directe et révélatrice. Il trahit par conséquent une volonté de démontrer, de persuader par le développement logique des idées. Fondane rapporte du reste cette parole de Chestov : « démolir coûte que coûte ses adversaires par les moyens propres à leur méthode ». Mais il ajoute : « c'est alors que Chestov s'aperçut que dans son propre domaine la raison avec ses lois et ses principes est imbattable ». Aussi bien se confesse-t-il d'avoir donné dans le piège « de la justification, de la légitimation, de l'explication » au lieu, comme il le préconise, de « suspendre le mécanisme de l'esprit ».

Son excuse, c'est que dans notre monde moderne, « le philosophe existentiel est lui-même atteint par le virus mortel de la mentalité logique ». Son excuse est aussi dans la déclaration de la Genèse. Car si Adam, au moment du choix ignorait le Bien et le Mal, cette ignorance ne nous est plus permise, puisque le savoir à quoi nous sommes contraints est la conséquence de la faute. « Notre cas relève donc bien, dit Fondane, du domaine philosophique ». Et notre drame est « de savoir que cette philosophie est un esclavage et cependant de devoir la mettre en marche continuellement, désespérément ». Alors même que nous souhaitons de renoncer à elle, la raison ne renonce pas à nous. « Nietzsche se croyait déjà fou lorsqu'il criait *Amor Fati*, et il faisait le jeu de la Raison ! » Les plus grands y sont revenus. Même Rimbaud. Et Kierkegaard, comme Tolstoï et Nietzsche, était arrivé « à ne plus pouvoir supporter les questions maudites » et sa terrible solitude.

Chestov remarque que si l'homme cherche la connaissance, c'est parce qu'il craint par dessus tout la liberté. Il veut obéir. Plus importante encore que la règle est l'obéissance à cette règle. Aristote prétendait que cette obéissance était « un acte philosophique (1) ». La raison humaine a même voulu que Dieu fût aussi contraint de suivre sa propre règle, ce qui mettait un terme à sa toute puissance. Il est vrai que ce Dieu là, « le dieu éthique des philosophes et des curés, le dieu des œuvres de l'Eglise », n'a rien à voir, dit Fondane, avec le Dieu de l'expérience interne des mystiques.

Mais de même que la raison ne nous abandonne pas, les réclamations de l'être profond ne cessent pas non plus. « Le rôle de la tragédie est de remettre chaque individu devant l'arbre du savoir et devant l'arbre de la vie ». En d'autres termes, le domaine du tragique est celui de la conscience malheureuse, « qui devine, pressent qu'il y a quelque chose au-delà de la conscience et au-delà du malheur » .Mais en même temps, elle entretient son malheur. La lucidité intempestive porte malheur à l'homme, fait manquer au corps ses actions, à la vie son emploi, elle rate la beauté et l'harmonie, elle est le mauvais œil pour soi-même, « l'écharde dans la chair ». Tout cela ne compte guère pour le logicien. Il dédaigne « les activités spécifiques du mental, comme l'espoir, l'angoisse, la foi ». Il a tort. Le paradoxe de l'esprit veut que l'administration de la preuve, mission de la philosophie, ne lui donne dans le monde

(1) A quoi Fondane répond que la révolte est aussi un acte philosophique.

qu'un « rôle minime ». En l'absence de la moindre preuve, dit Fondane, le croyant continuera de croire et l'incroyant de refuser Dieu.

Pour beaucoup de philosophes, il ne s'agit, *sous un prétexte scientifique*, que d'une lutte acharnée pour le triomphe d'une *cause affective*, d'une cause gagnée d'avance et qui échappe au pouvoir démonstratif. De fait la raison « suit » toujours. D'où le caractère parfois léger, agaçant, superfétatoire des raisonnements de Gide par exemple, dont les attachements et les choix sont évidemment antérieurs aux démarches de l'intelligence, *qui le sait*, et qui raisonne. Il sent si bien lui-même que son raisonnement est peu déterminant qu'il ne tombe dans ce travers qu'assez rarement, et avec une espèce d'indolence, de réserve, d'extrême simplicité qui ne trompe guère. Il permet pourtant, ce raisonnement, tandis que s'écoule la pensée discursive de Gide, puissamment chargée de révélations sous-jacentes, d'y repérer les points d'affleurement.

Le mépris des philosophes à l'égard de l'affectivité et, pour parler comme Fondane, « de la pensée existentielle », est le point de séparation de deux chemins contraires. Et aussitôt nous voyons deux catégories d'esprits, deux cortèges s'y diriger sans espoir de rencontre. D'un côté les philosophes « stricts », les obéissants. Aristote y est avec Hégel, avec Kant, Descartes, James, Bergson, Husserl. De l'autre, on voit Job, Pascal, Rimbaud, Nietzsche, Kierkegaard, Dostoïewsky. Ce sont les philosophes anti-philosophiques, les révoltés, les maudits, ceux qui voudraient mener la philosophie là où elle ne veut et ne peut aller, engagés ceux là, par un choc souvent fortuit, par une révélation spontanée, dans une vérité où tout leur être se joue. Ils affirment en même temps la primauté du singulier et du solitaire, car « c'est leur droit absolu », en effet, de mettre leur drame personnel « au centre du problème philosophique ». Et personne ne nierait que si Hégel est resté si fidèle à la raison, c'est parce qu'il présente sur le plan humain et spirituel moins d'exigences que ce Kierkegaard qui réclama le secours de « l'absurde ». Bien entendu les apparences — et la force — restent pour Hégel contre Kierkegaard, pour la pensée normale, éducatrice, obéissante, contre le révolté. D'abord parce que, dit Chestov, « ce qui est vrai pour les zones moyennes de l'être ne l'est pas pour les zones polaires ou équatoriales ». Ensuite parce que c'est « l'importance de l'*Idée* et son influence sur l'homme qui constituent désormais la marque du progrès ». Le marxiste hégélien doit, par exemple, « renoncer à l'homme pour se vouer à l'idée ». Ici triomphe l'abstraction. Or nulle

conciliation n'est possible, dit encore Fondane, entre les conclusions trouvées en soi-même et celles qu'impose le social. « Car Dieu ne s'adresse qu'à l'individu, à la personne, alors que l'idée va aux masses, à toute la terre ». Le problème qui nous préoccupe ne peut donc être résolu que « par l'homme seul et pour lui seul ». On comprend alors que pour Fondane la métaphysique ne soit pas *une science*, mais « une sorte d'*action* qui essaie de rompre les conditions morales et cosmiques où nous a plongés le savoir » et de faire entrevoir à l'homme « qu'il y a une possibilité de réveil dans autre chose que le monde de la Nécessité ».

*
* *

Si nous avions voulu, comme Kant, faire une critique de la conscience malheureuse telle que la présente ce livre, nous aurions nous aussi versé dans l'apologie. L'ignorance où nous sommes de la technique philosophique et d'une grande partie des textes cités, nous l'interdisait de prime abord. Que telles hypothèses soient moins bien soutenues, que telles attaques soient livrées avec moins de puissance, parmi tant de pages éclatantes et efficaces, que les positions de pensée facilitent quelquefois les retournements dialectiques et les contradictions, c'est vraisemblable et les techniciens le diront. La philosophie reprendra ses mœurs. Il nous déplairait, comme à Fondane sans doute, de ne voir dans ce livre qu'un exposé technique. C'est un document vivant et son allure démonstrative n'est que le vêtement d'un élan, d'une puissance de vérité intérieure, dont le ton même de l'œuvre, indépendamment de l'objet poursuivi, nous donne partout témoignage. Plus grande est ici la lucidité, et plus pressant le recours à la « voyance », au sens que Rimbaud donnait à ce mot. Au permanent et au traditionnel, Fondane oppose le « soudain » et le fulgurant ; à toutes les dimensions mathématiques de la connaissance, il oppose une notion de qualité. Et nous mêmes, lorsque nous formons ce mot : Esprit, nous souhaitons d'y faire entrer la totalité des activités de connaissance. L'esprit, c'est la conscience et sa circonscription de subconscient (qui n'est en somme que du raisonnable qui s'ignore). Mais c'est aussi la zone interdite où il n'existe plus guère que le sentiment de l'impossible et le pressentiment de l'inconnaissable, où s'échangent ces sympathies métaphysiques, domaine de l'angoisse, du désir, de la peur. L'esprit, y compris enfin tous ses doutes sur lui-même...

L'écrivain est certes toujours tenté par la philosophie. Il sent

que son sort s'y joue et il s'y réfère respectueusement comme à une jurisprudence de la vie spirituelle. Bien qu'alimenté par la matière affective, par le vivant et le libre, il sait que sa tâche est conditionnée par la conscience et ses nécessités. Il est difficile alors de ne pas repousser la tentation de l'inventaire, des hiérarchies, des classements. Il est difficile que la raison, avant de coopérer à l'œuvre à laquelle elle apporte du reste plus de gêne souvent que d'utiles concours, n'ait pas envie de faire le tour du propriétaire. L'écrivain sait aussi que la philosophie, lorsqu'elle n'est qu'une référence, le débarrasse de bien des confusions, d'un certain romanesque de pensée, d'un « mystérieux » de mauvais goût. Mais s'il est en même temps retenu au bord, c'est, indépendamment de son ignorance du jeu — et de son incapacité à y réussir — parce que, en tant qu'écrivain, il ressent une méfiance légitime à l'endroit de la spéculation. Un certain halo est nécessaire autour de la claire conscience qu'il prend du monde pour que le concret consente à se manifester. Pour lui, la poésie dépasse la philosophie. Or, c'est au moment où le poète perd un peu la raison que le poème a des chances de naître, et quand se brise le fil enchaîneur des idées que les choses apparaissent dans leur réalité, présentes et fugitives. Il se contente donc d'écrire *sur* la vie, d'en décrire les manifestations, tâchant d'avoir « une vue directe et naïve du réel », de ressentir les antinomies fondamentales et de pénétrer le drame profond. Il n'a pas toujours assez de force et de courage pour choisir entre la vérité et la mort, selon la tragique alternative du métaphysicien inspiré. Il sait bien, quelque mesuré, qu'il s'efforce de rendre son vocabulaire, qu'il dépasse parfois en expression sa pensée et ses sentiments et, pour tout dire, que « la joie bon marché de l'artiste » lui suffit souvent, alternant il est vrai avec pas mal d'inquiétude, voire quelque peu d'angoisse.

Ainsi nous sommes à Fondane reconnaissants de ce livre, qui est un grand livre. Nous l'attendions obscurément. Quand nous prenions le parti d'Anima contre Animus ; quand nous ressentions que ce qu'on donne à la pensée on le retire à la vie et qu'il faut en effet éternellement choisir ; quand nous récitions Rimbaud sans trop le comprendre mais en le *sentant* avec toutes les forces de notre adolescence ; lorsque nous aimions Nietzsche, y compris l'acheminement fatal et presque mérité vers la folie, nous prenions, avec Fondane, derrière Kierkegaard, Chestov et Dostoïewsky, le parti de la vérité, du « possible » et de la vie contre la raison humaine, contre les préjugés et l'inutile ingéniosité des philosophes.

Roger SECRÉTAIN.

SOUVENIR D'APOLLINAIRE

Si quelqu'un réussit à ne pas mourir, c'est le vrai poète. On l'a bien vu au dernier anniversaire du Père-Lachaise. Personne n'était triste. On n'était pas devant le cadavre de Wilhelm Apollinaire de Kostrowitzky, mort il y a juste dix-sept ans, le 9 Novembre 1918. Non ; ses amis étaient venus dire bonjour au cher Apollinaire, qui était partout avec sa poésie. Elle était partout, elle remplissait l'air, elle coulait avec chaque goutte de pluie fine sur les pierres du Colombarium (doubles colombes de tes seins...) ; sur les doigts de Picasso, de Rouveyre, de Carco, de Salmon, posant des roses sur la tombe (tu te sens tout heureux une rose est sur la table...)

Le peintre Serge Ferrat lui a composé une belle tombe nouvelle, couronnée de lierre, encerclée de mimosas. Et sur la porte grise, on avait achevé la veille de graver ses vers :

Je me suis enfin détaché
de toutes choses naturelles
Je peux mourir mais non pécher
et ce qu'on n'a jamais touché
je l'ai touché, je l'ai palpé

L'homme sans péché ; l'homme qui palpe le mystère du monde, et que ce contact purifie merveilleusement — c'est la preuve du *poète* au sens le plus grave du mot, et Apollinaire fut ce poète.

Tous les gens de goût trouvent Apollinaire charmant, mais tous ne le trouvent pas vraiment sérieux, profond, religieux ; en quoi ils font erreur. Il faudrait enfin faire prompte justice de cette opinion si répandue, que le jeu est un plaisir sans sous-entendus. Les enfants savent fort bien qu'ils jouent, et pourtant ils y mettent le monde. De même quand Apollinaire nous mystifie, il s'est plu à se mystifier tout le premier; et dans ce goût de la mystification il faut voir d'immenses, de douloureux désirs métaphysiques, une farouche reconstruction de l'univers.

L'Apollinaire vivant, inconnu à notre génération, je le vois comme un enfant rubicond, barbare et raffiné, gourmand, malicieux, probablement menteur, goulûment penché sur les choses et souriant. Mais son sourire qui se veut blagueur, ou enjôleur, quelle tendresse cache-t-il, inavouable hors la « littérature ? » Et quelle détresse ? Car cet enfant je lui vois un front d'homme, que la guerre un jour a couvert de sang, et qui semble tou-

jours blessé sous d'énormes et vains pansements; et comme tout chez le poète est symbole, j'imagine que la vie a peut-être ouvert son cœur plus souvent que le cerveau deux ou trois fois trépané, et ne l'a pas refermé.

Je l'imagine parce que ses vers le disent, et le placent bien au-dessus d'un gracieux aventurier à qui son intelligence et sa bonne fortune auraient permis de lancer tous les douaniers du monde, et les futuristes, cubistes, dadaïstes ou surréalistes. Une telle influence (et qui se maintient) est déjà la preuve de la grandeur d'Apollinaire : « Je sème mes champs comme des graines », disait-il, et les vents et les oiseaux nous en apportent encore chaque jour. Mais Apollinaire n'est pas seulement un précurseur ou un « catalyseur ». C'est un vrai, un profond créateur. Et ce n'est pas seulement un créateur d'enchantement verbal, mais comme tout vrai poète, un démiurge — démiurge raté, bien entendu, car pour refaire intelligible l'œuvre des sept jours il ne faut compter que sur l'éternité. Mais enfin Apollinaire essaie, admirablement.

A sa parole renaissent les êtres ou les choses usés, se lèvent des formes, charmantes, mystérieuses, de troublants rapports entre ces formes... Avec tout son goût de vivre et sa puissance de féconder, il prend tout cela, le spirituel et le concret, le quotidien et la légende, l'humour, les négations et les éruditions, sa tendresse et sa virtuosité, tout le champ qu'il peut embrasser du plus humain au plus saugrenu; il jette tout cela sur un abîme, et il attend. Il ne vient rien. Il ne vient que la gemme pure d'un poème, un petit cristal de l'architecture probable du monde. En le tenant dans nos mains nous partageons la merveilleuse angoisse du poète, et nous nous penchons à ses côtés, avec ravissement. Dans beaucoup des plus beaux poèmes le rythme est classique, et les mots magiques sont ceux de tous les jours. Alors quelque chose en nous s'endort aux apparences, et s'éveille de l'autre côté dans une attente très fine. Car, de la terre lointaine, il est peut-être aussi mince qu'un bourdonnement d'abeilles, le bruit de l'axe du monde ?

Qu'on ne nous dise pas qu'Apollinaire n'est qu'un habile artiste, alors qu'il a bu avant nous son propre philtre, et que nous sommes enivrés d'abord de le sentir ivre, ivre de ces mots qui ruissellent sans ponctuation, sans fin, qui nous baignent, nous entrainent... (nageurs morts suivrons-nous d'ahan — ton cours vers d'autres nébuleuses ?) Qu'on ne dise pas qu'il n'est *que* le charmant poète de l'amour mélancolique et des : *jeunesse adieu jasmin du temps...* alors qu'il a jeté aux hommes ces appels humbles, fiers et angoissés:

Mais riez riez de moi
Hommes de partout surtout gens d'ici
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire...

ou :

Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières
De l'illimité et de l'avenir.

On a souvent raconté comment, le jour de l'Armistice, tandis qu'Apollinaire reposait dans son dernier sommeil (avec au pied du lit le dernier jouet: son beau képi de lieutenant), un peuple exalté passait sous ses fenêtres, hurlant : « A mort Guillaume ! » Coïncidence emplie d'horreur sacrée, et bien digne d'un poète. On y peut lire un symbole, entre autres : y voir les démons, ceux de ses erreurs ou ceux de la grossièreté humaine, exigeant qu'on tue cet homme dans le linceul. Mais c'est donc que, sous la mort apparente, il est demeuré vivant. C'est donc que ce cadavre tient la mort à gorge. Voici dix-sept ans passés, et le Mal-Aimé continue de la piétiner chaque jour.

Claudine CHONEZ.

INTRODUCTION A LA METHODE DE BLAISE PASCAL

Tout effort pour définir la méthode d'un esprit tend à l'intelligibilité des positions qu'il a occupées et des voies qui lui ont permis de les atteindre dans le seul but de nous permettre une possession plus facile ou plus complète de nos propres positions. Quelques esprits méritent cet effort, non point ceux qui ont été le plus avant dans un canton du savoir, mais ceux dont la méthode contient par sa généralité même une promesse de nouvelle fécondité. Il s'agit donc des rares esprits dont la course s'est égalée, du moins sous l'angle de la méthode, à celle de la pensée elle-même. L'universalité sera leur signe.

Mais quel sera le signe de cette universalité ? Rien ne permet de l'identifier en effet à celle du savoir (dont l'indice à son tour, serait la diversité des manifestations intellectuelles). L'artifice qui consiste à se donner d'abord une pensée, telle qu'il n'y en aura pas de plus étendue, comme un être de raison, — moins encore, comme la simple hypostase d'un désir — puis à lui donner le nom qui semble le meilleur possible, porte en

lui-même la limite de sa fécondité, car il nous oblige à partir d'une notion a priori de l'universalité de la pensée, au lieu de commencer par la définir.

On ne prétend pas qu'il soit nécessaire en fait que l'esprit choisi ait parcouru toute l'étendue du savoir : car cette universalité de fait ne se peut définir, ni même reconnaître d'une façon certaine. Il suffit que la méthode justement soit capable d'atteindre ces extrémités, toutes les extrémités. Universalité virtuelle donc : il importe dès lors assez peu que le modèle humain choisi pour la démonstration soit fermé à telle métaphysique, ou entièrement insensible aux arts. Pas plus que son excellence particulière dans la peinture ou dans la mathématique, ces signes purement accidentels de son déploiement ne comptent pour notre dessein — qui est la mesure de toute l'envergure possible. N'est-ce pas esquiver le problème que se donner tout de suite l'extension du savoir même portée à la limite ? Et ne faut-il pas chercher d'abord, encore que le péril en soit si grand qu'il paraîtra sans doute aux yeux de quelques-uns, annuler immédiatement la valeur de notre tentative, si l'universalité de l'esprit ne déborde pas nécessairement sa fonction purement cognitive ?

L'esprit qui se donne à lui-même comme étant uniquement une machine à connaître, si loin qu'il en étende l'action, s'épuise en effet du même coup. On est libre de tous les objets lorsqu'on prétend ne plus entretenir avec eux qu'un seul rapport. Mais cette prétendue universalité n'est que l'ombre d'une ombre, limitée qu'elle est par tout ce qu'elle contient d'impuissance. En réalité, un tel esprit n'a pas à retrouver le naturel de sa pensée à partir d'objets divers, car il ne quitte jamais sa pensée. Il peut faire la préface de n'importe quel traité : car l'objet lui est indifférent qui sert aux ingénieuses démonstrations de sa mécanique intellectuelle. Mais il serait étonnant qu'il écrivit jamais un traité quelconque. Et sans doute il pourra sur l'art des vers ou sur le sort d'une civilisation émettre les opinions les plus pertinentes : mais au titre d'opinions et non de théorèmes, en vertu de son humanité et non de son système. L'intellect dont il avoue aisément avoir fait son idole ne lui permet d'en servir aucune autre. Le voici condamné (ou s'est-il condamné lui-même) à être l'esprit le plus systématiquement superficiel qui soit, de ceux qui dans les machines infernales voient une application de la mécanique. Imagine-t-on fantôme plus décevant de l'universalité spirituelle ?

Mas tout ne nous l'avait-il pas fait prévoir ? La limitation des résultats était contenue dans la façon dont à l'origine, on envisageait le déploiement de l'esprit. Nous ne pouvons éviter

de parler ainsi d'esprit déployé, d'étendue mentale : cet espace est une figure. La poursuivant néanmoins, on se demande si à côté de cette activité étendue de l'esprit il n'y aurait pas une activité profonde. Ou, encore, l'activité cognitive étant une dimension de la pensée, s'il n'y en a pas une seconde (1) ? Bref, avant de poser la coïncidence de l'universalité de l'esprit avec celle du savoir, on voudrait chercher d'une façon un peu plus complète si l'esprit n'a pas d'autre fonction que celle de connaître. Nous ne serons sûrs que l'homme dont nous voulons épier la méthode a réellement été universel, c'est-à-dire, pour parler le langage des techniciens, a obtenu le meilleur rendement possible de sa machine spirituelle, que si nous savons d'abord aussi exactement que possible de quoi cette machine est capable.

On est libre d'ailleurs d'appeler l'activité totale de l'esprit « connaissance ». Mais il est clair qu'il ne s'agit plus alors uniquement de cette connaissance par la raison spéculative qui nous occupait jusqu'ici. L'attitude purement spectaculaire qui est celle de la connaissance change en effet, dès l'instant où on ne limite plus l'esprit à ce seul rapport, où on lui permet d'entrer de nouveau dans le dédale des relations vivantes avec le monde. Au plan de la connaissance, on ajoute subitement la profondeur de l'activité. Ou encore, à la dimension de l'existence, on ajoute celle de la valeur. Et tout le problème est subitement posé entre les manuscrits de Léonard et les sublimes notes de Pascal : si nous ne pouvons tirer des premiers qu'un art de penser (au sens d'art de connaître), nous ne pouvons tirer des seconds qu'un art de vivre. L'opération pascalienne est-elle légitime ? L'esprit nous est-il donné pour bien vivre ou pour bien penser ?

Qu'est-ce que bien penser ? Les bien-pensants ne pensent pas, pour qui le bien de la pensée est dans la conformité et la soumission à une règle préalablement posée, à un système de vérités. Bien penser est au contraire chercher et éprouver ces vérités s'il en est, c'est-à-dire résoudre aussi complètement que possible le plus grand nombre possible de problèmes : en un mot la règle de la pensée est, elle aussi d' « assumer le plus d'humanité possible ».

Si nous concevons alors un esprit qui ayant épuisé le savoir avec autant d'ampleur que Léonard s'est élevé jusqu'à ne plus voir là qu'un canton de son champ d'activité propre ; qui, ayant aiguisé la pensée jusqu'à lui permettre de produire les

(1) Cf. l'essai de Léon Chestov, N. R. F. et Cahiers du Sud 1932.

plus surprenants résultats dans les sciences, s'est avisé ensuite de la détourner de là et de l'appliquer à l'univers moral de la destinée, il semble qu'aucun nom ne puisse désigner cet esprit aussi bien que celui de Blaise Pascal. Nous croirons avoir fait la preuve de cette opération si nous montrons que son champ embrasse l'autre.

Où verrons nous le secret de la démarche de Léonard, en effet, sinon dans ce sens aigu de la continuité, dans la recherche qu'il en fait avec une observation pénétrante à travers tous les domaines ? Le secret, le grand secret, nous dit-on, est de trouver des relations entre des choses dont « nous échappe la loi de continuité ». Et l'esprit poursuit ce but devant une idée, en refusant de s'arrêter sur elle, c'est-à-dire en épuisant en quelque sorte de prime abord toutes ces possibilités analogiques. Et il procède de même dans une théorie ou un ordre d'idées en ne s'y cantonnant jamais et en y faisant jouer des habitudes de pensée contractées dans des disciplines différentes. « Toutes les spéculations » écrit enfin l'exégète de la méthode du Vinci « ont pour fondement et pour but l'extension de la continuité à l'aide de métaphores, d'abstractions et de langages ». Mais si nous sommes ici en présence d'un secret, ce n'est plus le secret de Léonard — il ne s'agit plus en effet du secret d'un penseur, mais du secret de la pensée elle-même. C'est le caractère de sa démarche — de son cheminement — que nous saisissons. Qui ne voit en effet dans cette logique de la continuité de Léonard une conscience particulièrement claire de ce processus d'identification qui est l'acte élémentaire même de notre pensée discursive. Léonard pense comme tout le monde, on s'en doutait : le plan de la méthode est ici abandonné. Il n'est plus question d'une manière de penser, mais de l'être même de la pensée. Et dès lors la critique de la conception que nous retrouvons ici est dans toutes les mémoires : elle atteint au cœur le héros idéal auquel on avait ajouté le nom de Léonard, en niant la possibilité même de cette rationalisation intégrale dont on lui avait fait mérite. La tendance même que nous avions entrevue de tout réduire, et même la pensée à l'espace, ne traduisait une fois de plus, que le mouvement constant de la science pour remplacer « le monde infiniment divers qui nous entoure par de l'identique dans le temps et l'espace, lequel évidemment ne peut être que l'espace lui-même ». (Meyerson, De l'Explication, 1.180).

Et toutefois si cette entreprise est condamnée à l'échec sous cette forme absolue, cela ne va pas à dire que nous la tenons pour négligeable et inutile. Si Léonard pense comme tout le monde, Pascal pense de même : et si l'effort de rationalisation

de la science se heurte par quelque endroit au réel, il représente tout de même une des parties les plus solidement élaborées de cette pensée où nous fondons toute notre dignité. Il ne peut donc être question d'y toucher et de substituer aux vérités que nous avons coutume d'y rencontrer des vérités sentimentales ou en devenir. Dans la méthode de Pascal comme dans la méthode de Léonard, dans l'univers de Pascal comme dans celui de Léonard, deux et deux font toujours quatre. Le plan de l'explication spatiale, le plan de la science reste intact. Mais il n'exprime plus qu'une partie de l'attitude humaine. Simple conséquence de ce que, pas plus que le réel ne se laisse réduire à être uniquement du rationnel, l'homme ne se laisse réduire à sa raison raisonnante. Il y a si l'on veut, une raison concrète à côté de la raison abstraite — ou dans la langue du penseur que nous suivons ici, un ordre du cœur à côté de l'ordre de la raison, un domaine où l'esprit renonçant au rationnel ne renonce pas pour cela au raisonnable. Si l'on veut bien songer un instant que ce penseur est arrivé à cette notion des trois ordres, à cette rigoureuse introduction de la dimension de la destinée dans la pensée, à partir de recherches proprement mathématiques, on y verra peut-être une étonnante application de cette logique de la continuité, tant vantée, et le signe peut être que la pensée en s'écartant du domaine de la stricte rationalité, reste néanmoins fidèle à sa démarche coutumière.

Et encore que l'on ne veuille rien dire contre la séparation de la science et de celui du cœur que l'on vient de si fortement marquer, on observera toutefois que loin de nuire à l'attitude scientifique, l'attitude pascalienne qui l'enveloppe peut lui porter secours. Qu'est-ce donc que cet observateur selon Saint-Léonard, qui se réduit à chaque instant à n'être que la condition de l'espace fini qu'il observe, sinon un être de raison ? Et est-ce vraiment bien penser que penser par l'intermédiaire de cette chimère, de ce schème de la vie mentale ? C'est du moins penser fort gratuitement, et Pascal explique ici d'une façon bien plus réaliste que Léonard, la façon qu'à Léonard lui-même de penser toutes choses. Réalisme qui se retrouverait partout dans la pensée pascalienne.

Si la mission de la pensée est bien, en effet, d'assumer le plus d'humanité possible, et si pour chacun de nous la forme la plus urgente et d'ailleurs inévitable de cette humanité est lui-même, jamais elle n'est plus fidèle à cette mission qu'en se mettant à l'école de Blaise Pascal, jamais elle n'en est plus loin qu'en suivant la méthode du Vinci. L'application rigoureuse de celle-ci ne permet l'approche de la vérité qu'à une pensée mythique, impersonnelle et inhumaine. Et tout au con-

traire dans le système pascalien, les approches de la vérité comptent surtout dans leur liaison avec la destinée de la personne, avec le progrès de son salut. La pensée pascalienne exige et enveloppe son support, qui est toute la personne pensante. Disons dans le jargon d'aujourd'hui que la méthode de Blaise Pascal est existentielle et personnaliste. Elle est même, croyons-nous, le modèle des pensées de cette famille, car elle ne renonce jamais pour tenir compte de réalités vivantes, aux caractères strictement dialectiques qui en font vraiment une pensée. Par la distinction rigoureuse des trois ordres (dont l'importance n'avait pas échappé à un Max Scheler) elle respecte la zone de l'explication rationaliste de l'univers tout en l'intégrant dans un système plus étendu de la connaissance humaine. La méthode pascalienne est un art de bien penser à l'intérieur d'un art de bien vivre.

Mais qu'est-ce donc enfin que bien penser ? L'esprit sans doute ne nous a pas été donné pour bien vivre, car on ne vit pas avec son esprit, mais avec soi-même. Mais bien penser ce n'est pas non plus poursuivre cette lune blafarde de notre ciel : l'immaculée connaissance (Zarathoustra). Si l'on ne vit bien qu'avec sa propre chair on ne pense bien en quelque sorte qu'avec la chair de ce que l'on pense. Bien penser, ce n'est pas seulement s'assimiler d'une science minutieuse et exacte, l'épure commode d'un univers intelligible — bien voyager, ce n'est pas lire la carte — mais c'est épouser cet univers autant que cela se peut sans se perdre soi-même et toute intelligibilité avec soi. On n'a pas encore bien pensé tant qu'on n'a pas quitté la raison raisonnante; on ne pense plus bien lorsque tout contact est rompu avec elle. Il suffit sans doute de l'affirmation la plus élémentaire de la pensée à elle-même pour fonder toute dignité en face de l'univers qui nous écrase. Mais il y a tout de même un progrès de la pensée, et peut-être une sorte d'auto justification de cette dignité, à mesure que nous comprenons mieux l'univers antagoniste, à mesure qu'en le pensant plus clairement, nous le faisons plus complètement entrer en nous. « Travaillons donc à bien penser », dit encore Pascal « voilà le principe de la morale. » Bien penser de cette manière en effet, c'est déjà commencer à bien vivre.

A vivre toutefois d'une vie dont le bien est encore très éloigné du Décalogue, et qui se fonde entièrement sur l'éminente dignité de la pensée. Et, s'il était permis d'arrêter la pensée de Pascal à ce stade, qu'elle atteint du moins avec la plus obstinée rigueur, peut-être pourrions-nous dire que la fonction de l'esprit, très indifférente en soi à la démarche de notre connaissance ou au règlement de nos mœurs, est essentiellement de favoriser pour

chacun de nous une sorte d'enfantement intérieur indéfini, d'ascension et de croissance au monde, non plus de la vie, mais de l'être. Pascal ira plus loin : mais sa première tâche, comme celle de tous les vrais maîtres, a été d'abord de fixer le sens et les modalités du contact de soi, de nous apprendre à régler notre appareil pour capter aussi purement que possible la voix intérieure.

Nous n'avons voulu parler ici que de sa méthode (de pensée et non d'apologétique) : on montrerait peut-être que cette conception de la vie de l'esprit procède rigoureusement chez lui de sa conception de la vie religieuse et de son expérience de Dieu. Si une telle expérience ne nous a pas été donnée, nous savons du moins ce que fut la sienne. Mais c'est du consentement de soi-même qu'il nous a appris à tenir la vérité, non des autres, et pas même de lui.

Robert KANTERS.

LES LIVRES

L'INTELLIGENCE AVANT LE LANGAGE, par le *Docteur Pierre Janet* (Flammarion).

C'est à toute une construction de la vie psychologique à partir de ses éléments que nous fait assister le Dr Pierre Janet dans ses cours du Collège de France. Le dernier livre paru, « *L'intelligence avant le langage* », reprend la généalogie de l'intelligence là où le volume précédent, « *Les débuts de l'intelligence* », l'avait laissée. Il s'agit ici de décrire et, dans la mesure du possible, d'expliquer, les progrès de l'intelligence humaine, depuis les conduites les plus élémentaires où elle se manifeste jusqu'à cette forme évoluée qu'elle atteint par le développement de la mémoire et du langage.

On s'imagine trop que l'intelligence commence avec le langage ; il semble que, pour beaucoup de philosophes et la majorité du public, la faculté de former des concepts, d'exprimer en mots sa pensée, soit ce qui caractérise essentiellement l'espèce humaine, le trait divin par lequel elle s'oppose à toute l'animalité. En réalité, M. Janet rappelle fort pertinement que « le langage est une suite des opérations intellectuelles précédentes ; c'est parce que l'homme avait déjà l'outil, le portrait, le panier, qu'il a pu apprendre à commander et à parler » (p. 270). Quant à ces « opérations intellectuelles précédentes », il en est que certaines espèces animales possèdent, il en est d'autres qui n'appartiennent qu'à l'homme. Toutes celles étudiées dans le présent volume paraissent être des conduites spécifiquement humaines.

Dans la description de ces conduites, M. Janet s'attache à remplacer par des termes concrets et imagés les termes abstraits dont se servent d'ordinaire les psychologues. Au lieu de parler d'opérations intellectuelles, il parle d'« *objets intellectuels* ». C'est ainsi qu'il étudie successivement le « panier » (conduite de rassemblement), la « part du gâteau » (conduite de la division), etc. L'affaire se complique un peu avec l'apparition du symbole et du signe, car alors l'intelligence se trouve sous l'influence prépondérante des relations sociales : ce n'est plus par une simple conduite individuelle que se trouvera constituée l'étape supérieure du développement de l'intelligence, c'est de la collaboration des hommes que naîtront les deux formes les plus élevées de l'intelligence : le langage et la mémoire.

Pour donner une idée de la méthode de M. Janet, nous pouvons nous arrêter un instant à considérer la manière dont il décrit la genèse du langage. Pour lui, le langage nait du *commandement*. On peut observer, dans certaines espèces animales, des cas où un individu entraîne par un cri tout un groupe à l'action ; mais, dans ces cas, les animaux « menés » ne font qu'imiter le « meneur », et même, non seulement ils font la même action que lui, mais en même temps ils poussent le même cri que lui. Au contraire, dans l'espèce humaine, nous constatons des actes de commandement : le chef pousse le cri-signal, mais n'exécute pas l'action, les sujets font l'action, mais ne poussent pas le cri. Si l'on observe que le langage procède toujours par questions et réponses, la question étant elle-même comme un ordre de répondre, on se rend compte que dans cette division du travail établie dès les sociétés primitives entre un chef qui parle mais n'agit pas, et des sujets qui exécutent sans parler, réside l'origine du langage, de la science, de la pensée.

On voit, par cet exemple, tout ce que les points de vue de M. Janet comportent d'ingénieux, mais aussi d'hypothétique. M. Janet décrit, et à cela il excelle. Mais quand il veut expliquer, il ne prend pas suffisamment appui sur la réalité expérimentale ; j'entends bien que son ouvrage est nourri de cette longue expérience clinique qu'il a accumulée depuis près de 50 ans, et qu'il a d'ailleurs su heureusement rajeunir et renouveler ; j'entends bien aussi que ses explications ne se présentent pas toujours avec beaucoup de prétention scientifique. Mais, tout de même, quand un psychologue de l'autorité du Dr Janet émet sur les origines du langage ou de la mémoire, des théories aussi précises que celles développées dans ces pages, on souhaiterait qu'il les soutînt avec d'autres considérations que quelques observations, d'ailleurs fort intéressantes, d'enfants ou de mala-

des contemporains, dont il n'est pas prouvé que l'état psychologique reproduise la conscience de « nos ancêtres d'avant le langage », et qui ne justifient pas toujours pleinement les conclusions qui en sont tirées.

M. Janet ne va pas, d'ailleurs, jusqu'au bout de ses explications ; et pourtant, c'était peut-être en montrant à quels besoins de l'humanité correspondaient ces transformations de l'intelligence, qu'il aurait eu le plus de chances de nous fournir de celle-ci une admissible généalogie. Mais, sur cette question de l'évolution des besoins de l'humanité, M. Janet n'est guère prolixe. Ce psychologue pour qui l'intelligence dérive de conduites à la base desquelles il y a, évidemment, certains besoins, ne paraît guère se soucier de ces besoins. C'est à peine si, à l'occasion de certains exemples où il veut montrer le rôle de la conduite du commandement dans l'origine du langage, il fait allusion à une circonstance de la vie primitive, particulièrement féconde à ce point de vue : la guerre. Mais dans l'ensemble, l'absence de corrélation entre les progrès de l'intelligence et l'évolution des besoins, accentue le caractère quelque peu arbitraire de certaines hypothèses.

Il est vrai que c'est là le danger de tous les problèmes d'origine. On n'a jamais à sa disposition que l'observation de ce qui est. Or, l'observation du « primitif » contemporain, de l'enfant et de l'aliéné peut bien nous aider, — surtout quand ces trois champs d'observation nous fournissent des données concordantes — à nous forger des hypothèses, mais elle ne saurait fournir une preuve décisive de l'origine de nos fonctions psychologiques. Toute étude généalogique est vouée à ne pas dépasser le stade du vraisemblable. Il faut se louer que M. Janet n'excède pas plus souvent les bornes de cette vraisemblance.

Jean AUDARD.

LES HITTITES, par *L. Delaporte* (Coll. l'évolution de l'Humanité n° 8 bis. La Renaissance du livre.)

De nombreux travaux de détail, des fouilles heureuses ont rendu nécessaires des essais de synthèse de l'histoire du Proche Orient. Le spécialiste lui-même a besoin d'un manuel qui remette à leur juste place les certitudes nouvelles acquises par l'érudition et les hypothèses encore discutées. Le lecteur non-spécialiste réclame un ouvrage clair et simple qui non seulement fasse le point des découvertes récentes mais surtout marque les contacts et les interférences.

Le récent ouvrage de M. Delaporte sur les Hittites répond

à ce souci, donner sur une des questions les plus obscures et les plus controversées de l'histoire ancienne un état provisoire de nos connaissances.

La « résurrection » des Hittites est certainement un des résultats les plus remarquables de l'historiographie contemporaine. Jusqu'au deuxième tiers du XIXe siècle ils n'étaient connus que par une vingtaine de citations bibliques et l'on ne savait exactement ni ce qu'ils avaient été, ni le rôle qu'ils avaient joué. Mais depuis cinquante ans, découvertes de monuments et lecture d'inscriptions ont montré quelle part importante ils avaient joué dans la formation des civilisations de la Méditerranée orientale. Chaque jour des textes retrouvés au hasard des sondages rendent plus évidente cette conclusion : pendant le deuxième millénaire, sauf une éclipse de 1650 à 1450 lors de l'invasion des Hyksas, ils furent avec l'Egypte « les deux seuls partenaires » jusqu'au moment où au XIIe siècle l'empire hittite fut détruit par une invasion venue d'Europe. Des traces de leur influence se décèlent dans la civilisation grecque. Ils ont transmis à l'Hellade des éléments religieux orientaux et certaines formes architecturales sont inspirées de prototypes hittites.

M. Delaporte, après une introduction intitulée *les sources* et qui est plus exactement un bref aperçu de l'histoire des découvertes et des fouilles, étudie d'abord le Pays et son Histoire. Quelques pages veulent décrire son aspect géographique. Ce n'est qu'une succession d'énumérations et l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas utilisé le livre de Blanchard de la *Géographie Universelle* de Vidal-Lablache. Le résumé qu'il nous donne ensuite de l'histoire des hittites en dégage les deux périodes essentielles. D'abord l'Ancien Empire sur lequel nos connaissances sont encore insuffisantes, puis le Nouvel Empire, époque d'apogée de cette confédération de peuples. Le règne de Suppilouliouma et les rivalités avec l'Egypte sont soigneusement étudiés et le récit montre le rôle important des diplomaties égyptienne et hittite près des roitelets de Syrie, attirant justement l'attention sur la complexité déjà grande des relations internationales.

La deuxième et la troisième parties du livre étudient les institutions, la religion et les formes artistiques. L'état hittite était à l'origine un état dont la structure ressemble assez à celle des états féodaux, mais au cours de la seconde moitié du deuxième millénaire, un embryon d'administration royale s'est constitué et il n'est pas douteux que la puissance de Suppiloulіouma ait hâté cette évolution.

Les pages dans lesquelles M. Delaporte étudie les droits public, civil et pénal, l'organisation économique, ne manquent pas de faire les rapprochements nécessaires entre la civilisation

hittite et les civilisations babylonienne et assyrienne. Il nous montre les points de contact et divergences complétant ainsi ce qu'il avait écrit dans son livre sur la *Mésopotamie*. Enfin il termine par un bref aperçu sur les Hittites après l'invasion des peuples de la mer.

Ce plan s'imposait naturellement à l'esprit. Il permet une grande clarté dans l'exposé, ce dont l'auteur a su profiter : le chapitre sur la religion où il n'hésite pas à citer de longs textes est excellent. Mais il est cependant arbitraire d'étudier d'un seul bloc la civilisation hittite. Il y a eu une évolution. M. Delaporte le sait et l'indique (pages 179, 214, 341...) mais quelquefois son exposé ne marque pas les différences. Après avoir écrit qu'il y a « trois états successifs de la législation » où ces auteurs ont voulu préciser « des modifications apportées soit à la coutume soit à la législation antérieures », dans son chapitre sur *le droit civil et le droit pénal*, il ne distingue pas les étapes de cette évolution.

Toutefois, il a sans cesse le souci de faire le départ entre ce qu'on peut affirmer, ce qui est probable et ce qui n'est qu'hypothèse. Lorsque nous ne sommes pas certains de la chronologie (p. 119) ou lorsque des divergences subsistent dans la lecture même des textes (p. 307-8), il ne se prononce pas à la légère car il sait qu'en toute recherche historique les hypothèses aventureuses compliquent plus souvent les problèmes qu'elles ne les résolvent.

François BOUDOT.

CÉZANNE ET ZOLA, par *John Rewald*. Editions A. Sedrowski, 1936.

« J'ai fait un rêve l'autre jour, — écrivait de Paris Emile Zola à son ami Paul Cézanne en 1860. — J'avais écrit un beau livre, un livre sublime que tu avais illustré de belles, de sublimes gravures. Nos deux noms en lettres d'or brillaient, unis sur le premier feuillet, et, dans cette fraternité de génie, passaient inséparables à la postérité ».

C'est par cette citation que commence le très beau livre de Rewald qui intéresse non seulement au plus haut degré les amis des lettres et des beaux-arts mais la région méridionale, la Provence tout entière qui était le cadre des débuts, le point de départ décisif de ces deux artistes qui ont marqué leur siècle et dont l'histoire des rapports mutuels, histoire si douloureuse et navrante à la fin, est évoquée par Rewald avec une maîtrise que seule donnent une connaissance entière du sujet et l'amour que l'auteur lui apporte.

Se basant sur une documentation inconnue jusqu'ici, en particulier sur des lettres de Paul Cézanne adressées à Zola, Solari, Emile Bernard et à d'autres, se basant également sur de savantes recherches faites à Aix et dans l'Ile-de-France où de très intéressantes communications et témoignages lui furent fournis, l'auteur a pu détruire les légendes, combien grossières parfois, que nous avions l'habitude d'entendre à droite et à gauche au sujet des relations entre Zola et Cézanne et notamment du « caractère incompréhensible » du peintre. Le livre du jeune écrivain d'art qui, avec cette œuvre, s'est classé, met un terme définitif à tous les racontars par trop souvent dûs à la malveillance et à la mesquinerie d'un milieu provincial étroit. Nous sommes aussi bien aise d'être mieux fixés sur l'attitude de Zola à l'égard de son ami le peintre, il n'y a jamais eu « trahison » ou « mépris », mais une incompréhension tragique de l'œuvre de Cézanne que Zola, impatient des succès « apparents » auprès du public, n'a pas pu apprécier à sa juste valeur, étant au fond étrangement fermé à la peinture, en dépit des apparences, de tous ses écrits de critique d'art et de sa campagne en faveur de ceux qu'on appelait « les impressionnistes ». Sa compréhension de l'art était avant tout « intellectuelle », elle partait d'une théorie dans laquelle nous discernons aisément tous les éléments d'une manière de procéder qui se base sur des « valeurs préconçues », c'est-à-dire des préjugés.

On n'a retenu, jusqu'ici, dans l'histoire des rapports de ces deux grands Aixois qu'étaient Cézanne et Zola, que la « rupture », intervenue assez tard, d'ailleurs, ce qui la rend, il est vrai, doublement cruelle, mais on a trop oublié ce qui la précédait : une amitié extrêmement affectueuse et extrêmement fertile qui liait ces deux anciens camarades de lycée rêvant ensemble de la conquête de Paris, de rénovation de l'art, de l'œuvre..., s'influençant et s'animant mutuellement, tantôt c'était l'un et tantôt l'autre qui servait de guide, de protecteur. Si c'est Cézanne qui apportait, dès le début, la flamme du génie, c'était bien Zola qui la gardait, la ranimait en apportant l'énergie, la volonté de parvenir, de s'imposer et cet acharnement au travail qui lui fut propre et qu'il précha à son entourage.

Leurs lettres de l'époque où Zola faisait ses premières armes à Paris et où Cézanne, ayant définitivement subi l'appel de la peinture, se débattait à Aix contre son entourage et, il faut bien le dire, son « démon » qui le hantait (il ressentit douloureusement, à un point terrible, ce qu'il croyait être alors son insuffisance, il avait de terribles crises de découragement, délaissant même, à un moment donné, la peinture pour s'adonner, sans succès heureusement, aux affaires de son père, un banquier)

témoignent d'une telle confiance mutuelle, d'une telle ardeur dans la recherche de la bonne voie artistique qu'on en reste profondément ému. Ce sont ces lettres-là qui resteront et qui, mieux connues que jadis, effaceront le malaise et l'amer regret que laisse planer la fin de cette amitié qui, au moment de la rupture, avait pourtant porté ses fruits — nous savons bien lesquels en pensant à la magnifique exposition qu'on vient de consacrer, à Paris, à l'œuvre de Cézanne. Zola y est pour plus de choses qu'on ne veut l'admettre : c'est lui qui a toujours stimulé l'énergie de son ami, qui l'a activement poussé à persévérer dans sa voie, sa vocation de peintre, qui l'a matériellement aidé à un moment critique où le père de Cézanne, exaspéré de son « fainéant » de fils qui vivait alors avec sa future épouse, lui coupa les vivres. Il reste pourtant vrai que Zola, ayant vu s'imposer au public et à la reconnaissance presqu'officielle les Manet, les Monet et les Pissaro, et surtout lui-même... finit par douter du talent de son ami dont on continuait à se rire.

Ce fut le roman « L'Œuvre » qui détruisit sinon l'affection — les deux hommes se conservaient, au fond, après la rupture, cette estime et cet attachement à un passé commun qui ne peuvent pas se renier — au moins la confiance d'autrefois, cette belle fleur surgie du sol de leur paradis perdu : la jeunesse dans toute sa générosité, dans ses élans si touchants. Ayant déjà ressenti que Zola commençait à aimer plus en lui l'ami que l'artiste, Cézanne reconnut avec une amertume bien compréhensible dans le personnage du peintre Claude Lantier, le « génie avorté », son propre portrait, — tel que Zola le voyait... Rewald a d'ailleurs minutieusement établi, d'après les notes de travail de Zola même, que l'écrivain pensait bien à son ami « Paul » en créant ce personnage.

Ce n'était pas la seule déception de voir son œuvre et son personnage méconnus d'une façon tellement flagrante — (il en avait bien l'habitude, et il savait, avec l'âge, s'estimer à sa juste valeur — « Il n'y a qu'un seul peintre vivant : c'est moi ! », dit-il une fois, et une autre fois, lors d'une discussion politique : « Des hommes politiques, il y en a deux mille à chaque législature, mais un Cézanne, il n'y en a que tous les deux siècles ») mais c'était une bien autre souffrance : de se voir non seulement mécompris, mais abandonné en tant qu'artiste, par son meilleur, son seul ami à qui il répondait, en guise de remerciement de l'envoi du roman en question, par cette lettre, la dernière qu'il lui écrivait, dont la teneur extrêmement digne est si significative : c'est un adieu, fixant leur amitié dans le domaine auquel elle appartiendra dès lors — le passé : « Mon cher Emile, — je

viens de recevoir l'œuvre que tu as bien voulu m'adresser. Je remercie l'auteur des Rougon-Macquart de ce bon témoignage de souvenir, et je lui demande de me permettre de lui serrer la main en songeant aux anciennes années. Tout à toi, sous l'impulsion des temps écoulés. Paul Cézanne ».

C'est à Aix même que j'ai lu ce beau livre, suivant les traces des promenades des deux amis... parfois il me semblait les voir, discutant, rêvant... m'arrêtant devant maint motif que le magnifique peintre a fixé pour la postérité, ce peintre que « le temps achèvera de classer parmi les grands ouvriers de ce siècle qui ont donné leur vie pour le triomphe du vrai » d'après le mot de Zola cité par Rewald — mais qui fut prononcé au lendemain de la mort d'Edouard Manet...

Dans deux ans et demi on fêtera le centenaire de l'anniversaire de Paul Cézanne. Quelle manifestation plus éclatante et plus justifiée sa ville natale, Aix-en-Provence, pourrait-elle envisager qu'une exposition de la peinture de son grand enfant qui, de son vivant, rencontra ici tant d'incompréhension ? Il n'est jamais trop tard pour racheter les erreurs commises par une génération qui s'en est allée avec ses préjugés, et pour se recueillir avec respect et admiration devant celui qui n'a pas seulement laissé une légende mais un legs autrement précieux : *L'Œuvre*.

Ernst Erich NOTH.

LES TENTATIONS DE SAINT-ANTOINE, par *Claude Roger-Marx* (La Renaissance, Mars-Avril 1936).

On peut contester que la critique d'art soit bien dans son rôle en étudiant l'évolution d'un *sujet*. Libre à elle de s'intéresser aux techniques, aux recherches de perspective, de composition ou de coloris, de faire la monographie d'un peintre ou d'une école, car il ne s'agit là que d'affinités d'ordre artistique. Mais grouper les tableaux d'après le thème qu'ils illustrent suppose un point de vue tout autre et dont on aperçoit mal l'incidence sur le plan de l'esthétique : que dirait-on d'un critique littéraire qui classerait les romans d'après leur sujet ? Sans doute qu'il déplace la question : reste à savoir s'il n'est avantageux pour personne que la question soit déplacée. En effet, tout sujet porte en soi un *contenu* qui lui donne plus ou moins de prise sur l'affectivité ou l'intelligence, qui tend rapidement à faire figure de symbole, au moins pour un groupe fermé d'individus, et dont la signification est susceptible de varier avec les époques et, s'il y a lieu, les civilisations. J'ai proposé ailleurs que soit constituée une *phénoménologie générale de l'imagination*. C'est exactement dans

ce cadre qu'l convient de situer les études des *thèmes* par lesquels les artistes ont le plus souvent touché l'intérêt du public. Pour la littérature, le travail est commencé : on possède déjà d'excellentes monographies (et dont les conclusions sont des plus saisissantes) de quelques grands types de héros. Faust et Don Juan par exemple. L'album consacré par M. Claude Roger Marx aux *Tentations de St-Antoine* manifeste donc une tentative non seulement valable, mais encore qu'on aimerait voir se développer. L'intérêt des reproductions présenties est considérable : le matériel, d'ailleurs, de Jérôme Bosch à Odilon Redon, était d'une richesse rare. Il semble que l'auteur aurait un avantage à limiter son choix plus strictement au thème choisi. Telles reproductions de la *Chute des Réprouvés* ou du *Jugement dernier*, voire de sujets orientaux, se substituent trop facilement à celles de *Tentations de St-Antoine* médiévales qui auraient compléter avec grand profit celles qui ont été recueillies. En face de ces œuvres prestigieuses, le commentaire de M. Roger-Marx est tout au plus une présentation. Lui-même sans doute le considère ainsi. On doit cependant regretter qu'il n'ait pas plus souvent sacrifiés ses appréciations esthétiques des œuvres, lesquelles, si l'on adopte sans remords le point de vue que je définissais précédemment, ne sont pas de mise dans une étude de cette sorte. Il aurait pu ainsi tenter de cerner mieux le *contenu* du thème qu'il a retenu et dont André Chastel dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts* (« la Tentation de St-Antoine ou le Songe du Mélancolique ») a récemment défini la nature. Il n'en reste pas moins que, tel qu'il se présente, l'album est un excellent présage, et, par l'intérêt des reproductions rassemblées, un ouvrage émouvant.

Roger CAILLOIS.

LE VOYAGEUR. — LA CHUTE D'ICARE, par *Edmond Jaloux* (Plon).

Les trois longues nouvelles que M. Edmond Jaloux réunit dans le volume intitulé « Le Voyageur », représentent, à mon avis, dans l'œuvre du grand écrivain un des *moments* les plus hauts et les plus significatifs. Cet art de la longue nouvelle, qui est presque un court roman, contient en effet des difficultés considérables ; il possède en revanche de magnifiques ressources qui allègent l'action, débarrassent le récit des cheminements du roman, empruntent à la musique ses mouvements, ses cadences, ses temps. Une longue nouvelle peut être parfaite, alors que le roman ne l'est presque jamais. Elle dispose d'un plus libre usage du fantastique, d'un appel plus direct à la poésie. C'est un

art qui exige une rare maîtrise, mais l'écrivain qui possède cette maîtrise réussit alors des chefs d'œuvre d'une inoubliable beauté dont Henry James, Gottfried Keller, Conrad, Ferdinand Meyer, Joseph Conrad sont, je crois, les représentants les plus caractéristiques. Les romantiques allemands en usaient, eux aussi, comme de la forme la plus plastique et la plus expressive, celle qui associe une pure rigueur de construction esthétique au libre épanouissement de la fantaisie.

Les trois nouvelles de M. Edmond Jaloux comptent parmi les chefs d'œuvre de ce genre, et ce n'est point un mérite courant que d'exceller à la fois dans le roman et dans la nouvelle. Leurs buts et leurs moyens sont trop différents pour qu'un écrivain puisse atteindre la même perfection dans les deux, à moins que la richesse de son invention et de sa forme ne réclame justement l'emploi de deux techniques aussi opposées, chacune étant seule capable de réaliser exactement et uniquement l'objet qu'elle se propose.

Ces trois nouvelles évoluent dans trois plans divers. Alors que *Le Voyageur* se place dans un domaine de fantaisie pure, de rêve et de symbole, *Sur un air de Scarlatti* opère la transition entre le plan de la vie fantastique et le plan du réel, mais dans une atmosphère si chargée de rêve et de poésie que notre certitude hésite perpétuellement à opter pour le songe ou pour la réalité. Avec *L'Aventure nocturne*, enfin, M. Edmond Jaloux nous ramène dans une ambiance véridique, et d'une vérité presque naturaliste. Les lieux où se situentt ces trois histoires résument d'ailleurs leur climat intellectuel et esthétique. Une Allemagne innommée de vision romantique, sert de cadre à l'aventure du Voyageur. Les prestiges de Venise où les limites du rêve et du réel s'interpénètrent perpétuellement expliquent l'étrange *divertimento*, si scarlattien, et Marseille, enfin, sans rêves, sans brumes, contient à merveille la brutale histoire d'amour et de mort qui s'y déroule. Il y a un fantastique marseillais ; M. Edmond Jaloux nous a merveilleusement fait comprendre quelle est sa nature et en quoi il se distingue du fantastique vénitien ou rhénan. Il ne réside pas dans les lieux mais dans les êtres eux-mêmes, dans leur force de mystère et de secret, et ne l'y trouve vraiment que celui qui l'y apporte.

Il en va de même dans le récent roman de M. Edmond Jaloux, cette *Chute d'Icare*, si curieuse et si belle, qui, de nouveau, prend Marseille pour cadre. Non pas ce Marseille à l'usage de l'exportation, qui fausse arbitrairement le visage d'une ville singulièrement plus complexe et plus attachante que ne peuvent la connaître les visiteurs des quartiers réservés ou les amateurs

de ce qu'on appelle les « histoires marseillaises ». Défigurée par d'imbéciles légendes qui dénaturent son âme grave et assez mystérieuse, Marseille est actuellement une ville méconnue de ceux là même qui l'habitent, si accoutumés qu'ils sont à s'en voir montrer les ridicules qu'ils en oublient les beautés et les singularités.

Le Marseille que nous voyons dans *La Chute d'Icare* conserve cette puissance d'intimité et de secret quon ne reconnait peut-être qu'après s'en être quelque temps éloigné. On comprend mieux alors cette aptitude au tragique intérieur, ce feu dévorant dans le silence des âmes et des destinées, de même que l'incendie détruit, au début du livre, les buissons et les pins. M. Edmond Jaloux a placé son livre sous le signe du feu, suivant cette longue traînée de flammes qui de l'incendie initial jusqu'à l'avion ardent qui tombe dans la mer, trace une courbe lumineuse et déchirante. Le drame des êtres est un drame intérieur, commandé par cette sorte de fatalité que nous portons en nous mêmes et que nous nourrissons d'une singulière inaptitude au bonheur. Dans les deux générations que le romancier oppose dans ce livre, l'une vit de souvenirs qu'elle couve comme des braises à demi éteintes, l'autre réclame un présent total, cette soif de totalité devant s'accomplir dans l'épanouissement ou dans la destruction.

Le contraste de ces deux générations est marqué d'une façon magistrale dans leur manière d'aborder et de saisir la vie. Les *jeunes* sont d'une intransigeance rebelle aux compromis ; il n'ont pas encore appris que le cours de la vie est une ligne sinueuse dont il faut suivre les contours, sans quoi on se heurte, on se déchire à chaque tournant. Ils s'élancent en plein ciel avec l'équipement intact de leurs vertus et de leurs vices, pour un vol périlleux où les meilleurs s'abîment dans un tourbillon de flammes et de fumées.

Combien plus sage nous parait alors l'autre génération, celle des parents qui, à une époque où l'on avait une conception de la vie moins exclusive et moins cruelle, ont su transiger avec le destin. Leur sagesse ne nous semble pas médiocre, mais au contraire faite d'une notion plus exacte du réel. Ils ont pratiqué un art de vivre, en sachant que tout art comporte nécessairement une part d'artifice, et qu'il faut jouer le jeu. Leur sérénité, même mélancolique, douloureuse, nostalgique, désenchantée, contient un élément de douceur. Douceur empoisonnée, diront les jeunes, mais il est vrai que cette portion de poison, elle aussi, est peut-être une nécessité vitale.

M. Edmond Jaloux a magnifiquement exprimé ce crépuscule

gris dans lequel se rejoignent les *vieux amis*. L'incendie passe à côté d'eux sans les atteindre tandis qu'ils remuent leurs souvenirs couleur de cendres. Ils ont gardé de la vie ce qui peut animer encore un état statique d'où les violents remous se sont retirés. Et parce qu'ils n'attendent plus rien de l'avenir, ils savourent encore, avec un art subtil, ce qui leur reste de présent, tout embroussaillé encore de passé.

M. Edmond Jaloux excelle dans l'analyse de ces âmes en nuances. Il répand sur elle cette atmosphère d'une sérénité que les orages de la passion ne troublent plus. L'incommunicabilité des générations apparait encore plus inévitable, et les dialogues des *jeunes* et des *vieux* présentent avec une évidence tragique la séparation qui s'est faite entre ceux qui s'élancent vers l'avenir en regardant devant eux, et ceux qui, la tête tournée vers le passé, s'efforcent nostalgiquement de continuer ce qui ne peut être perpétué.

Il n'y a rien d'arbitraire dans cette antithèse. Les personnages vivent et portent toutes les couleurs de la réalité. Ils ont cette désolante mélancolie des heures du crépuscule qui déforment parfois la silhouette des objets, et noient les contours dans l'ombre. Dans le dessin même de ces personnages, M. Edmond Jaloux a tenu compte de ce double éclairage. D'une part un plein soleil, dur et sans demies-teintes, de l'autre cette heure qu'on dit *entre chien et loup*, dont la douceur exprime si bien un côté mélancolique de Marseille qui disparait peut-être avec ceux qui l'ont connu, et que ceux qui viendront ne comprendront peut-être plus.

Marcel BRION.

LE FEU SACRÉ, par *Robert de Saint-Jean* (N.R.F.)

Le Feu Sacré est l'histoire d'un jeune garçon dont l'enfance est en quelque sorte étouffée par le souvenir d'un frère aîné mort à la guerre. Au collège, à la maison, c'est de lui qu'on parle, c'est lui qu'on cite en exemple. A mesure qu'il grandit, le héros du livre, René, a des doutes sur la valeur de ce frère dont on chante sans cesse les louanges et il se délivre lentement de l'emprise de ce mort encombrant.

Le Feu Sacré part très bien, puis la ligne se brise et le roman n'avance plus. M. Robert de Saint-Jean n'a pas encore le souffle ou, si l'on veut, le métier nécessaire pour garder la même allure pendant trois cents pages. Il est permis de supposer que c'est un défaut de jeunesse car, d'autre part, l'auteur a des dons qui ne sont pas négligeables. Il sait peindre des personnages curieux et vivants comme le docteur Boâtre, Mme

de Résenlière, la mère de René, et certaines scènes de son livre sont vues par l'œil d'un romancier.

Kléber HAEDENS.

UN HOMME A PART, par *Ernst-Erich Noth.* Traduction *A. E. Sernin* (Plon).

Trois livres (1) d'Ernst-Erich Noth ont déjà paru en français. Œuvres d'un psychologue attentif et d'un scrupuleux moraliste, tous me paraissent composés sous le même signe et sous le même cri d'alarme : *Tragédie de la Jeunesse Allemande*, qui donna si clairement son titre à l'un d'entre eux. Le dernier venu, *Un Homme à part*, répond indiscutablement lui aussi à la même formule douloureuse et pathétique ; il en prolonge encore davantage la résonance. Une fois de plus, c'est un de ces romans de formation intellectuelle, de maturation morale et surtout d'auto-éducation, nettement orienté de ce fait dans cette grande ligne allemande du *Bildungs-roman*, royalement inaugurée par *Wilhem Meister*. Mais il s'agit hélas ! d'une autre espèce d'apprentissage et de voyage, dans un cadre combien plus rude, et à une époque infiniment moins bénie ! L'étudiant Günther Stein, dont Noth, d'un crayon noir mais vrai, nous trace aujourd'hui les épreuves, les déceptions et la détresse, ressemble comme un frère à l'*Enfant Ecartelé*, un frère aîné déjà plus mûr, encore plus affreusement coincé dans la vie, et avec la même âme en somme, mais au stade maintenant d'une fière et cruelle adolescence qui ne veut ni mourir de faim ni vivre indignement. Ce livre représente donc déjà, non moins que le précédent, un documentaire romancé infiniment précieux sur le conflit des générations, le « mouvement de la jeunesse » et la gestation de l'esprit dictatorial dans une population que la famine et le désespoir ont réduite finalement à la loi du plus fort. Mais ce serait quand même coter encore trop bas la valeur de cette œuvre que d'y chercher seulement matière à information et de quoi peser du même coup trop de responsabilités. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'éthique d'Ernst-Erich Noth ; et ce qui dans cette éthique nous frappe le plus, ce qui dans ce message peut nous donner malgré tout une lueur d'espérance, c'est cette attitude à la fois individualiste, libérale et profondément humaine, c'est cette union, cette synthèse, au premier abord un peu paradoxales et cependant combien nécessaires ! de la conscience

(1) *La Tragédie de la Jeunesse Allemande* (Bernard Grasset).
L'Enfant Ecartelé (Plon).
Un Homme à Part (Plon).

directe et vécue des misères extrêmes de ce temps avec l'horreur de la solidarité grégaire et de toutes les solutions inhumaines qui plus ou moins s'y rattachent. De là donc le refus, autant délibéré qu'instinctif, de penser et d'agir aveuglément par la masse au gré de ses aspirations confuses, de ses enthousiasmes plébiscitaires et de ses consignes au tambour. Nous savons que Ernst-Erich Noth ne renie pas sa qualité d'allemand. Le contraire seul serait critiquable. Il est en tout cas assez réconfortant qu'un témoignage aussi courageux d'autonomie, au sens vraiment kantien du mot, ait pu développer son premier germe dans des conditions natales aussi défavorables. Mais ce serait, je le crois aussi, une interprétation encore trop superficielle de son livre que de n'y voir qu'un livre allemand. C'est au contraire, si l'on veut prendre la peine d'y réfléchir, une œuvre d'une portée beaucoup plus large, d'une importance extra-nationale et par conséquent universelle. Se retrancher sur soi, souffrir et résister plutôt que de se rallier à une cause impure en renonçant aux droits sacrés de la personne, voilà une leçon de stoïcisme moderne qui peut s'adresser aux citoyens de tous les pays. Et si un homme voulu et construit sur cet idéal peut être, aujourd'hui ou demain, ici ou là, *un homme à part*, puisse cet homme du moins, un jour aussi proche que possible, en faveur d'une République des esprits libres et justes, faire souche et se multiplier !

Armand LUNEL.

UN CRIME, par *Georges Bernanos* (Plon).

M. Georges Bernanos est un de nos romanciers les plus curieux et les plus originaux. Il a écrit des livres étranges et forts parmi lesquels il faut citer *Sous le Soleil de Satan* et *La grande Peur des Bien-pensants* où la colère a des accents magnifiques. Ceci dit, nous avouerons que son dernier roman *Un Crime* nous a déçus.

Un crime se présente au lecteur comme un roman policier. Assassinat mystérieux et incompréhensible, juge d'instruction, inspecteur ridicule, tout y est. Les romanciers dits « littéraires » qui se sont exercés au roman policier ont presque toujours échoué. M. Bernanos nous donne une nouvelle preuve de la difficulté du genre, avec ce roman plus bizarre qu'original et qui sent trop la fabrication. C'est pourquoi nous pensons que les meilleurs de nos auteurs de romans policiers pourraient servir de modèle à bien des romanciers littéraires. Voyez, par exemple, Simenon, Jacques Decrest et Pierre Véry. *Un Crime* ne vaut ni *la Maison du Canal*, ni *les Trois Jeunes Filles de Vienne*, ni *l'Assassinat*

du Père Noël. C'est un roman confus, ennuyeux et invraisemblable. Nous attendions beaucoup mieux de M. Bernanos.

Kléber HAEDENS.

A PROPOS DE H. G. WELLS. *Souvenirs autobiograhiques* (Gallimard, éditeur).

Il vient de paraître aux Editions Gallimard une traduction française d'un livre autobiographique de H. G. Wells.

C'est un ouvrage très complet, farci de photographies, de lettres intimes et si fourmillant de confidences claires et honnêtes qu'il peut paraître inutile, après l'avoir lu, de s'interroger encore sur H. G. Wells, ou d'interroger l'histoire sur lui. Un homme qui a tout dit, surtout s'il s'est donné du mal pour arranger un peu les faits, nous procure deux occasions pour une de le juger; et la meilleure des deux est dans les soins qu'il a pris pour amorcer les jugements que le lecteur aurait seul le droit de formuler. Pour être un peu plus exact, je déclarerai que cet écrivain est lui *aussitôt qu'il veut juger les faits qui le jugent.*

Faisons allusion à un fait précis : il y a dix ou douze ans environ, Trotsky a publié en français un petit volume de souvenirs sur Lénine; et ce livre a été convenablement étouffé par la presse. C'est très regrettable. Dans la deuxième partie de ce beau livre plein de sang, Trotsky racontait un entretien de Lénine et de H. G. Wells. Non pas qu'il lui eut semblé utile à la grandeur de Lénine d'évoquer le désir qu'avait eu le romancier anglais de le voir et de lui parler; mais — le souci littéraire était évident — parce que Wells lui paraissait l'espèce de repoussoir qu'il fallait à la bonhomie de Lénine pour se rendre tout à fait sensible et définitivement s'incorporer au personnage du Révolutionnaire.

Or, dés les premières pages de l'autobiographie que j'ai sous les yeux on perçoit vraiment dans le ton de Wells une espèce de gêne. De la pauvreté de ses parents il parle avec une espèce de bravoure qui rend un son très étrange dans la voix de quelqu'un qui se souvient. Et sa misère d'adolescent, on sent qu'elle ne le fait pas frémir, mais le couvre contre on ne sait quel reproche entendu un jour ou deviné. L'explication ne tarde pas à apparaitre. H. G. Wells n'a pas oublié cette conversation qu'il eût avec Lénine, ni digéré les pages où Trotsky la rapporte. Il va l'évoquer à son tour (p. 61, 62) sur un ton embarrassé, dans quelques lignes qui jettent un jour sur tout le livre; et sur l'insistance que Wells apporte à nous exposer les difficultés de ses débuts.

C'est de ces quelques lignes qu'il faudrait partir pour dresser une critique impitoyable de l'ouvrage entier. Le témoignage si vivant de Trotsky nous aiderait à extraire de l'autobiographie les éléments concrets qui entrent dans la composition du « petit-bourgeois ». Une telle analyse, portant sur les matériaux les plus dignes de considération, nous permettrait de lire désormais dans les pensées et dans les actes de certains êtres importants et de les examiner pour ainsi dire « scientifiquement ».

Il y a une espèce de socialisme qui pousse un homme dans les voies du conformisme le plus étroit, le plus conservateur. C'est celui dont les programmes ne répondent qu'à des besoins formulés, tous trompeurs, car ils ne sont qu'accessoirement les désirs des hommes; et traduisent bien plutôt les mouvements organiques d'un ordre qui sacrifie un peu de lui-même afin de se maintenir. Ce n'est certes pas inventer quelque chose qu'écrire cela. Mais je n'ai voulu que le rappeler à propos d'un livre conçu dans un esprit « scientifique » et appelé à une vaste diffusion.

Joé BOUSQUET.

CANTEDOR, par *Marcelle Magdinier* (Calmann-Lévy).

Depuis de nombreuses générations, la famille des Cantedor travaille et meurt sur le Rhône. Il semble que le fleuve exerce sur elle une fascination dont il lui est impossible de se déprendre. Cependant le vieux Ludovic Cantedor comprend que le métier de marinier est perdu et il voudrait délivrer le jeune Silvain Cantedor de la redoutable magie du fleuve. Pour cela, il songe à lui faire épouser la belle Françoise, fille d'une riche fermière. Silvain se laisse prendre et, au moment où le vieux Ludovic meurt, il est fiancé. Installé au Buissonnas il se met vaillamment au travail de la terre, mais il ne chante plus comme sur le Rhône. D'autre part, les terriens sont jaloux de voir que la plus riche héritière du pays a épousé un marinier et peu à peu, Cantedor est enveloppé par la haine sourde des paysans. Il a un fils, Ludo, et, peu après sa naissance, la mère de Françoise meurt laissant Silvain maître des terres. Pendant qu'elle était enceinte, Françoise, que la tristesse et les regrets de son mari rendent nerveuse, a eu peur d'un idiot. Cette peur a eu de fâcheuses répercussions sur son enfant et le petit Ludo tarde à parler. Elle est lentement gagnée par l'inquiétude et, après de longues hésitations, se rend compte qu'il est sourd-muet. Effrayée, elle essaie de le cacher à Silvain qui croit que son fils est seulement un peu en retard. Cependant la sécheresse s'abat sur le pays et la rumeur publique déclare que c'est le petit sourd-muet qui por-

te malheur. Un soir, on annonce que la source du village est tarie et au cours d'une rixe, Silvain apprend la vérité. Il court à la ferme, constate que son enfant est réellement sourd-muet et, semblable au Roi des Aulnes, prend son fils dans ses bras, saute sur un cheval et vole au Rhône. Là, il monte dans son ancien bateau, se lance sur le fleuve et va s'écraser avec son enfant contre une pile du pont.

Comme on le voit, c'est l'éternelle histoire du marin qui est pris entre son amour de la mer et un amour de femme. L'originalité du livre est que le rôle de la mer est tenu ici par le Rhône, fleuve de légendes. J'aurais aimé que Mme Marcelle Magdinier nous rende davantage sensible l'attirance qu'exerce le fleuve sur les Cantedor. J'aurais aimé enfin que le Rhône soit le principal personnage du livre et qu'il soit enveloppé de soleil, de mystère et de poésie, ce qui aurait rendu la fin moins littéraire et moins fausse. Mais, chose curieuse, le fleuve nous est à peine présenté et Mme Marcelle Magdinier peut bien l'appeler de temps à autre « Lou Rose », ce n'est pas cela qui donne à son livre la poésie que nous espérions y trouver.

Cependant *Cantedor* n'est pas un livre sans intérêt. Il est solidement composé et il fait preuve d'une fermeté de bon aloi. En outre, il faut féliciter l'auteur de son objectivité. Une jeune femme qui débute par un roman réaliste au lieu de chanter comme tant d'autres, ses rêveries, son adolescence et ses peines de cœur, mérite notre respect et, dans une certaine mesure, notre admiration. Mais il me semble que son livre manque par trop de la spontanéité qui fait le charme de quelques romans féminins comme ceux de Monique Saint-Hélier, par exemple, ou de Michel Davet. Et puis *Cantedor* est vraiment trop banal, trop prévu. Mme Marcelle Magdinier a repris toutes les ficelles de nos romanciers régionalistes (haine des paysans pour l'étranger, valet rebouteux, etc...) Dans une préface enthousiaste Mme Marie Gasquet nous assure que sa jeune amie a lu Mistral. Vraiment, on ne le dirait pas.

Kléber HAEDENS.

LA MISÈRE ENCHANTÉE, par *Raoul Busquet* (Ferenczi).

Il se dégage beaucoup d'émotion de ce livre bien fait et conduit avec fermeté.

Raoul Busquet a les qualités les plus rares du romancier : beaucoup de sensibilité en même temps qu'un jugement très sûr ; et le coup d'œil net et coupant qui aide un écrivain à demeurer

clair quand ses observations deviennent le plus pénétrantes. Il y a des évènements tristes ou terribles que le romancier doit aborder très froidement s'il veut conserver à l'émotion son caractère essentiel qui est de n'apparaître que par faveur, de se produire par caprice, au point que l'on pourrait dire qu'elle agit toujours selon elle-même et non pas selon nous.

On jugerait que des vues semblables ont devancé dans l'esprit de Raoul Busquet la création de ses personnages. Je ne veux pas dire que son roman est sorti d'une idée au lieu de trouver dans les faits son point de départ. Non ! ce serait diminuer ce livre excellent, et, sans aucun doute, me tromper lourdement sur les dons de l'auteur. Quand je dis que Raoul Busquet a vu plus loin que ses personnages, qu'il a lu dans leur vie avant de les définir eux-mêmes, j'entends bien attribuer à cet écrivain les facultés qui font les romanciers grands et vrais. La joie et la misère, l'émotion amoureuse, la mort sont les vraies valeurs de ce livre, celles qui lui composent l'atmosphère étrange que des personnages appropriés sont venus peupler. Et cette atmosphère est apparue la première, fournissant à des êtres vivants l'occasion de sortir de l'ombre. Jeunes ou vieux, heureux ou tristes, ces êtres sont nés pour satisfaire au désir éprouvé par l'auteur de rendre sa voix lumineuse dans des cœurs faits pour l'aimer, pour s'en inspirer. En effet, Jacques, le héros du livre, n'exprime pas les sentiments de Raoul Busquet, il est créé pour leur ouvrir en lui-même une voie, mais secrète, souterraine. Il ne parle pas la langue de l'auteur, il apprend à la parler, la met jusque dans les silences qui sont le firmament de ce livre vrai. Je crois avoir suggéré une loi que le romancier a fort bien observée : Ne sont réels que les personnages que nous faisons capables d'écouter notre voix intérieure. Et les paroles que nous mettons dans leur bouche, ils les écoutent en les prononçant et y entendent un message inconnu.

Jacques Rogeard, le héros de cette histoire, n'est qu'accessoirement le type de l'homme à femmes. Et cette espèce de fonctions que la vie lui assigne ne sert qu'à déguiser son être véritable. Les aventures amoureuses flattent son goût du danger qui est tout ce qui reste en lui après des années de vie bourgeoise, d'un tempérament fort et original et bâti pour franchir ou briser les cadres sociaux. Aussitôt que l'une de ces aventures tourne mal il accepte avec soulagement le divorce et ses conséquences, comme si cette rupture symbolique avec la bourgeoise donnait une espèce de satisfaction morale à l'enfant d'autrefois dont survit en lui le pâle fantôme. Mais il n'en est pas moins le prisonnier d'une magnifique réussite matérielle. Il plaide, il gagne de l'argent. Ses compte-rendus juridiques le font connaître :

aussitôt sa réputation littéraire passe son espérance. Les préjugés de son milieu, ses conventions et ses rites lui déplaisent, mais ne le gênent pas puisqu'il ne se laisse pas écraser par eux.

Il perd ses illusions, n'ayant eu que celles que l'on peut perdre. La guerre intervient, le laisse blessé mais intact dans une société qui ne demande qu'à le remettre à son rang de bourgeois intelligent. Il va mourir enfin, correctement, dans les bras de sa dernière compagne, la plus vulgaire, celle qui ferme les paupières de ceux qui ont eu des yeux pour ne rien voir.

Tel est à peu près ce livre, un livre très droit. On y sent l'angoisse d'un homme épris de la vie vraie et qui se réfugie en elle pour mieux édifier ce personnage qu'il fait de plus en plus incapable de la concevoir. Quand il se détourne un peu de son héros, c'est pour nous peindre avec beaucoup d'art certaines catégories sociales, pour nous situer certaines espèces de citoyens marseillais. Il découvre, ce faisant, une source de comique. Le rire, en effet, naît du choc d'un caractère avec l'immuable, il éclate à la vue d'un être qui, en se conformant aux coutumes de son clan, croit confirmer sa liberté d'individu. Il salue le « type » qui se prend pour un caractère.

La Misère enchantée est un livre bien écrit. Les portraits y sont bien venus. La phrase qui décrit fait penser souvent au style de nos meilleurs auteurs de mémoires : « Le père, avoué cossu, se donnait des airs futiles » ou « Geneviève, haute, élancée avec un court visage aux jolis yeux ».

Joë BOUSQUET.

LE CHEVAL DE TROIE, par *Paul Nizan* (N. R. F.)

Qui songe à l'épisode fameux du Cheval de Troie, imagine aussitôt une scène terrible à travers la nuit, avec du sang, des cris et des flammes. Nous voyons tout cela ici. Mais il n'y a pas que des scènes d'émeute dans ce livre étonnant.

Dès le début nous sommes pris par un réalisme désolé qui nous émeut. D'où cette impression de morne sincérité ? La langue est forte et dure, l'allure large — et pourtant nous ne respirons pas. C'est qu'à nous présenter ces ouvriers lassés qui, par un après-midi d'été aux ombres molles, se dénouent dans le sommeil à nous montrer la tristesse de leurs rêves ou la chair tôt flétrie de leurs corps épuisés, Nizan nous fait pressentir que ces hommes-là sont écrasés par une fatalité de servitude qui ne les quitte même pas dans le sommeil.

Et cette servitude, c'est leur condition — et leur ennemie, c'est la ville, la cité ouvrière sans âge, où ils peinent le plus dur des destins. Mais une foi les anime : le communisme. Nizan, qui

ne craint pas d'être parfois lyrique, a pénétré très avant la mentalité de ces âmes tendues vers un but unique. Leur raison de vivre est cette guerre civile qu'ils appellent et qu'ils préparent et ce n'est que dans l'accusation du monde qui les opprime, qu'ils se sentent des hommes, des êtres sociaux. Ce qui les sauve c'est le sentiment du coude à coude; la joie de raviver leur vie sans horizon à une flamme commune.

A côté de ces hommes à qui le communisme a donné un sens et une « fertilité », s'agitent dans la ville des êtres plus pâles, fantoches égoïstes que Nizan nous campe avec une verve triste et impitoyable, et dont les plus odieux sont les professeurs du Lycée : « Les chiens de garde ». Il convient ici de nommer le personnage inoubliable de Lange. Lange, c'est le drame de la solitude. Intellectuel desséché, il a perdu le contact avec les hommes, il demeure dans les ténèbres, hanté par l'idée de la mort. Cette obsession du néant final le plonge dans un désespoir haineux qui est à la fois plein de grandeur et de lâcheté.

Il s'oppose à Bloyé, le communiste, qui malgré la misère, est plus heureux, car sa vie a pris un sens dans un mouvement, car Bloyé compte socialement pour d'autres, car il se sent une valeur humaine au sein d'un groupe, de ce groupe qui dans la ville même lutte pour la libération : l'ennemi dans la ville; ce qui nous éclaire sur le titre.

L'atmosphère étouffante de ce roman faisait pressentir un orage. Il fallait que la révolte éclatât : dans un dimanche chaud et familial, les révolutionnaires, après une contre-manifestation, se battent contre fascistes et soldats — c'est avec un souci de vérité quasi-scientifique — mais avec poésie toujours — que Nizan décrit la lutte mouvante et âpre. Dans ce récit, dont l'allure nerveuse déprime un peu le lecteur, deux analyses retiennent par une singuliere vigueur.

Dans l'air ardent de ce soir d'été, une femme meurt d'une hémorragie, seule, pendant que son mari se bat pour la cause. Nizan réussit à force de maîtrise et de vérité psychologique, à nous faire oublier les pages si belles de « Génitrix » où Mauriac décrivait l'agonie lente et solitaire d'une jeune femme se livrant sans regret à la fluide densité de la mort.

Au moment où l'ouvrière meurt, Lange perd la hantise de la mort : en pleine lutte, contraint d'entrer dans la foule qui fuit ou se heurte, il réussit, lui, le sceptique, à se passionner. Ce n'est que dans l'âcre poussière de l'émeute qu'il s'introduit à l'action d'un groupe, qu'il se sauve de ses fantômes et de sa solitude.

La mort est partout présente dans ce roman. Pour le Révo-

lutionnaire, c'est le Geste, le Geste de l'Homme, que celui de mourir de la mort féconde et choisie. A la fin de ce livre la nuit va finir, elle mollit et se décolore, l'aurore tremble... Est-ce symbolique ? Nizan veut-il nous annoncer la fin d'un monde et d'une nuit ?

Il n'importe, — il faut lire sans passion politique et sans esprit de parti cette œuvre vigoureuse à la résonance grave et triste.

Georges BLIN.

LA CHANSON DES QUINZE MILLE JOURS, par *C. J. Odic* (Stock).

Ecrites sur le mode lyrique, deux cent cinquante pages, qui, malgré la diversité des thèmes développés, présentent une grande unité de ton. C'est que toutes les matières contenues dans ce livre sont subordonnées à l'idée de la vie comme toutes les paroles de l'écrivain à un certain mouvement qui est la vie même, la forme saisissable de son exaltation. D'autres auteurs ont essayé d'introduire dans un écrit, sous forme d'un divertissement lyrique, l'expression la plus aveugle et la plus directe de leur espoir ou de leur douleur. Mais il est très rare qu'une pensée prise à sa température de jaillissement sache à la fois signifier et construire. L'opération que je dis est menée à bien dans les « Paroles d'un croyant » de Lammenais, manquée dans le « Jésus » de Barbusse ; et ici, très souvent poussée dans une bonne voie.

Il faut beaucoup de courage pour écrire tout un livre dans cette clé. Plus une expression littéraire se rapproche des conditions mêmes de la vie, plus elle est sujette à subir les coups du temps et les caprices de la mode. C'est une triste nécessité imposée à l'écrivain qu'il doive faire « un peu mort » pour avoir des chances de durer.

Mais C. J. Odic a certainement connu la difficulté et s'est senti assez riche pour en avoir raison. Des œuvres semblables à celles-ci, dont le temps ne voudrait pas, trouvent de place en place un refuge dans la rêverie de ceux qui les ont lues, et, par les étroits chemins de la chanson populaire, vont, dans le cœur des hommes, conspirer contre leur pensée et aider ainsi le réel à atteindre dans l'oubli du présent sa forme la plus haute.

Joë BOUSQUET.

SUR TOUTE LA TERRE, par *John dos Passos* (Trad. *Albine Loisy* et *May Windett.*) (N.R.F.)

Tout le monde évidemment ne peut pas faire bénéficier les lettres américaines d'un admirable travail comme celui de M. Coindreau, mais cela n'excuse pas la scandaleuse faiblesse de cette traduction. Seul un lycéen bâcleur a le droit de traduire « to support » par « supportée », « opportunity » par « opportunité » et « wanted their dinner » par « voulaient leur dîner ». Sans doute, il ne s'agit que d'une série de reportages, mais précisément le bon reporter, être placide et un peu abstrait, en même temps que lucide, assez sensible et « brave type », voyageant, ainsi fait, dans tous les univers de la géographie et de l'histoire contemporaines, est un personnage dont l'expression a son importance. Au surplus, l'intérêt de ce livre, comme celui de « Minetech » ou « Manhattan-transfer » — où l'homme est montré aux prises avec la grandeur brumeuse de ses créations, où chacun va dans la vie chargé de songeries à sa mesure, et a sa façon personnelle de contribuer à faire nombre — réside-t-il surtout dans la tendance à laquelle il se rattache : adapter l'écriture aux objets du monde d'aujourd'hui. Des écrivains américains de valeur et d'inspirations aussi diverses que Dos Passos, Hemingway, Faulkner même, peuvent avoir en commun une action : rendre sa netteté à la signification de l'acte littéraire par un renouvellement de ses *objets*. La littérature ne peut qu'en tirer profit, elle sent qu'il est impossible de répondre à la question que pose maintenant peut-être la pensée, sûrement l'action : dans qu'elle mesure précise, de quelle façon concrète peut-on modifier la vie ?

Jean CATESSON.

JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE SUR LE FRONT RUSSE par XXX (traduit de l'anglais par *Ségur* et *Sidney.*) (Gallimard).

Un livre vrai : la guerre vue de l'ambulance. Il est particulièrement heureux que ce journal soit l'œuvre d'une femme ; et que celle-ci ait noté, avec les faits, ses impressions ; qu'elle en soit parfois arrivée à donner une place trop grande à ses sentiments. Il faut attacher une grande importance aux témoignages passionnés comme celui-ci : ils sont en réaction par avance contre le soi-disant objectivité de l'historien. En liant les faits à une sensibilité, ils obligent l'histoire à épouser le temps et à mettre de la réalité en jeu. Ils l'obligent à envisager un événement sous toutes ses faces et à considérer qu'il est toujours fonction d'une situation matérielle et morale.

Cette vérité, élaborée dans la sincérité d'un tempérament porte beaucoup plus loin que la vérité abstraite. Elle renforce avec les accents les plus pathétiques des jugements auxquels la pensée ne souscrirait pas si elle n'était pas en même temps liée à un mouvement d'horreur ou de pitié. « Les plans de notre gouvernement, dit l'infirmière russe, ne tiennent pas compte des impossibilités ! » Il n'a rien été écrit de plus frappant, je crois, sur la nullité des conceptions militaires sur lesquelles, en Russie comme en France, on fondait en 1914 les plus grands espoirs.

Tant d'horreur remplit les pages qu'il n'y a vraiment que la poésie pour nous empêcher d'y sombrer ; ce que l'auteur met en jeu de poésie lorsqu'il s'efforce, en quelques mots, de nous rendre sensible le passage du temps et l'éveil de toutes les choses qui au sein même du pire désespoir parlent déjà d'oubli.

Joë BOUSQUET.

INTRODUCTION A LA PEINTURE HOLLANDAISE, par *Paul Claudel* (N.R.F.)

Il n'est que les poètes pour écrire valablement de peinture. Aussi bien pour s'intéresser vraiment aux problèmes techniques que pour pénétrer une œuvre en ses secrets détours, en ses plus intimes aveux. Baudelaire, le plus grand esthéticien spiritualiste de langue française, demeure le « phare » de toute critique. Sa critique est la plus lucide investigation dans le monde des formes et des couleurs parce que Baudelaire est Baudelaire. Un créateur de rythmes plastiques, un poète de la couleur ne peut être exprimé, défini, traduit véritablement que par ses pairs. Qui donc, s'il n'est de cette race, découvrirait les signes communs à tous ces hommes et à toutes ces femmes « qui ont fait connaissance avec la nuit » et qui, dans leur route vers le néant, ont fait demi-tour ? C'est de ceux-ci que nous parle Claudel, de ces personnages de la peinture hollandaise, devant lesquels sont passés, aveugles, tant de critiques : *Timbrés du sceau de la personnalité, ils restituent en l'isolant cette effigie, cette image de Dieu, travaillée par la circonstance et le rôle, qui reposait enfouie sous le quotidien.*

Contrairement à la plupart des commentateurs, qui n'ont considéré la peinture hollandaise que sous l'angle du réalisme ou de la narration imitative, c'est à la « vocation profonde », à la « pente secrète » de ces œuvres que Claudel consacre son essai révélateur. Pour la première fois on aborde cette peinture sans être empêtré dans la réthorique conventionnelle de l'art classique. « Serai-je trop aventureux, demande Claudel, si je dis

que, comme l'Italien part du mur et le Flamand de la laine grasse, le Hollandais part de l'eau et, plus proprement, de cette eau purifiée, congelée, définitive, qu'est le miroir, le verre sur de l'argent ? »

S'il nous parle de ces repas joyeux et fraternels — communions humaines en la délectation du concret — ou de ces concerts où se nouent tant de pactes intimes, ou de ces « sources de silence » que constituent mystérieusement les larges vides des compositions et les immenses ciels mouvants où le rythme cosmique s'épanouit en contemplation, où « la durée pour nous s'est congelée en extase », tout aussi bien Claudel en sait-il discerner le profond dessein, qui n'est point tant de nous convier à quelque magnifique aventure que de nous *représenter des sentiments.* Le mystère quotidien du réel, des pas, des humbles tâches domestiques où la femme n'est plus une princesse de légende, une sorte de fée préraphaélite, mais une ménagère quelconque, vulgaire et par là-même pour Claudel plus émouvante, accompagne en ces pages, sans rien perdre de son intensité suggestive. l'émouvante description d'un monde où les objets et les êtres se confrontent. Objets et êtres font *acte* de présence. Cet acte est un message. Et c'est ce message que Paul Claudel nous transmet.

Roger BRIELLE.

LES SIX FEMMES DU ROY HENRI VIII, par *Paul Rival* (Edition N. R. F.)

La mode est aux réhabilitations historiques. Entre autres M. Frank Brentano nous évoqua une Lucrèce Borgia presque vierge et certainement martyre; et même M. Jacques Bainville rompant avec les idées reçues, nous dépeignit un Louis XV soucieux de l'avenir de la France et se penchant avec sollicitude sur les souffrances de ses peuples. Au fait c'est très possible... Aujourd'hui M. Paul Rival consacre un ouvrage au plus sanglant des Tudors, à Henri VIII roi d'Angleterre. Encore que le mot de réhabilitation ne convienne pas exactement à cet ouvrage : les faits sont patents et l'auteur ne pouvait prendre avec eux des accommodements tels, qu'ils lui eussent permis de blanchir son héros. Je ne crois pas d'ailleurs que ce soit là le but qu'il poursuivait mais qu'il a cherché plutôt à nous intéresser aux scrupules et aux tourments de conscience de cet ogre couronné.

Henri VIII détestait l'adultère et le détestant, il le voyait partout; il haïssait l'irrégularité dans les mœurs et sa première femme ennuyeuse et défraichie ne le dégoûta point du pieux état

de mariage. L'auteur nous présente un contraste amusant entre « les deux cousins à la mode princière » Henri VIII et François Ier. Ce dernier ne s'embarrassait pas des scrupules de son confrère, il se contenta d'être un bourreau de cœurs et les femmes qu'il distingua ne risquaient en somme que le mal de Naples.

Henri VIII convole six fois. Il fait empoisonner sa première femme Catherine d'Aragon. Il fait décapiter la seconde Anne de Boleyn sans motif avouable. La troisième Jeanne Seymour, auprès de qui il mène une vie de félicité bourgeoise, meurt en lui donnant un fils le futur Edouard VI. La quatrième Anne de Clèves, disgraciée physiquement et dont il ne partagea quelquefois la couche que pour y dormir lourdement, est répudiée; elle ne doit d'éviter le bourreau qu'à sa qualité de princesse étrangère : sa parenté aurait protesté. Enfin la cinquième Catherine Howard, une petite fille douce et belle est décapitée pour s'être fait caresser durant son adolescence par un joli cousin auquel elle a gardé un coin de son cœur. Il la précède sur l'échafaud.

Henri VIII a la fin qu'il mérite. Sa sixième femme Catherine Parr, une triple veuve sèche, austère et cupide lui ferme les yeux et n'attend pas quinze jours pour se remarier pour la quatrième fois. Elle épouse Thomas Seymour, son premier amant.

Le règne d'Henri VIII fut très important pour l'histoire de l'Angleterre. On ne peut toujours évoquer le Nez de Cléopatre ; cependant il est permis de croire que l'Eglise d'Angleterre est née du conflit qui opposa le Pape au Gros Roi lorsque celui-ci voulut remplacer Catherine d'Aragon par Anne de Boleyn. Ce Barble-bleue était à la fois musicien et théologien et comme il discutait sur les mérites des sacrements aussi bien que les docteurs et les empereurs bysantins, il bâtit Clément VII sur son propre terrain. A petites causes, grands effets: le puritanisme anglais est sorti des débordements de la chair royale.

Ce qui ajoute de nos jours au caractère un peu ridicule de l'adultère, ce sont les vingt-cinq francs d'amende dont il est pénalisé. Des juges à la dévotion du monarque ont pu chatier d'une façon excessive les outrages discutables infligés au front royal; il nous est permis de dire que l'ampleur du chatiment et la manière noble et élégante dont ces jolies têtes tombèrent, donnent de la majesté à la faute.

M. Paul Rival ne réussit pas à nous rendre sympathique ce roi cruel et bouffon et notre pitié va plutôt à ces épouses peut-être un peu légères mais combien excusables, victimes des enquêtes intéressées des courtisans, plutôt qu'à cette caricature de théologien joueur de flûte, gorgé de nourriture et sombrant dans le sang de ses amis et de ses ennemis.

L'étude de Monsieur Paul Rival est précise, scrupuleusement documentée et constitue une belle page de psychologie générale.

Jean FOURÈS.

LE BONHEUR DES TRISTES, par *Luc Dietrich* (Denoël et Steele)

Le livre de M. Luc Dietrich est un de ceux qui supportent mal l'indifférence. Soit qu'on le blâme, soit qu'on le loue, il vous oblige de quelque manière à prendre parti. Nous avouerons que notre premier mouvement en face de ce curieux ouvrage a été un mouvement de mauvaise humeur. Depuis quelque temps il est devenu impossible d'ouvrir un roman sans y trouver le récit d'une adolescence poétique. M. Luc Dietrich ne manquait pas à la règle et nous nous sentions devenir très méchant. D'autant que les premières pages allaient très mal. On y trouvait de la fausse poésie, beaucoup de littérature et d'inutiles grossièretés s'y mêlaient à la mièvrerie. Pourtant il faut reconnaître que M. Luc Dietrich ne nous laisse pas longtemps dans l'incertitude quant à sa valeur d'écrivain et que son talent ne tarde pas à nous empoigner.

Le Bonheur des Tristes se présente davantage comme une confession que comme un roman véritable et ce livre n'échapperait guère à la banalité et à l'ennui si le héros ne heurtait sans cesse son âme de cristal aux impuretés tragiques de la vie. Il semble, en effet, que le destin de ce garçon à l'âme si pure soit d'être traîné par un hasard cruel à travers les plus répugnantes turpitudes de l'existence. Tout jeune, il est enfermé dans un asile d'enfants idiots et malades où sa candeur triomphe de toutes les abjections. Délivré, il repoussera les assauts du vice et de la bassesse avec l'assurance tranquille de ceux qui sont plus forts que tout. C'est que sa vision du monde et de la vie est transfigurée par l'émouvante passion qu'il éprouve pour sa mère, créature inquiétante et mystérieuse. Il la voit comme un personnage de grâce et de rêve et M. Luc Dietrich sait nous donner de cet amour filial une image simple et touchante. Plus tard, lorsque l'enfant aura atteint l'âge d'homme et que sa mère sera morte, nous le retrouverons dans un village dont l'auteur nous fait une peinture d'une verdeur magnifique. Les dernières pages du livre, qui sont les meilleures et les plus vivantes, nous révèlent un écrivain vigoureux et original. Si M. Luc Dietrich ne les avait pas écrites nous aurions beaucoup moins d'estime pour son talent.

Quoiqu'il en soit, ce livre est un début de marque. Il nous donne de la vie une image assez dure et assez émouvante et nous y trouvons une allure et une vigueur qui, aujourd'hui, manquent

cruellement à beaucoup. En dépit de ses imperfections nous le saluons avec une grande sympathie. Au milieu d'une littérature trop souvent conformiste, M. Luc Dietrich possède une franchise et une liberté qui sont de bon augure. Il a su unir la pureté du rêve aux impuretés de la vie pour nous donner une œuvre piquante et neuve. Sans aucun doute c'est un écrivain.

Kléber HAEDENS.

L'AMITIÉ DE PROUST, par *Georges Cattani* (Les Cahiers Marcel Proust. N. R. F.)

L'œuvre de Proust souffre aujourd'hui de la défaveur qui s'attache à la littérature par rapport aux recherches spéculatives et à des formes plus totales de connaissance. Dès 1924, M. Fernandez annonçait cette tendance en affirmant que Proust ne renouvelait pas la psychologie traditionnelle et en remettant à sa place la découverte des intermittences du cœur. Trop demander à Proust, c'est trahir à la fois sa mission et son dessein. Souvent en effet les écrivains n'explorent pas l'avenir, mais se font l'écho de systèmes déjà répétés par les savants ou bien, au terme de leur existence, parviennent à certaines affirmations que les philosophes mettent à la base de leur démarche. Inutiles dans le domaine de la pure connaissance, de telles vies n'en constituent pas moins des témoignages émouvants. Seulement un tel argument peut se retourner contre Proust. En effet le côté esthétique de son œuvre n'affaiblit pas seulement sa pensée, mais altère la valeur de sa vie, en la divisant. La conception d'un homme vivant, total et un, à la fois action, connaissance, instinct, lui est étrangère. Ses livres souffrent du voisinage de ceux de Malraux ou de Jouve. Mais en attendant le jugement, sans doute intermédiaire, de l'avenir, il est bon que l'œuvre de Proust continue de susciter des témoignages de ferveur aussi brûlants que le livre de M. Georges Cattani.

Nul mieux que M. Cattani ne pouvait être familier avec le côté extérieur de l'œuvre de Proust. On dirait presque qu'il est le plus propre à en excuser les travers. Car, nul mieux que lui ne connait la société, le monde de l'après-guerre. Il a vécu à Londres la vie de cette Angleterre si pleine de contradictions, si partagée entre les traditions et l'avenir, à la fois libérale et despotique, dotée de finances vigoureuses et d'une économie défaillante, où la misère n'a pas tué le luxe, où l'« élite » est plus curieuse de découvrir dans Huxley les traces de sa décomposition que de chercher autre chose dans Lawrence ou Potocki. M. Cattani porte un peu la marque de ce cadre social, de la fré-

quentation de cette société qui chérit Proust avec M. Eden. Pour lui, connaitre un auteur, c'est d'abord lui serrer la main. Même il dit volontiers Baruch de Spinoza comme dans un salon. Certes, il y a en M. Cattani plus que l'honnêteté traditionnelle, une culture très profonde et très large, une inlassable curiosité. Ses notes le révèlent ami de Platon et d'Henri Michaux, de Bossuet et de Carlo Suarès. Un article qu'il consacra à Claudel le montre aussi familier des Evangiles que curieux de la cabbale. Toutefois, en dépit de cette érudition, sa critique souffre un peu de cette préséance de l'auteur sur l'œuvre étudiée. Une nature scrupuleuse peut craindre d'être indiscrète en sachant retrouver dans les romans ou les exégins ce qu'a révélé la vie quotidienne. Pour notre part, au risque de trahir une moindre délicatesse, avouons que nous n'aurions pas hésité avant d'écrire à consulter autant d'études en allemand que de livres anglais.

Cette réserve faite sur les méthodes du critique et les dangers du « siècle », disons que M. Cattani pénètre l'âme de Proust avec la profondeur que seule donne l'amitié, l'amour. Nul doute qu'entre le narrateur et celui qui se fait exégète n'aient existé des affinités profondes. Pour eux l'amitié répond à un besoin identique. Une dédicace frappante ouvre le livre de M. Cattani, ce livre où une si grande place, si bouleversante en dépit des nuances, est faite à l'amour exclusif de Proust pour sa mère. Cette unité, fondement de toute critique, ne cesse de se manifester. Les thèmes les plus chers à M. Cattani sont aussi ceux qui donnent à l'œuvre de Proust une valeur éternelle et, en dépit de certaines apparences, une si grande actualité. Leur commune inquiétude se répand à travers le temps, s'imprègne du sens de la durée, si présent depuis un siècle aux philosophes et aux romanciers, à Bergson et à Thomas Mann aujourd'hui. Et M. Cattani se plait à retrouver dans les personnages de Proust tous les traits qu'il découvre aussi lorsque ses recherches le font remonter à travers le catholicisme et notre pensée rationaliste aux fondements de la religion chrétienne.

Mais s'il doit à Proust certains tours de phrase, ou le plaisir d'écrire après lui les noms des personnages du *Temps perdu*, celui d'en refaire un répertoire personnel, de les manier comme un parrain auprès des parents, M. Cattani n'est pas ingrat à l'égard de l'auteur. Au contraire l'amoureuse piété qui est à la base de sa critique le conduit finalement un peu loin de la réalité, fait perdre en rigueur à ses conclusions ce qu'elle avait donné de pénétration à ses analyses. M. Massis jugeait que Proust ne faisait que trahir la misère de l'homme sans Dieu. M. Cattani n'est pas, dans un autre sens plus impartial en comblant

ce vide. Ne pouvant pas communiquer la consolation de ses propres croyances à son ami, vivant, il veut du moins persuader que celui-ci en était tout proche. La mort a laissé, comme l'œuvre la vie de Proust inachevée, inachevée par rapport à la conception totale de M. Cattani. Celui-ci découvre dans ce silence une « présence réelle » de caractère transcendant. Ce faisant il obéit surtout à une nécessité personnelle. Partager avec Proust l'aspiration au bonheur éternel, fugitivement représenté par l'amour pour la mère, crée pour lui une présomption de plus que cette aspiration ne sera pas insatisfaite. Il se rassure aussi sur le sort de son ami après s'être rassuré sur le sien propre. Et même s'il se trompait la pensée du néant lui serait sans doute moins insupportable que la perspective d'une double séparation pour des destinées si étroitement confondues sur la terre.

Pierre MISSAC.

LA COMTESSE DE SÉGUR, par *Jacques Chenevière* (N. R. F.)

Il était nécessaire de s'occuper un peu sérieusement de la Comtesse de Ségur et il faut remercier l'excellent écrivain qu'est M. Jacques Chenevière de l'avoir fait en un livre alerte, sensible et charmant qui se lit d'un bout à l'autre avec le plus vif plaisir et qui contient tant de pages claires, tour à tour émues et pénétrantes, et toujours judicieuses. La figure de la célèbre romancière est ici reproduite en traits particulièrement heureux et la valeur, le sens profond, le caractère humain de son œuvre est nettement mis en lumière.

Jusqu'à l'âge de soixante ans rien ne faisait prévoir que la fille du Comte Rostopchine laisserait un jour un nom glorieux dans la littérature puérile. Il a fallu une maladie la contraignant au repos pour que la Comtesse de Ségur libérât enfin toutes les rêveries et toutes les histoires qui, depuis son enfance, sommeillaient dans son esprit. Alors une espèce de frénésie la saisit qui lui permit, en peu d'années et au déclin de sa vie, de mener à bien sa tâche: comme quoi, on le voit, l'auteur de *L'Auberge de l'Ange Gardien* était un écrivain né, — mais qui s'ignorait. Bénissons cette maladie providentielle ! Cette œuvre est du reste toute différente de celle de la plupart des écrivains « pour enfants ». Alors qu'Andersen, par exemple, parce qu'il était lui-même un enfant, je veux dire un poète, a fait délibérément appel au merveilleux, alors qu'un Jules Verne a donné, par la suite, à ce merveilleux un caractère scientifique, la Comtesse de Ségur n'a mis en scène, dans ses romans, que des événements et des personnages de la réalité courante, empruntés à ses propres souvenirs et à ses observations personnelles.

M. Jacques Chenevière fait observer très justement que les protagonistes — enfants ou grandes personnes — de ces livres pourraient composer une sorte de comédie humaine, pour la diversité de leurs caractères, pour les sentiments qu'ils expriment, pour les véritables drames même, parfois, dont ils sont les acteurs: car tout, effectivement, n'est pas toujours rose dans cette Bibliothèque. L'ascendance russe de la Comtesse Ségur parle souvent, — et avec une singulière éloquence! La violence n'est pas exclue de cette œuvre non plus que la cruauté. On a parlé de sadisme: le mot est peut-être un peu gros. Mais il faut bien convenir qu'il y a parfois des scènes assez noires, un goût assez vif pour le châtiment corporel infligé dans des circonstances humiliantes. (Ainsi cette scène du *Général Dourakine* que relate M. Jacques Chenevière.)

La Comtesse de Ségur est donc un écrivain réaliste et c'est ainsi qu'il faut la juger. Mais parce qu'elle parle d'enfants et parce qu'elle s'adresse à des enfants, son œuvre possède une poésie très vivace, que son biographe n'a pas, non plus, manqué de souligner au cours de son étude très complète, écrite avec autant d'amour que de compréhension: précieux petit ouvrage à placer tout à côté de ces livres qui enchantèrent notre jeunesse, mais sur lesquels, plus tard, on peut s'arrêter encore et méditer avec fruit.

Georges PETIT.

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME, par *Eméric Madach*. Traduction de G. Vautier. Préface de J.-Louis Foti (Librairie Française de Budapest).

La tragédie de l'homme est un livre enfanté dans le désespoir. Emérich Madach, après les deux années d'emprisonnement qui lui avait coûtés sa lutte contre l'oppression autrichienne, trouve sa maison déserte et apprend que sa femme l'abandonne. Il comprend alors que celle qu'il aime a été tirée de son cœur. Le mythe d'Adam et Eve est sans doute le souvenir qui le réconcilie avec sa jeunesse employée à écrire des poèmes bien vite oubliés.

A trente-cinq ans, Emerich Madach a éprouvé toute la douleur qui peut briser le cœur d'un homme. Il pense : ou succomber au destin et devenir fou, ou entrer dans les vues de ce destin, le comprendre, en éprouver la force irrationnelle avec toute la profondeur irrationnelle que l'on a dans le cœur. Ecrire un livre : La tragédie de l'homme.

Du destin qui a fait mon malheur, pense le désespéré, mon malheur fera la beauté, il retracera ses traits éternels.

Et Emeric Madach a écrit le Faust hongrois. Son vrai héros, il semble bien qu'il soit Lucifer, guide de cet Adam qui va d'incarnation en incarnation rêver avec une candeur renouvelée d'un bonheur impossible. Lucifer a pu dire au créateur : « Je suis partout où tu es. Je suis l'esprit de négation. »

Dans tout l'univers créé, de par la volonté de Dieu, Lucifer n'avait que deux arbres lui appartenant. C'était bien assez : « Là où la négation a mis le pied, l'œuvre de Dieu est compromise. »

Et quand Adam souhaitera que sa douleur d'être déchu s'endorme, quand il voudra se reposer dans cette image du mouvement qui se balance à l'horizon dans toutes les perspectives du bonheur il ouvrira de plus en plus largement à l'esprit de négation les secrets de la vie qui est devenue son bien. Sous ces ombrages où l'esprit de négation le rejoint, et ne le déçoit que pour le précipiter vers un nouvel idéal, il finira par rencontrer la mort, par tomber à moitié en son pouvoir et il succomberait s'il n'était soudain sauvé par l'image de sa venue au monde, de l'enfantement.

Le livre est traduit dans une prose soutenue faite d'alexandrin mis bout à bout. Parfois le traducteur laisse les vers reprendre leur cours naturel et distribue en strophes et en couplets l'inspiration de l'auteur hongrois.

Joë BOUSQUET.

ERRATA

Dans l'introduction de Jean Wahl aux poèmes de Traherne (numéro de Juillet), prière de lire :

P. 1. — Au lieu de : Dobele, Bertram Dobell.
Au lieu de : Centurées of Meditation ; Centuries of Meditation.
Au lieu de : Wodsworth ; Wordsworth.

P. 2. — Au lieu de : prière ; pièce.
Au lieu de : Sautes ; Sauter.

Dans le poème intitulé : La Personne, au lieu de : revêtent, révèlent.

Dans le titre du troisième poème, lire : Sauter, au lieu de : Sautes.

Et dans ce poème, au lieu de : nous n'avons, lire : nous n'aurions.

LETTRES ETRANGERES

WOLF SOLENT, par *John Cowper Powys*, traduit par *Serge Kaznakoff* (Payot).

Je connais peu de livres, dans la littérature anglaise moderne, qui soit aussi beau et aussi émouvant que « Wolf Solent ». Les Powys forment une « famille littéraire », pleine de talent, mais je ne crois pas qu'aucun de leurs romans, égale celui-ci. Par la qualité du mystère qui l'enveloppe, *Wolf Solent* évoque cette limpide et calme campagne anglaise qui conserve encore tant d'énigmes et d'ancestrales inquiétudes. De même, les personnages dissimulent-ils sous une apparence presque banale, la plus singulière collection de monstres qu'on puisse imaginer.

Il faut se rappeler tout ce qui peut foisonner d'étrange et d'extraordinaire dans la vie campagnarde, pour comprendre la prodigieuse singularité de ces êtres. On aurait tort de chercher hors de la littérature anglaise, des modèles que M. Cowper Powys aurait imités, et il serait faux d'invoquer par exemple, une influence russe. Je crois que le village le plus simple et le plus innocent contient tous les héros de Dostoïewski. Il suffit d'aller au delà des apparences, et de laisser monter toutes ces vagues souterraines de mystère, pour les reconnaître derrière la paisible bonhomie des paysans qu'on rencontre sur les routes.

Vu en transparence, jusque dans ses profondeurs les plus secrètes, le monde quotidien révèle alors ces abimes de détresse, de perversité, de désespoir, d'enthousiasme, de délire, enfin, que nous trouvons dans *Wolf Solent*. L'exceptionnelle beauté de ce livre réside d'abord dans cette communion de tous les instants avec la nature, dans cette manière de se laisser pénétrer par cette atmosphère panique, par ce mystère toujours présent, à fleur de terre pour qui sait le regarder et l'écouter. La nature, le paysage sont les véritables héros de ce livre, ceux qui gouvernent les personnages humains : ils y puisent leurs joies, leurs angoisses, leurs amertumes, leurs voluptés. En participant à la vie secrète du Grand Pan, ils s'accomplissent puissamment, même si la destruction doit être la cime de leur accomplissement.

C'est un livre essentiellement païen, parce qu'il est en deça ou au delà de toute rédemption. Son pessimisme radical, qui ne se révolte pas mais atteint au contraire une sorte de sereine et sombre grandeur dans sa résignation, demeure au delà du bien et du mal. Les forces obscures de la terre sont entrées en mouvement ; les hommes appartiennent aux divinités chthoniennes qui les conduisent et les dévorent. Il y a d'extraordinaires moments de suspens, ceux où la vie s'arrête pendant quelques

secondes, en ayant atteint un instant d'incroyable perfection, ceux où Gerda imite le merle, par exemple, d'une si parfaite beauté que je connais peu de pages aussi admirables dans la littérature moderne.

Wolf Solent est un de ces livres dont on ne peut se déprendre parce qu'ils nous retiennent par une puissance de poésie où toute la réalité du monde se plonge et se transmue. Un pareil roman équivaut à une sorte de re-création du monde, tant les êtres y reçoivent la plénitude suprême de la vie, la consécration absolue de l'*être*. Le réalisme mélancolique de Thomas Hardy, si exactement évocateur de la campagne anglaise, s'accompagne ici d'une perpétuelle descente dans l'abîme, où M. Cowper Powys rejoint des profondeurs inconnues aux romanciers anglais contemporains.

La séduction par laquelle ce livre nous retient est faite d'un sortilège où la complexité psychologique et le sentiment du mystère immanent associent leurs forces. Je doute qu'on puisse le lire sans éprouver jusqu'à l'angoisse cette atmosphère désespérée où l'individu tente vraiment de se dépasser lui-même, d'échapper aux mille mains sorties de la terre qui le retiennent, sans s'abandonner à l'attrait dur et cruel, et nostalgique, de ce mystère, qui nous arrache à nous-mêmes pour nous ramener vers nous-mêmes.

L'AUBERGE VOLANTE, par *G. K. Chesterton* (Gallimard).

Dans aucun de ses livres, l'humour de Chesterton n'est aussi fantasque, et en même temps aussi profond que dans cette « Auberge volante » qui a si longtemps attendu sa traduction française. Cette manière d'évoquer les problèmes les plus graves dans une aventure bouffonne, lui appartient en propre. Il transpose le réel dans une sorte d'extravagance, pleine de bonne humeur et de drôlerie, jusqu'au moment où nous constatons que toute une philosophie s'exprime derrière ces masques, d'autant plus efficace que ces masques sont les visages de la poésie et de la farce.

M. Chesterton apporte une manière de génie dans ce renversement des situations, qui bouscule tout l'habituel, tout le banal, pour ne plus laisser subsister qu'une vérité ironique, plus vive et plus efficace que n'importe quel dogmatisme. Une fantaisie sans limites, appliquée à l'examen des questions les plus immédiates et les plus importantes, a beaucoup plus de chances de rencontrer les solutions justes, parce qu'elle les aborde avec cette merveilleuse *légèreté*, dont parlait Nietzsche, et surprend ainsi des conclusions beaucoup plus humaines.

Tout le problème Occident-Orient, ou mieux encore Chrétienté-Islam, est exposé dans l'Auberge Volante. Je ne connais pas de livre qui atteigne aussi immédiatement le fond du problème, avec une force et une lucidité que seule donne la *légèreté*. Je n'en connais pas de plus divertissant, aussi, car cette fantasque épopée d'une enseigne d'auberge promenée dans les lieux et les situations les plus inattendus, constitue un délicieux régal de fantaisie et d'ironie. L'auteur, on le sent, s'est prodigieusement amusé en l'écrivant ; le lecteur partage son plaisir et son amusement. C'est là du meilleur Chesterton, en effet ; il jongle avec les éléments réels, il joue avec les vérités poétiques qu'il oppose aux fausses réalités conventionnelles, il recrée un monde, selon son propre goût et pour son propre usage, où l'invraisemblable devient la loi commune.

LES ETRUSQUES ET LEUR CIVILISATION, par *Bartolomo Nogara* (Payot).

La civilisation étrusque demeure encore pleine d'énigmes. On ignore l'origine de ces singuliers immigrés qui apparaissent un jour sur le sol italique avec un art déjà parfait, et même sur la lisière du déclin. On ignore leur langue. Aucune inscription bilingue n'a permis jusqu'à présent de déchiffrer complètement les rares textes qu'on possède. Tout en eux est singulier, ce qui irrite le zèle des commentateurs et provoque les théories archéologiques les plus diverses.

Le livre de M. Nogara n'éclaircira pas toutes ces énigmes. Il ne me parait pas, en effet, expliquer suffisamment le sens des formes dans l'art étrusque, ce qui est très important. Ce n'est que de cette manière que nous pouvons essayer de comprendre un peuple aussi mystérieux, mais on trouvera là le dernier état des solutions actuellement connues sur la religion, les mœurs, et l'histoire des Etrusques. De nouvelles fouilles dans la région de Bologne ont mis à jour des tombes très remarquables, dont le mobilier funéraire nous instruit sur l'art et la culture de ces étranges personnages, qui ont joué un rôle déterminant dans la formation de la civilisation romaine, et, par là, influencé toute l'Europe.

Alors que tant de civilisations lointaines nous sont si bien connues, celle de l'Egypte par exemple, de la Mésopotamie, de la Chine, même, il est surprenant de se dire que ce peuple, si près de nous, relativement, dans le temps et dans l'espace, est encore si mystérieux. Ajoutons que l'étruscologie dont M. Nogara est un des représentants les plus éminents, est une science

relativement récente, et que l'antique Etrurie ne nous a certainement pas encore révélé tous ses secrets. Attendons l'inscription bilingue qui permettra de déchiffrer les quelques milliers d'inscriptions étrusques qu'on possède, et comme jadis la pierre de Rosette pour l'Egypte, nous ouvrira les portes de ce monde inconnu.

CARNETS DE SAMUEL BUTLER, traduits et préfacés par *Valery Larbaud* (Gallimard).

Tous les Butleriens et les Butlerisants — je les crois assez nombreux ! — se réjouiront de la publication de ces Carnets, à la traduction desquels M. Valery Larbaud a apporté tout son talent et toute la ferveur qu'il a pour Butler. Il est impossible, en effet, de rester indifférent devant un auteur comme celui d'Erewhon : on ne peut manquer de se passionner pour lui, ou d'éprouver une hostilité franche et résolue. La personnalité de Samuel Butler est de celles qui paraissent à la fois si attachantes et, par bien des côtés si antipathiques, qu'on doit nécessairement se prononcer *pour* ou *contre*. La lecture des Carnets nous rend plus proche encore *l'homme Butler* qui déjà apparait si transparent dans ses autres livres. Un être singulièrement complexe, doué des talents les plus divers, qui fut un bon peintre, un musicien (dont je n'ai hélas rien entendu), un admirable écrivain surtout, qui illustre la prose anglaise moderne d'un génie aussi incisif, aussi amer dans son ironie, que celui de Swift. Grâce à Valery Larbaud, ce génie a acquis en France des lecteurs passionnés. Qui a commencé à pratiquer Butler ne peut se détacher de lui. Cette pensée étrange, brillant de mille facettes, poussant à l'extrême le paradoxe et l'ironie, basée sur un désenchantement total, qui, tantôt conclut à un pessimisme sans rémission, tantôt tire le meilleur parti, avec un humour féroce, des laideurs et des sottises de la vie, exerce sur certains esprits une qualité de séduction qui tient, je crois, à ce qu'elle reste toujours, au fond, essentiellement, humaine. C'est l'*humanité* de Butler tout autant que son génie d'écrivain, qui nous prend et nous retient au point de nous faire tenir pour négligeables tous les défauts qui le rendent si irritant, si désagréable, souvent. Mais comment lui en garder rigueur quand il nous prodigue la plus riche et la plus savoureuse pensée exprimée dans cette langue admirable dont M. Valery Larbaud a si bien exprié dans sa version française, l'étonnante vertu ?

ENTRETIENS AVEC MASARYK, par *Karel Capek*, trad. *M. David* (Stock).

La personnalité de Masaryk est de celles qui dominent l'Europe d'après guerre, de toute la puissance d'une intelligence active et lucide, d'une philosophie alliant au sens des réalités pratiques le haut idéal qui a gouverné toute l'œuvre du penseur et de l'homme d'action. Il est exceptionnellement représentatif, aussi, de l'esprit et de l'âme tchèque. Comme le dit M. Etienne Fournol dans sa préface, « le grand vieillard que le peuple tchécoslovaque a appelé le Libérateur montre au monde un exemple magnifique de ce peuple même. Populaire sans fanfare, mais avec l'intimité la plus profonde dans l'affection du peuple ».

Tel il apparait dans ses entretiens que rapporte M. Karel Capek. Le grand écrivain tchèque s'est fait l'interprète particulièrement fidèle du Libérateur, en ce qu'il a respecté la simplicité parfaite de ces conversations. Cette simplicité qui est un des éléments les plus nobles et les plus séduisants du caractère de Masaryk, parce qu'elle s'associe à la grandeur morale et intellectuelle de l'homme d'Etat, on la retrouve à chaque page, dans l'évocation des souvenirs d'enfance, dans le récit des expériences politiques, dans son amour pour la nature, dans ses *silences* même. Karel Capek parle si joliment de ce silence qui « était toujours là ; il se plaçait entre les mots, terminait les phrases... Non de ces lourds silences pendant lesquels on ne sait que dire, mais un silence plein de méditation, le silence de celui qui réfléchit, qui a besoin de penser aux choses plus que d'en parler ».

Tout Masaryk est là. Karel Capek a merveilleusement saisi cette gravité attentive, ce recueillement qui prolonge l'écho des paroles, et leur donne une signification plus pleine, plus décisive, et pour tout dire, plus éternelle.

Marcel BRION.